

## La confidente

<< On n'a pas assez étudié les forces sociales qui constituent les diverses vocations. Il serait curieux de savoir ce qui détermine un homme à se faire papetier plutôt que boulanger, du moment où les fils ne succèdent pas forcément au métier de leur père comme chez les Égyptiens.>>

Balzac, La Rabouilleuse

—

Je tiens mon journal depuis l'âge de quatorze ans. Peu oublieuse de mes propres pensées( par quel manque de confiance tant de gens tiennent-ils registre de leurs propres pensées? ), je prenais note de ce que j'observais et entendais, soucieuse de retenir les mots singuliers, le rythme cassé des phrases, les gestes qui me paraissaient magiques, à l'âge où j'en étais témoin. J'ai pillé ces notes pour reconstruire des moments de cette jeunesse qui pourrait paraître incroyable aux gens de votre génération. Non seulement parce que c'est celle d'insulaires, mais parce que nous vivions temporellement, me semble-t-il, dans une bulle.

Ce récit est taillé dans des souvenirs. Le prendrez-vous comme l'évocation d'un monde à sa manière exotique et étranger? le rappel d'une enfance et d'une adolescence comme elles ne peuvent plus être vécues? Ou me tromperais-je, et sous les circonstances singulières, y entendrez-vous l'écho de préoccupations qui dessinent encore les motifs de votre vie?

\*

J'ai passé cet été-là à les épier. Ils ne me remarqueraient même pas, n'ayant d'yeux que pour Françoise, notre aînée: brillante, mais belle, alors que j'étais- suis encore - moche. Pas laide. Disons entre moche et laide. Invisible. D'ailleurs, dans ce milieu des années cinquante, les écoles de filles se distinguaient de celles des garçons. Les enseignants étaient du même sexe que les enseignés. Il devenait tout naturel que, l'été venu, la ségrégation des sexes se poursuive.

Mais les jeux des garçons me satisfaisaient davantage. Ils se prenaient pour des héros, ce qui donnait de meilleures chances, à mes yeux, de devenir mieux que médiocre. Déjà assez d'être moche, sans rester aussi niaiseuse.

Les garçons ne me regardaient pas. Pas plus que Françoise ou Thérèse, trop vieilles pour rechercher ma compagnie. Les autres filles de l'île étaient plus petites que moi.

J'étais donc seule, et certes, j'aurais pu sympathiser avec Louis dit L'Efflanqué, lui aussi rejeté par le gang des garçons, qui se méfiait d'un premier de classe. Mais il m'intimidait; il était trop sage. Et j'avais déjà le désir de connaître ce que l'on m'interdisait. Et puisqu'on m'ignorait, je découvrirais les secrets de la bande des garçons, sans jamais révéler ma présence. Je les suivrais à l'abri des herbes hautes, en glissant dans le canot de mon grand-père, le long des embranchements du fleuve.

Plus tard, des années plus tard, dans les circonstances que je vous dirai, j'avouai cette traque. Leurs rires éclatèrent et leurs aveux... Plus tard.

Cet été-là, avec dans mon sac kaki à bandoulière un carnet, un stylo(vert!), une bouteille d'eau, et, au cou, des jumelles de l'armée allemande, je traquai les chasseurs. Et comme tout se joua cette année-là, de ce qui détermina nos parcours, je tricherai un peu, en complétant de leurs aveux ce que j'ai vu et entendu. Et peut-être comprendrez-vous mieux pourquoi on ne peut laisser agir Patrick comme il le fait.

Le plus secret des deux pourtant m'a toujours paru être Jean, dit Geronimo. Il tournait autour de la maison, coiffé d'un bandeau avec une plume. Ses premières expéditions étaient réservées à saisir ce que pourraient raconter et penser de lui ses parents. Il m'a raconté plusieurs fois une scène dont je n'avais pu être témoin, et qui avait marqué cet été, sinon toute sa vie jusqu'à sa récente dépression, il y a quelques années. Et comme Jean fut le maître d'oeuvre des activités de l'été, c'est par son témoignage qu'il me semble juste de commencer.

\*

<<J'étais un Indien. Je rampais, attentif à n'accrocher aucune chaise, à ne faire tomber aucun bibelot. Les ennemis trop sûrs d'eux, aisément convaincus de mon innocence et de ma naïveté, s'entretenaient de moi, derrière la porte close mais mal insonorisée de leur chambre.

<<Je me hissai, inspirant, expirant avec lenteur, puis jetai un coup d'oeil par le trou de la serrure, y mis l'oreille droite et dérobaï à mes parents leur secret.

- Il est distant.
- Mais pas sauvage. Il se promène toujours avec toute sa tribu...
- Il nous regarde comme si nous étions d'un autre monde. Son père était médecin, bon. Mais ce n'est pas une raison pour nous snober.
  
- Mais tu es instituteur à son école. Ces petits copains . . .

- Qu'est-ce que j'ai fait de pas correct? J'ai joué avec lui. Je l'ai écouté. Je . .

- Et tu l'as encouragé. Je sais. Mais il a des raisons de ne pas tout dire. Tu sais bien comment c'était chez lui, dans quel état on a trouvé sa mère . . . Et le père . . . Imagine un peu ce que le petit a pu voir!

- Pourquoi n'a-t-il pas confiance en nous? Pourquoi ne pas nous dire ce dont il a été témoin? Pourquoi nous regarde-t-il comme si nous étions responsables? Pourquoi nous ment-il? Il te dit une chose; il m'en conte une autre. Il cherche à nous diviser.

- C'est un enfant.

- C'est un sauvage . . . Il a treize ans. Il n'est pas normal que nous nous laissions . . .

- Ecoute . . .

- . . . .

- Tu crois qu'il est là?

<<Tu parles si j'allais rester à attendre que la cavalerie fonde sur moi.>>

\*

Il se faisait appeler Geronimo, bien que son nom fut Jean Duplessis. Il s'était déjà retiré dans la salle de bain, quand le Grand Prétentieux, comme il disait, avait ouvert la porte, d'un coup sec. Comme si Geronimo pouvait se faire piéger ainsi ... Et l'autre, le visage pâle, avec sa compréhension écoeurante, son visage de compassion: la mère poule! Pas même sa vraie mère. Comme si l'on pouvait remplacer sa vraie mère.

Il avait tiré la chasse d'eau, était sorti de la salle de bain. Ils étaient là. Il leur avait dit poliment :<<Bonsoir papa, bonsoir maman>>. Sourire. Comme c'était facile de leur faire plaisir. Comme il leur en fallait peu pour leur faire oublier l'horreur.

<<Bonsoir Jean...>> Un bec à faux-papa. Un bec à fausse-maman.

Géronimo s'était retiré sur le grand plateau blanc; il avait ramené la couverture à carreaux et s'était fermé les yeux pour mieux s'imaginer la vie comme elle devrait être. Un peu d'imprévu. <<Donnez-moi un peu de surprises>>.

Et précisément, ce récit ne s'ouvrait-il pas sur une surprise, celle d'un secret jamais formulé! Que vit-il ce jour-là, je n'en sais toujours rien, sinon que cet épisode décida de son attitude face à la vie. Et si Jean me dit tout, il me cache toujours <<cela>>.

\*

Jean Duplessis, alias Geronimo, se promenait en battant branches et arbustes d'une baguette de frêne. Le vol erratique d'un oiseau blanc l'attira soudain. Il s'approcha donc, sans bruit, se moquant bientôt de son illusion: un filet de soie au bout d'une perche de sept ou huit pieds virevoltait. Le jeune garçon qui l'agitait ainsi n'était pas une terreur de la nature. Maigre, petit, avec un nez assez long pour servir de cadran solaire. Jean pensa aussitôt: une erreur de la nature.

Mais bien qu'il se sentit le plus fort, il resta caché - retirant même son bandeau à plume. Que cherchait donc à attraper l'inconnu? Cadran, il l'appellerait Cadran! La bande rirait.

Cadran glissa la main dans la soie, doucement, remontant de l'embouchure vers le fond du filet, dont il fit une poche. La tenant d'une main, il retira d'un panier d'osier (<<comme ceux que le faux-père prend pour aller à la pêche>>) un bocal, dans lequel une substance blanche, dure, reposait. Il défit le couvercle: Jean vit nettement qu'il n'était pas percé. Alors? Cadran murmura quelques mots (une invocation sioux pour apaiser son âme?), puis approcha le bocal du fond du filet. S'en échappa un papillon, jaune, à bordures noires, qui agita fébrilement les ailes, puis s'immobilisa. Cadran l'observait, un peu triste de cette mort, un peu joyeux tout de même de sa capture. Il leva le bocal à hauteur des yeux, et regarda longtemps.

Au lieu de se contenter d'arracher une aile pour voir le papillon tourner comme un hélicoptère fou, comme auraient fait Louis dit Soupolait ou Pierre, au lieu d'amputer l'insecte pour étudier le mécanisme des pattes, voir ce qu'il y avait à la jointure des ailes et du corps, comme il l'aurait fait, Cadran restait là à regarder le cadavre.

Mais - encore du nouveau - voici qu'il retira de sa gibecière une boîte, avec un couvercle transparent. Puis découvrant le bocal, il se saisit avec une pince de l'insecte, dont il se mit à fixer les ailes méticuleusement. Jean admirait décidément ce Cadran: enfin quelqu'un de pas banal. De longues, fines aiguilles écartelaient les ailes.

Puis la boîte close déposée dans la gibecière, Cadran sortit de sa poche de chemise un calepin, nota un secret que Jean se promettait de connaître , et, le calepin remis en poche, se ressaisit de son filet. Il tournait la tête, avançait un peu, revenait sur ses pas. <<Oh!il regarde dans ma direction>>. Jean se tapit, immobile, compta jusqu'à cent vingt, jeta un coup d'oeil: Cadran courait dans la direction opposée, le filet bien dressé comme s'il tenait en laisse un oiseau blanc.

Les fleurs de moutarde me piquaient le nez et je luttais contre l'éternuement pour ne pas révéler ma présence à Jean.

\*

<<Y a un nouveau>>. Jean n'avait pas tardé à réunir la tribu derrière chez lui, à baptiser l'inconnu Cadran en suggérant de ne pas employer le nom devant lui. Et bien entendu, quand, comme par hasard, Cadran rencontra le quatuor, il sentit - c'est le cas de le dire - que c'était son nez, pas ses yeux, qu'on regardait.

<<T'es nouveau dans le coin?

- On vient de déménager.

- Où?

- La maison de briques avec le perron vert.

- La maison hantée!>>

Cadran eut l'air consterné. Autant laisser entendre au nouveau qu'il y avait des informations à glaner, que le patelin n'était pas aussi <<plate>> que Jean, du moins, le trouvait. Les trois autres encerclaient Cadran, et mine de rien, Pierre, lymphatique, d'un ton traînant, demanda si quelqu'un avait l'heure. Il avait pourtant une montre scintillante au poignet, nota Cadran. Les autres ricanaient, en lui regardant le nez.

<<Qu'est-ce que t'as dans ta gibecière?

- Un pot de cyanure.

- De quoi?

Cyanure. C'est un poison.>>

Et le nouveau d'expliquer aux trois autres fascinés sa passion des insectes, l'usage du filet, dont il fit démonstration, la manière de ne pas laisser échapper la proie, d'ouvrir le bocal. Jean ne manifestait aucun intérêt, comme s'il avait su tout

cela. Et c'est lui que Cadran cherchait à impressionner. Aussi quand Louis dit Soupolait s'enquit de ce qu'il restait à faire avec le papillon, une fois qu'il était épinglé, Cadran sortit son calepin, montra, en s'adressant à Jean, les notes: lieu et heure de la prise, et, écrite d'une autre teinte, identification du papillon. Sur la page opposée, et là il vit qu'il avait ébranlé le masque d'indifférence, un dessin minutieux.

<<Chaque fois qu'on capture un spécimen, on l'identifie par le lieu, la date, l'heure de la capture, le nom, le dessin...

- Et toi, c'est quoi ton nom?

- Ferland, Patrick Ferland.

- Tu viens d'où ?

- De l'île d'Orléans.

- Comment ça se fait que vous êtes pas déménagés en mai comme tout le monde?

- Mon père vient de prendre sa retraite.

- Il est vieux?

- 55... Puis moi, y vont me changer de pensionnat à l'automne.

- Tu devrais venir au Séminaire.

- C'est là qu'on m'envoie.>>

Jean sourit. Cadran se dit: voilà un ami, enfin. Mais Jean songeait que <<ce petit intello détrônerait l'Efflanqué.>> Seulement, dans la tribu, c'était lui le chef. Et pour que les autres le sachent, il demanda à Cadran:<<T'es à l'heure au moins?>> Rires des trois autres. Patrick Ferland rit pour faire comme les autres, en signifiant oui de la tête, et en ajoutant:<<C'est une habitude nécessaire quand on est jeune Explo. D'ailleurs à force de prendre note des dates et de l'heure...>>

Les trois autres s'étouffèrent quand Jean proclama:<<Alors moi, Géronimo, chef de la tribu des îles, je te nomme Cadran pour ta ponctualité.>>

C'est ainsi que Patrick Ferland crut devoir à une qualité ce qu'il devait à son nez.

\*

Ce jour-là marqua pour Patrick le début d'une nouvelle ère, comme il aimait me le rappeler.

<<Je faisais partie d'une gang. J'avais appris avec un mélange d'appréhension et d'espérance la retraite de mon père, son désir de revenir au pays de son enfance, de s'installer dans l'ancienne maison, une des plus vieilles de l'île. Ce que je redoutais, c'était de me retrouver encore seul de mon genre, le seul à aimer le dessin, à regarder les oiseaux et les insectes. J'imaginai les gens de la campagne chasseurs. Je n'aurais, pour ma part, jamais tué un oiseau, un lièvre. <Et tes papillons alors?> m'avait fait remarquer Jean. Même si l'étude d'un insecte permettait le respect de la vie de milliers d'autres, je ne voyais jamais avec plaisir, mais plutôt avec remords, le battement frénétique des ailes, le ralenti, l'immobilité des membres. Et comme était fragile la splendeur des couleurs elles-mêmes ! J'en effaçais avec respect les traces sur le bout de mes doigts, quand, gauchement au début, je tenais un monarque par l'extrémité des grandes ailes antérieures.>>

Bien sûr, il savait ces insectes proies de prédateurs, eux-mêmes proies d'oiseaux rapaces; bien sûr, il savait quelle vie courte était celle du papilio, même échappant à tous les dangers. Lui-même, avec son nez en trompe, sa courte taille, sa maigreur, n'était-il pas voué à la seule fuite pour se défendre? Il trouvait apaisement à essayer de saisir par le crayon d'abord, l'aquarelle ensuite, la splendeur des formes et celle des couleurs. Hommage rendu à l'insecte épinglé, devenu exemplaire: plus jamais il ne prendrait un autre papilio - à moins d'avoir la chance d'en capturer un au moment où il sortirait de la chrysalide. Chacun des dessins n'était-il pas un avatar de l'insecte? de sa propre aptitude à rendre à la nature, oui, sa splendeur? Et dans le geste de dessiner les lignes noires des ailes, les cercles aux contours imprécis, qu'il colorerait de rouge et de bleu, dans l'attente requise pour respecter la place, la proportion de chacun des éléments, il trouvait bonheur, apaisement à ce train de pensées folles qui n'en finissaient plus de rouler, avant le sommeil, ou chaque fois qu'en classe le chahut gagnait ou qu'il pressentait le regard mobile, impitoyable du professeur lisant par dessus son épaule ou enfin, quand il vit son père vieillir en une semaine - quelque chose n'allait pas au travail - mûr pour une retraite toujours repoussée.

<<Rien ne vaut le plaisir de figurer jusque dans les détails la reproduction d'un papillon; ce talent avait frappé le responsable de mon équipe, dans le camp de juin. Le père Poisson, plus artiste que scientifique, avait affiché le dessin de mon monarque, puis m'avait prêté un livre de reproductions d'oiseaux, un Audubon. J'avais eu un pincement au cœur en comparant mon dessin à l'un des passereaux du Français américain: il était nul, mon dessin.>>

Mais en le faisant, quel plaisir! Rien n'existait plus, ni sa honte de tuer le papillon, ni sa maladresse aux travaux de groupe et aux activités d'alpinisme, ni la peur de heurter la sensibilité d'un coéquipier souffre-douleur, ou de froisser le chef. Lui, une feuille, un crayon, un modèle. Lui soumis au modèle. Voilà comment il voyait le bonheur. Et ce n'était donc pas l'absence de compagnie qui lui était

insupportable, comme elle l'était à Jean, qui aura toute sa vie besoin d'une audience..Non, c'était de sentir qu'il était seul, tout seul, à être ce qu'il était et que cela n'en faisait pas un héros , un être admirable, une espèce à protéger, mais un objet de ridicule. Celui dont on pouvait se moquer, car il restait là, désarmé, mon semblable.

\*

C'était une des journées les plus chaudes de l'été. Patrick s'était installé à l'ombre. Sur une table, deux des papillons capturés la veille.

Il ne ventait pas. L'asphalte des routes semblait mouillée, en flaques espacées. Quand un chien passait, à trente pieds du balcon, Patrick l'entendait haleter.

Il coloriait le corps, s'efforçant pour la première fois, d'en rendre le volume. Quelques feuilles froissées témoignaient de sa maladresse et de sa persévérance.

<< Salut, Patrick.>>

Louis l'Efflanqué, qu'il avait entendu approcher, mais fait mine de ne pas voir, l'interrogeait , poli, curieux.

<<C'est Mme Poitras qui m'a dit qu'il y avait un collectionneur de papillons au village. Moi, j'étudie les oiseaux.>> Il portait en effet au cou des jumelles, mais il lui montrait un livre.

<<C'est le Peterson's Field Guide to the Birds. Il y a l'équivalent, je crois, pour les papillons!>>

Patrick se sentit aussitôt en sympathie, et s'étonna du fait que Louis ne fut pas membre de la tribu. Louis lui avoua simplement ce qu'il me confia plus tard:<<Je ne trouvais pas drôles les tours de cette gang, ni comme victime occasionnelle (on avait cloué un moineau sur la porte de ma cabane, une rallonge de la ferme familiale), ni comme complice. Les tours n'étaient pas drôles, non, et moi, ils ne me trouvaient pas comique de toute façon...>>

- Ca t'ennuie d'être seul?

Louis sourit. S'il avait une gravité dans le regard, dès qu'il souriait, cette gravité semblait se dissoudre. Etait-ce du bonheur qu'on voyait? Etait-ce une intensité dans l'attention? Patrick admirait qu'on put s'ouvrir aux autres, comme Louis , sans en dépendre, sans complaisance. Des insectes et des oiseaux, ils passèrent à la lecture de romans: Bob Morane, à la fin desquels chacun lisait les



dossiers; Jules Verne pour Patrick (qui craignit que Louis ne lui fit remarquer que c'était trop <<jeune>> pour lui), Les trois mousquetaires pour Louis: il promet de le prêter. <<Mais je tiendrais trop à mes livres pour les vendre,>> ajouta-t-il en riant. <<Qu'est-ce que t'aimerais être? - Entomologiste.>>

Patrick se surprit lui-même à formuler ce qu'il souhaiterait exercer comme profession: jamais, même en pensée, il ne s'était résolu à formuler en un mot, sans nuance, l'objet de quelque désir que ce soit. Et, en cela, est-il bien différent maintenant?

- Dis-donc, tu dessines comme un as. Pourquoi recommences-tu?

- J'sais pas. Y manque quelque chose.

Louis resta quelques instants à le regarder essayer, en hachurant, de rendre la texture du torse. Puis, comme s'il s'était aperçu que, par son regard, il rendait hésitante la main de son ami, il lui lança, à la limite de la sécheresse:<<Bon, ben, j'te dérangerai pas plus longtemps. Si tu veux, j't'apporte le Dumas demain.>> Et sans attendre la réponse, il s'en alla. Patrick revint à son dessin. Quand il leva la tête, Louis avait disparu.

A quelques mètres de là, planqué contre le coin de la maison, Jean n'avait rien perdu de la conversation.

Et moi, quelques mètres derrière Jean, j'épiais... Mais je ne suivis pas Géronimo lorsqu'il s'esquiva. Je restai là à me demander ce que j'aurais répondu à la question de Louis. Et si j'avais su alors qu'existait le métier auquel depuis je me suis consacrée, je l'aurais annoncé: ne l'exerçai-je pas déjà?

\*

<<Pas question de laisser tomber Patrick sous l'influence de l'Efflanqué!>> me précisa un jour Géronimo. <<J'avais compris quelles promesses de complicité unissaient Patrick et l'Efflanqué... Or, en septembre, seul Eric, le colossal Eric venait au séminaire. Pierre et Louis dit Soupolait entreprendraient leur neuvième année à l'école de rang, travailleraient davantage à faire le train, le matin, puis le soir à rentrer les vaches. Même les fins de semaine, ils ne pourraient se libérer avant novembre. Puis déjà à un an d'aller travailler, Louis au garage de son oncle, Pierre, l'aîné, dans l'établissement de ses parents, ils commençaient à sortir de l'influence de la bande. Assez que les deux vantaient les charmes de Thérèse, et, pour une séance de grange, reniaient la parole donnée, ne se présentaient pas au rendez-vous pour palabrer...

<<Restait donc Eric. Brave type, mais que je trouvais un brin <épais>, ne vivant que de l'instant présent.>>

Tout emmitouflé dans ses sensations comme ses grosses mains dans les mitaines tricotées par sa grand-mère, comment avait-il pu compléter sa Syntaxe? En passant sur les fesses dans toutes les disciplines. Il n'y avait qu'en éducation physique et en anglais, qu'il tapait les soixante-dix. On me voyait mariée avec lui...

<<Mais Eric était toujours disponible pour une farce. Incapable d'en penser une, soit. A toute épreuve, une fois lancé. Ti-mé, le dernier percheron à tirer la charrue dans l'île, et Eric devaient descendre du même ançêtre.

<<Il fallait arracher Cadran à l'influence de l'Efflanqué. Celui-ci m'irritait à un point! Il était trop insolemment, non pas heureux, mais au-dessus du malheur. C'était, comme on dit maintenant, <une bolée>. Pas comme les autres <téteux> de profs, qui étudiaient comme des caves, obtenaient quatre-vingts, puis, la note obtenue, oubliaient soixante pour cent de ce qu'ils avaient étudié. L'Efflanqué s'en souvenait même un mois après l'examen! Pour réussir comme lui, tout en feignant l'indolence, j'avais dû étudier deux heures tous les soirs pendant deux semaines! C'est vrai que ça marchait. Mais j'avais d'autre chose à faire. Cadran avait l'air bon en français, en histoire; en dessin, c'était une évidence. Si je me contentais de ne pas perdre le fil en sciences, il ne resterait plus à l'Efflanqué que la religion pour exceller! Devenant l'éternel second, il paraîtrait moins brillant, et mon faux-père et ma fausse-mère cesseraient de m'achaler avec l'exemple de Louis Malo, <si poli, si studieux. Lui, il va aller loin dans la vie.> Tu parles...>>

En attendant que l'automne vienne, Jean travailla donc à garder sous son influence Cadran. Aussi guetta-il le moment où Louis, le lendemain de la rencontre avec Patrick, vint porter Les trois mousquetaires .

- Tiens, l'Efflanqué, t'es rendu quêteux de chemin, astheure?
- C'est plutôt moi le prêtreur. Ça devrait t'intéresser.

Cadran les avait-il entendus? Il se tenait déjà derrière la moustiquaire de la porte, gêné de ne savoir à qui accorder son attention, se sentant vaguement coupable de recevoir ce livre, comme de n'en pas manifester trop de joie. Il décevrait ses deux amis, certain... Il se décida enfin à faire monter l'Efflanqué. <<J'ai pas le temps, Patrick. Mon père m'emmène à la librairie en ville... Tu m'en parleras. Salut ,Jean. Fais-toi pas plumer...>>

Comment pouvait-on se moquer de ses plumes de corbeau - à défaut d'aigle? Mais Jean savourait et le départ de Louis et la gêne de Cadran, qu'il rassura:<< Un petit génie, le Louis. >>

Jean le pria alors de lui prêter le Dumas. Pouvait-il lui refuser cela? Bien entendu, il ferait attention. Pour qui le prenait-il? Mais Cadran était crispé, comme

s'il était à la veille de commettre un crime, de trahir. Jean se dit qu'il l'avait assez fait mariné...

- Garde-le. En fait, je me souviens, j'ai un National Geographic à lire. C'est en anglais. Ca me prend du temps.

Le visage de Cadran s'illumina: quel type Geronimo! Il lit en anglais! Il ne réclame pas Les trois mousquetaires!

- Tu veux du Quik?

<<Je voulais surtout connaître l'intérieur de la maison. J'en appréciai les boiseries, les plafonds hauts, une vraie maison hantée. Et surtout, les bibliothèques vitrées. Elles venaient de son oncle, prof à l'université. Il enseignait je ne sais pas trop quoi, les tribus anciennes, les crânes... Un jour qu' il traversait le stationnement, il avait vu ces cinq rayons. Ils provenaient de la Faculté de médecine. On s'en débarrassait. Là-dedans, c'est pas des livres qu'on gardait, mais les bras, les jambes, les foetus pour les cours de dissection.>>

Ravi, Jean essayait de s'imaginer jonglant avec les crânes, étudiant les os. <<Un os est un os, viande à chien. Rien qu'un os! D'où me venait cette passion que je tins secrète, cet élan soudain, cette urgente façon d'affirmer la nécessité de m'en tenir à l'évidence?>>

Cadran s'offrit à lui montrer sa chambre.

<<Comme si c'était une faveur, me dit Jean... Quand même, il devait bien dans une maison pleine de vieilleries y avoir quelque chose de bizarre... Je m'effaçai pour laisser passer devant moi Cadran:<Inquiète-toi pas m'man, je vais juste montrer ma chambre à Jean. Tu peux-tu nous faire du Quik?> Gentil garçon!>>

Mais déjà sur la porte close, en contre-plaqué peint, un immense papillon déployait, sur un fond bleu ciel, le nom de son ami, écrit en caractères étranges.

- Des lettres gothiques. Je vais te montrer. J'ai tout un livre juste avec des écritures.

<<Je n'étais plus guère intéressé à la calligraphie, car un univers insolite s'ouvrait à moi. Au mur, entre deux larges fenêtres, dans des boîtes aux couvercles transparents, soixante papillons étaient stationnés, comme sur la piste d'envol d'un porte-avion. Chacun avec ses couleurs propres, incroyable débordement de teintes, jeu de lignes sur les ailes, antennes aux formes inouïes. Douze papillons avaient été pris depuis le début de l'été dans notre île.

-Un sphinx. Regarde, les papillons de nuit ont comme des plumeaux en guise d'antennes.

<<Même ceux qui me paraissaient jusqu'ici bien ordinaires, les petits à ailes blanches avec points noirs, devenaient, seuls de leur espèce (il y avait un mâle et une femelle) exemplaires, comme...éternels.

<<Sur le mur opposé, de chaque côté de la porte, des dessins en grands formats de chacun, du plafond au plancher. Il fallait être maniaque... Au moins, c'était pas ordinaire...

<<Le troisième mur affichait un crucifix, mais différent de ceux du Séminaire: une croix large, des traits simples, deux lignes rouges pour signaler la présence du sang au côté. Les mains larges, ouvertes. Un Christ épinglé.>>

Jean avait un souvenir des lieux conforme au mien. Car je m'étais glissée dans la chambre de Patrick un jour où j'étais allée rencontrer sa soeur pour lui acheter des manuels.

Jean reporta son attention sur les dessins, puis sur le bureau, avec ses crayons, ses feuilles de tous formats, sa boîte d'aquarelles. Sur un guéridon, la gibecière, et sur une tablette, des revues: Le jeune naturaliste.

<<C'est quoi au juste les jeunes Explos dont tu me parlais?>>

Cadran aimait qu'on lui pose des questions. Il y trouvait l'assurance de ne pas être de trop, de servir à quelque chose, obsession contre laquelle sa vie durant il devrait lutter. Il évoqua des réunions hebdomadaires à son ancien collègue, chacun faisant part de ses lectures dans sa spécialité. Puis l'été, à Port-au-saumon - le plus beau coin du Québec, d'après le grand chef - deux semaines à vivre au rythme des marées, à arpenter montagnes et vallées.

- Une fois, mon prof d'entomologie m'a aidé à saisir, juste comme il sortait, tout moite, de sa chrysalide, ce spécimen. Tous les soirs, avant de dormir, chacun écrit son journal, à partir de notes prises dans ce calepin; le noir, là, avec la cordelette verte. On se met ça autour du cou, et, quand une idée vient, ou bien l'occasion de tracer une esquisse, de noter la mesure des ailes ou celle des précipitations, zoup, on inscrit...

- T'es chanceux. Une chambre à ton goût. Le camp...

Patrick n'aimait pas qu'on lui rappelle sa chance. La méritait-il? Il n'eut pas le temps d'être gêné, car il entendit des pas dans l'escalier. <<Le Quik s'en vient...>>

Je vais voir sa mère, sa vraie mère, pensa Jean, qui n'en revint pas de voir apparaître, dans une robe blanche en coton fleuri de motifs bleus, une jeune fille de dix-sept ans - peut-être dix-huit.

- Françoise. Ma soeur.

- Et cà, c'est qui? fit-elle, moqueuse.

Jean pria pour que Cadran ne dit pas (ce qu'il fit): <<Géronimo.>>

- Oh! un Apache! J'aurais dû m'en douter.

Elle effleura de la main gauche les deux plumes de corbeau. <<Elle sentait bon!>> raconta Jean, comme s'il venait d'en respirer le parfum. Elle déposa le plateau sur le bureau trop encombré.

- Tu pourrais pas tasser ta boîte d'aquarelles?

Elle la prit elle-même, la mit sur le petit meuble qui oscilla.

- Pas encore réparé. T'es pas vite, frerot.

Géronimo, de son oeil d'aigle, vit un carton épais, il s'empressa de le glisser sous une patte, tandis qu'un autre coup d'oeil lui révélait l'existence d'un bout de contre-plaqué: il le glissa sous une autre patte.

Etait-ce l'émotion due à la vue de ces jambes?<<Les muscles jouaient sous la peau comme des cordes de harpe filmées au ralenti...Quelle élasticité dans cette flexion; quelle merveille que ce déplacement des parties du pied, au bout duquel s'agitaient des ongles rouges...>> Jean avait beau se dépêcher de noter un défaut: l'épaisseur du mollet, donnant une impression de lourdeur; le ton moqueur, le parfum de Françoise l'avaient trop vite marqué pour qu'il puisse résister à la fascination. Il lui fallait montrer ce dont il était capable, chercher peut-être à effacer l'impression qu'il était bien jeune pour ainsi s'amuser à se prendre pour ce qu'il n'était pas: un Apache.

- Ton copain n'a pas les pieds dans la même bottine.

Autant Patrick aurait voulu hurler, autant Jean restait muet: il faisait mine de parfaire son ouvrage, dégageant les bras du corps pour mieux faire jouer ses muscles. C'est lui qu'on donnait en exemple!

-Maman a pensé que vous auriez faim aussi. Mais tenez-vous loin du cyanure. Salut Géronimo!

Elle effleura à nouveau les plumes de corbeau, en pivotant: <<la robe de coton se fit corolle, découvrant le haut des genoux: c'était beau comme deux pièces de bois qu'on retient l'une à l'autre, sans un clou...>>

A-t-on jamais dit cela de moi, alors ou maintenant? J'aurais bien aimé sentir sur moi un regard comme celui que Jean adressait à Françoise. Mais je n'étais pas même, en ce-temps-là, la confidente.

Cadran cria:<<Tu pourrais fermer la porte>>, pour s'entendre répondre:<<Tu pourrais dire merci à ta soeur au lieu de l'engueuler.>> Furieux, il se retourna et vit

Jean se dépêcher de fureter dans son journal: il avait dû vivement déplacer le calepin noir.<<Toi, fais jamais ça sans me demander ma permission.>>

Jean m'avouait en contant cet épisode avoir été surpris par cet acte d'autorité. <<Après tout, tu comprends, j'avais pas eu le temps de lire ... seulement d'entr'apercevoir, déguisé en ailes, le contour d'un corps de femme. Je lui dis:

- Tu t'intéresses pas seulement aux insectes.
- C'est mon cahier, Personne n'a le droit de le lire.

Mais Patrick avait perdu son assurance et me pria de ne rien dire. Juré, craché, fis-je. Cette découverte fut une inspiration pour la tribu.>>

\*

Avant que l'inspiration ne se transforme en acte, Jean fit une autre découverte .

S'il en jugeait par les inscriptions inscrites sur la porte (<<L'essentiel est invisible pour les yeux.>> <<Etonne-moi>>), la chambre qui faisait face à celle de Patrick devait être celle de Françoise. S'excusant sur la nécessité d'aller aux toilettes, Jean profita du fait que la porte était entr'ouverte pour s'y glisser. Deux ours en peluche (laid, un bleu, un rose) sur le lit. Un bas-relief de la Vierge. Un poster d'Elvis. Elle avait donc avec ses gros mollets un côté banal! Sur le coin de la table, <<son attirail de guerre: pots de cosmétiques, pinces à épiler, peigne, avec un long cheveu que j'arrachai, scalp d'amour!, non sans jeter un coup d'oeil vers la porte.>>

Jean passa à la salle de bain , tira la chasse et revins vers la chambre de Patrick au moment où sa mère leur criait du rez-de-chaussée:<<Les p'tits gars, y fait trop beau pour être en-dedans. Profitez du soleil.>>

Patrick trouva bientôt le prétexte de découvrir à son tour le domaine de Jean.

\*

En effet, un jour que Jean s'introduisait encore dans le destin de Patrick en lui disant :<<Avec le talent que tu as en dessins, tu devrais tenir un journal dessiné,>> Patrick relança par << Y fait trop chaud pour rester dehors. Pourquoi on n'irait pas chez toi?>> Mais Mme Poitras l'interpella. C'est bien la première fois que Patrick la voyait ailleurs que derrière le comptoir du magasin général. Elle se tenait sur le perron et tendait un cahier à dessins vers Patrick<<J'aimerais ça que tu dessines la

vitrine du magasin. Ma soeur demeure aux Etats, elle l'a jamais vue. Elle trouverait ça plus amusant qu'une photo. - Je passerai tantôt.>>

La chambre de Jean était à l'arrière. Un tomahawk acheté à Petite Lorette indiquait qu'on entraît ici dans le domaine de Geronimo. Et sur un des murs de la chambre on trouvait bien un dessin de Tonto, des photos découpées dans les journaux de fin de semaine: affiches de films, scènes de combats entre Indiens, Indiens et cowboys. Mais si pour les habitants de l'île, Jean Duplessis, dont le bandeau à plume de corbeau reposait au dossier d'une chaise, était bien Geronimo, ce qui étonna Patrick, encore plus que ce mur et la couverture à motifs de teepees, c'est la panoplie de scies, rabots, marteaux suspendus de chaque côté de la porte. On pensait moins à un bricoleur qu'à un bourreau, spécialiste des donjons, de l'Inquisition.

<<J'aime ça bricoler. J'aimerais ça, comme Soupouait, travailler dans un garage. Mais y paraît que j'ai trop de talent pour pas faire mon classique. Comme si l'enseignement de RinTin Tin pouvait développer d'autres talents que celui de mordre.

- Rin Tin Tin?

- C'est le surnom que la classe donne au prof de maths. C'est moi qui en ai lancé l'usage. Tu vas voir le fun qu'on se fait au dortoir. Après le couvre-feu bien entendu. Faut bien vivre un peu. C'est assez ennuyant en classe!. Mais j'ai hâte, l'an prochain on a Red Skelton en latin. On est supposé construire une trirème en bâtons de popsicle.>>

L'après-midi se passa d'une manière inusitée pour Patrick: il regarda son ami faire la démonstration de son art de la scie, particulièrement fasciné par celle qui a une fine lame, qu'on peut incliner entre le rectangle qui la soutient. <<C'est pour travailler le contre-plaqué. Touche.>> Bien sûr, Patrick retira avec un <<aiïï>> le doigt brûlé. La lame sentait le bois chauffé.. Les cigales, sur le bord du fleuve, s'en donnaient à pleins élytres. Les hirondelles chantaient comme si elles voulaient se substituer au vent, absent.

Le soleil tapait, frappait les lames et les manches, rendait le métal intouchable, sans que Jean eut le réflexe de baisser le store. Comme si de ne pas broncher sous la douleur avait été un des aspects de son art de bricoleur. Ou n'était-ce qu'une façon d'en imposer à Patrick?

Toujours est-il que ce soir-là , Patrick n'en finit plus de parler de son après-midi chez Jean Duplessis, et réclama même pour sa fête, une scie à lames fines. <<On peut même les changer, p'pa. J'suis sûr que Mme Poitras pourrait faire venir ça.>>

Après le souper, sans se douter du tour que lui préparait Jean pour le lendemain, Patrick se plongeait dans la lecture des Trois mousquetaires . Athos,

Porthos, Aramis eurent raison de toute distraction. Il prêta peu à peu des traits de Jean au Cardinal de Richelieu. N'était-il pas un Duplessis?

Bien sûr , Patrick se voyait en d'Artagnan...

Et moi, j'avais horreur de la trop correcte Mme Bonassieu. Milady de Winter, l'espionne, me convenait tout à fait. Mais je gardais mes réflexions et mes lectures pour moi.

\*

Jean avait spécifié:«<Ta tablette et tous tes crayons. C'est un spécimen extraordinaire: si je me fie aux antennes que tu m'as montrées, un papillon de nuit. Eric l'a pris avec sa chemise.>>

Pourvu qu'il n'ait pas cassé ou décoloré une aile.

Patrick se demandait quelle variété si rare pouvait avoir fait de leur île un royaume. Etait-ce le papillon lune?

Il rencontra la joyeuse tribu en face de chez Mme Poitras où chacun fit provision de bonbons à une cenne.

Eric semblait fier de précéder en éclaireur. Et Patrick appréciait la bonne humeur de ses amis. Qu'on put ainsi tenir compte de ses désirs l'étonnait et l'étonne toujours, et il n'en avait que plus de fierté, au point de s'amuser même de l'insistance de Géronimo, qui lui demandait tantôt s'il avait du rose, tantôt du bleu, ou du jaune, ou sa tablette à dessins.

Eric prit soin de vérifier que personne ne les voyait - piètre éclaireur; il est vrai que j'étais vêtue de vert, prête à me confondre avec le paysage. La tribu s'engagea entre les érables. On aurait dit qu'elle glissait sur le sol - un craquement de branche entraînait un regard courroucé de Jean, le fou rire retenu des autres.

Lorsqu'ils furent à quelques pieds de la porte de la cabane à sucre, Eric se retira. Tous firent demi-cercle et lorsque Géronimo eut dit: Va, les autres répondirent: Hugh!

«<J'avançai, me dit Patrick, malgré tout impressionné. Les planches grises aux veinures accentuées comme des varices, la clanche claquant, le grincement de la porte me transportaient, au coeur de la forêt, dans la demeure d'un être inconnu qui semblait, de son esprit, posséder tout l'espace environnant.

«<J'entrai. On ferma la porte derrière moi. Dans la lumière tamisée par la buée des fenêtres, petites, je vis d'abord deux longues tables recouvertes d'une toile cirée. Puis des appareils: poêles, fourneaux, batteries de chaudrons, et, avec des



antennes dont je compris après quelques secondes qu'elles étaient deux plumes d'autruche, les bras voilés de tulle verte étendus sur le dossier d'un grand banc, une femme. La fameuse Thérèse... Cheveux blonds, yeux bleus. Non, ce n'est pas le visage que je regardais, mais, malgré moi, les seins avec leurs larges aréoles roses... roses comme les lèvres souriantes du Sphinx aux yeux moqueurs qui me fixaient. Je regardai les seins encore et le tulle transparent venant entourer les jambes. Ne pas s'arrêter aux poils follets, blonds, presque invisibles... Elle, de la tête au pied, la regarder, elle.

<<Par la fenêtre à carreaux, j'aperçus quatre têtes. Mes amis, hilares, n'avaient-ils vraiment d'yeux que pour moi? N'était-ce pas elle qu'il fallait regarder?

<<Les bras et le tulle, courbes plus douces que celles des ailes - et les seins... Je dessinaï pour me donner contenance.>>

Parce que c'est, j'imagine, ce qui lui paraissait le plus respectueux, le plus juste, le plus gratifiant. Oh!pas seulement pour montrer qu'il était maître de lui. Pas seulement pour remplir les attentes de la tribu. Mais parce qu'en dessinant, il lui paraissait s'approcher <<d'une sensation inusitée. Je chiffonnai une première feuille, au dessin riche de détails, mais dont l'ensemble ressemblait au désordre du magasin général. J'en dessinaï un deuxième, plaçant le modèle dans le décor: banc, fourneau, puis m'efforçant de rendre la douceur des hanches, la rougeur tempérée d'or des cuisses.>> Comme pour sortir du sortilège, s'assurer qu'il restait maître de lui-même, un, deux, trois poils follets du pubis. Mais il jeta cette feuille aussi. <<Et peu à peu ses yeux se firent doux, le sourire plus léger. Son immobilité me troublait-elle? En tout cas, Thérèse dirigea son regard vers mon sexe: une protubérance se manifestait, qui lui rendit un instant son sourire moqueur, mais la douceur regagna les yeux, puis le sourire.>>

Et pour la première fois, délibérément, Patrick chercha la ligne, essentielle; le contour de celui des détails entre les détails, qui simplement restitue à l'oeil le sentiment d'une présence, là, émanant des lignes.

Il déchira ce dessin, s'arrêta. Et suggéra, mais cela fut reçu et comme un ordre et comme une délivrance:<<Repose-toi!>>. Alors seulement, jetant un coup d'oeil à la fenêtre, il eut un mouvement de honte. Qu'avait-elle aussi à éveiller ce membre désobéissant? Irrité contre lui-même, il dit sèchement à son modèle, quand il eut enfin repris la pose:<<Ton bras, droit; le coude, plus à l'arrière.>>

Et quelques instants plus tard, conscient de la tension de son sexe, il se confondit avec le désir de saisir le caractère étrange du lieu, d'elle en ce lieu, de lui avec eux; plus rapidement qu'il ne se crut capable de le faire, il retint à grands traits, les uns plus larges, les autres s'effilant, l'allure, l'effet du regard de Thérèse, rosissante.

C'était un dessin du torse seulement - le contour de la tête, quelques traits pour les yeux, l'arête du nez, les deux lèvres, le cou longiligne, les seins, aréoles,

tétins, la taille: il était entraîné le long de ces contours en une course éperdue, tantôt vers ce qu'il y avait au-delà de l'image, en bas, tantôt ramené vers le haut - ces quelques traits des yeux. Le regard des gens de la tribu, par la suite, ne se fixa jamais, quelle que fut leur obsession propre, sur un seul point du corps. <<Comme si l'immobilité quasi absolue du modèle avait donné naissance à la nécessité absolue de bouger, comme si l'absence de toucher eut suscité l'envie d'envelopper, comme si l'acte de fixer les parties du corps, avait fait naître le sens de la fluide fragilité du tout.>>

- Je peux me lever?

- Bien sûr!

Patrick avait retrouvé sa maladresse, <<la honte aussi d'être ainsi vu en présence d'une femme nue, la déception que cette première expérience n'ait pas été la nôtre seule, et l'insatisfaction déjà de ce dessin, dont j'étais sorti, oui, comme un papillon de sa chrysalide, déjà brûlant d'en dessiner un autre. Trop honteux pour le demander.>>

Les Indiens ne riaient plus. Thérèse totalement nue sous le tulle, <<vêtue d'une pudeur inimaginable>>, vint regarder le dessin. Elle embrassa doucement Cadran sur la joue- il ne fut jamais aussi peau-rouge- et murmura:<<Tu dessines ben en Chrissé. Fais-moi un dessin.>>

Les jambes flageolantes, les doigts peu sûrs, il fit en traits légèrement tremblants une copie du dessin.

C'est alors seulement que tous les deux sourient. Au même moment. Comme s'ils avaient eu des antennes pour se reconnaître au seul toucher.

De ma cachette, je voyais bien les garçons, têtes collées aux fenêtres de la cabane, se tournant sans le savoir vers moi. Et l'incroyable stupeur des hommes, incompréhensible, à voir ainsi un corps nu de femme me les rendit pathétiques, sympathiques, révoltants successivement - et consciente que je ne pouvais pas plus voir mon corps comme ils le voyaient que celui de Thérèse, toute vêtue déjà quand enfin, précédant Patrick, elle sortit de la cabane et montra aux Indiens ce que <<l'artiste>> avait saisi d'elle.

\*

Patrick se livra à la joie d'avoir été invité au repaire de la tribu. Il s'était mérité les cris enthousiastes des guerriers à la sortie de la cabane. Et le dessin avait couru d'une main à l'autre : chacun retrouvait ses réflexes d'expression grivoise, taquinait Cadran, louait en sifflotant les charmes du modèle qu'on accueillit par une ovation, qu'on escorta, vêtue de sa robe de coton, de ses bas courts, et coiffée des

plumes. Elle les quitta devant le magasin général. Mme Poitras la regardait de son air <<C'est-y- pas- Dieu- possible>>.

Les villageois croisaient en rigolant la tribu; celle-ci redevenait silencieuse, hautaine, puis retrouvait son fou rire. Cadran riait avec et tout autant que les autres.

<<Tu fais définitivement partie des guerriers.>>

Géronimo avait parlé...

Aussi dès neuf heures le lendemain quitta-t-il d'un pas alerte la maison et se joignit-il à la tribu, qui fit le rituel approvisionnement de gomme et de sodas. Mais outre Cadran avec sa gibecière, Louis et Eric avaient chacun un sac à dos, et Pierre un panier. Geronimo, couteau passé à la ceinture, visage peint, menait la compagnie, dos nu et mains vides.

On prit une petite route inconnue de Cadran, mais pas de moi. Un sentier descendait une pente douce entre les herbes d'abord, des bouleaux ensuite. On longea le bord de l'eau.

<<Hé!>>

Eric voulait faire pipi. Et tous de dire:<<Moi aussi.>>

- Celui qui pisse le plus loin a droit à un coke.

Je m'amusai à regarder en inversant les jumelles l'instrument de leur fierté.

Chacun de se mettre en position - et tous de regarder vers Cadran, rubicond! S'il pissait loin, le pénis n'était pas très long!

-Ton oncle parle à travers de son chapeau, fit Geronimo.

-Y a des exceptions à toute règle, de répliquer Louis.

-Pourquoi faudrait-il que la longueur du nez annonça celle du pénis? renchérit Eric.

-Pour que les femmes puissent choisir le meilleur sans avoir à regarder plus bas que le visage, fit Louis.

-Thérèse doit pas croire à ton truc.>>

Chacun se secoua, engaina le signe fragile de sa virilité, puis vint donner une claque dans le dos de Cadran, consolatrice...

-Ça t'empêche pas d'avoir de la mine dans le crayon.

Quand donc Cadran se rebellerait-il?

Confiant, Patrick accompagna donc la tribu dans sa version de la prière au soleil. Le sous-bois de bouleaux se faisait plus dense. Les geais punctuaient d'un éclair bleu la portée dessinée sur les bouleaux, puis s'envolaient, chassés par la masse noire et bleutée des corbeaux. Le grondement d'une scie mécanique venait rompre l'illusion d'un séjour dans une nature sauvage, si éloignée du paysage connu des Apaches. Mais il suffisait à la tribu d'être indienne, d'être de ceux qui étaient autres, libres de vivre sans les contraintes de la ville, de ses institutions. Même les interdits et les obligations que Geronimo - le faux- savait avoir été ceux du vrai lui semblaient plus intenses, moins ennuyeux, plus en accord avec leurs désirs. Ils rêvassaient sur le nom de l'animal totémique dont Geronimo les avait baptisés. Soupolait: Tortue Têtue. Eric: Ours Rieur. Pierre: Loutre Taciturne. Cadran? Ce soir, Cadran recevrait un nom à cause de sa performance de la veille.

C'est en silence que la tribu progressait; chacun retenait les branches des arbustes, pour qu'elles ne viennent pas fouetter le suivant - seul Geronimo ouvrant la marche savourait sa résistance à la douleur des égratignures laissées par les branches basses des épineux.

Je pouvais, cinquante pieds plus en arrière, les suivre, silencieuse, dans ces herbes encore foulées.

Cadran n'osait dire mot, se modelant en tout sur le comportement des autres...<<distrain parfois par l'entrelac de la frondaison d'un chêne, par le jeu des bouleaux s'espaçant.>> On devait arriver bientôt.

Sur le bord de la grève, entre deux fourrés, une barque à bouts tronqués, à fond plat. Un banc court à l'avant, un à l'arrière. A l'avant pour Eric, éclaireur. A l'arrière pour Geronimo, chef. Soupolait occupait le second banc à l'avant; Pierre et Cadran le troisième, faisant face à Geronimo. La barque oscilla dangereusement (on riait beaucoup) avant de se stabiliser.

Geronimo debout, lorsque tous furent assis, leva le bras, le baissa à hauteur des épaules, pointant vers le large. D'un seul élan, Louis de ses deux rames, Pierre et Cadran chacun de la sienne, donnèrent le premier coup: la barque fit un bond dans un éclat d'écume. Geronimo manqua tomber, garda son équilibre, croisa les bras.

Et la barque glissa, cette fois parallèlement à la berge.

J'avais depuis le début de l'été repéré le manège de la tribu et caché, en amont, le canot de mon grand-père. Ma pagaie embrassait l'eau sans éclats, baiser muet- je suivais la bande.

La vraie fête commençait.

<<Avec des yeux neufs, une ouïe et un odorat renouvelés, j'oubliai ce jour-là, me confessa Patrick, mes amis, la tribu, les moqueries, ce doute qui est le fond de ma nature. Je découvris, sous ce doute, une complicité, un désir de joindre ma voix à celle des hirondelles, à la plainte grave du huard. Le vol nuptial des vulgaires papillons blancs à points noirs retrouvait ici sa splendeur originelle. Une loutre dissipait l'illusion qui l'avait fait prendre pour un bois mort, en plongeant soudain pour reparaître à un endroit imprévu. Chênes et saules eux-mêmes semblaient vouloir emplir le ciel de leurs chants, tant les branches s'élançaient au-dessus de l'eau, les feuilles même parfois caressaient les visages; branches et feuilles devenaient mots, avec leur tonalité retenue, en suspension, sons figés au-dessus de l'eau. L'eau elle-même devait receler une musique inaudible à en juger par les courants sombres et clairs qui s'opposaient, comme si le cours d'eau avait été une voie à étages divers.

<<La barque glissait entre les berges du chenal qui se resserraient comme les jambes de Thérèse; des arbustes laissaient s'échapper des brindilles follettes et blondes dansant au dessus des taillis. On plongeait dans la vie: encore un corbeau, mais aussi, faisant vibrer la quenouille sur laquelle il se perchait, un pic vert, prenant son envol et venant happer, goulûment, un, deux, trois insectes.>>

Au récit de Patrick, mes propres sensations se ranimèrent, intactes. Je me souviens encore...

L'odeur de vase était ténue; sur un nénuphar, un ouaouaron du début de la création du monde saluait, de façon déroutante, troublante. Les arbres clairsemés laissaient triompher la lumière: des joncs, des roseaux, des fleurs en grappes, cymbales jaunes, flûtes bleues, paraient la berge de droite, belle comme l'hibiscus aux tempes des vahinés. Mais à gauche quelques arbres deux fois centenaires tordaient bras morts et bras vivants, dieux aux cents bras du feuillage desquels un murmure grondait, répondait aux cris des oiseaux, à la voix de baryton du ouaouaron, au bruissement furtif des fourrés où quelque bête s'échappait, au claquement de la queue d'un castor qui attirait sur soi l'attention et prévenait de notre passage ses comparses.

Géronimo, debout toujours dans sa pose hiératique, était le seul élément dissonant.

<<Ce qui me séduisit, précisa Patrick, c'était un curieux sentiment de me retrouver en pays de connaissance, à traverser ces canaux, ce pays semblable à celui d'où partirent les premiers Ferland et où, des millénaires avant que leurs descendants ne cherchent une terre aussi sauvage, pouvaient seuls survivre le pêcheur et le cueilleur, ceux-là même qui peut-être avaient trempé leur main dans la teinture végétale, puis l'avaient plaquée à la paroi d'une caverne.>>

On ramait en cadence, mais assez doucement pour que l'éclair noir d'un brochet ait le temps de capter le regard, et les cercles vibrants suivant un saut de carpe, et la folle agitation des patineurs; une libellule, énorme, vint se poser sur ma

pagaie, et contracta, frissonnante, l'appendice caudal. Les ailes, bien que transparentes, paraissaient pure lumière.

<<Mais ce qui surtout me revient en mémoire, ajoutait Patrick, c'est ce mélange d'odeur de vase, de roseau sec, du parfum âcre de fleurs aux noms inconnus, celui de la sueur des rameurs, de la terre mouillée au fond de la barque.

<<Vue des canaux, la terre, toute terre, paraissait promise. Les traces humaines, rarissimes: une grange affaissée, une chaloupe à demi enfoncée où se faisait dorer une grenouille, un fanion ocre, troué, lapant l'air dès que le vent soufflait.

<<Rien n'indiquait que ces eaux étaient celles du fleuve. On se croyait perdu dans un pays de marais, une sonate en vert.>>

- À droite!>> Le faux Geronimo continuait à être le seul élément discordant.

- À droite encore.

Patrick réalisa que le chenal se rétrécissait tout en épousant une courbe. <<Une cicindelle vint se poser sur ma main et repartit sous l'impulsion d'une indéchiffrable motivation.>>

- Ralentissez.

Eric déjà avait sauté et, profitant du poids des passagers, surélevé la barque. Par mesure de précaution, il jeta dans les fourrés une chaudière remplie de ciment et laissa un peu de mou au câble la reliant à la barque.

Pierre ne manqua pas de s'y enfarger, au grand plaisir des autres. À l'exception de Geronimo qui continuait à se prendre au sérieux.

Il est vrai que le lieu aurait dû inspirer de la vénération. Au milieu des herbes hautes, entre une dizaine de chênes, une cabane ovale, plus iroquoise qu'apache! À l'époque, peu importait à Geronimo: pourvu que les gestes, rituels, objets fussent empruntés à une autre culture que celle des Blancs, il en était ravi. Était-ce là le secret jamais dit, la découverte que ce sont les <<Indiens>> qui l'avaient laissé sur le portique de ses <<premiers parents >>? Ou fabulait-il seulement dans son désir de n'être pas du même monde que son faux-père, sa fausse-mère?

Patrick retrouva une aisance, une assurance, une sérénité au coeur de l'effroi proche, que ne manquent d'inspirer les grands arbres. Et pour une rare fois, c'est en se fichant éperdument des possibilités d'être moqué, d'être maladroit, qu'il pénétra, derrière Geronimo, Eric, Pierre et Louis, dans la cabane.

<<Au centre, dans le cercle vital, un coffre. Mais ce coffre m'intrigue moins que ne me ravit l'exposition, sous enveloppe de plastique, du dessin de Thérèse, sous lequel on a disposé des fleurs sauvages. Et bien qu' introduite entre les

branchages et par la porte, la lumière soit comme souillée de particules, les lignes épaisses du dessin ressortent assez pour que l'oeil s'ajuste et retrace même les traits les plus fins.

<<Du coffre dont il ouvre le cadenas d'une clef attachée autour du cou, Geronimo retire une boîte de cigarettes, et une seconde boîte. Il en sort des cartes de Maurice Richard et Red Kelly, lors de leurs premières années dans les majeures.

- Cadran, lève-toi.

<< Geronimo lui-même, debout, étendit les deux bras sur mes épaules .

- Tu nous a suivis tout l'été sans rechigner dans des expéditions périlleuses au magasin du fort, dans les champs des Sioux: tu as subi avec succès l'épreuve de l'érablière. Tu étais toujours au rendez-vous le premier, et si une tâche t'est confiée, tu la fais minutieusement. Pour cette raison, ton nom totémique sera Fourmi Ponctuelle.

- Hugh, proclama la tribu.

Alors éteignant d'un regard foudroyant le fou rire qui commençait à fuser d'Eric et de Pierre, respectueusement, il retira de la petite boîte ce qui paraissait être une photo. Il la déposa sur le couvercle du coffre, face cachée.

- Buvons.

Chacun s'empara de sa bouteille de coke, et, silencieusement, le cercle se mit à bouger; chacun présentait la bouteille à Geronimo, qui l'ouvrait de son ouvre-bouteille à manche sculpté.

Il déboucha en dernier sa bouteille, la leva au ciel, et dit:

- Qu'à jamais soit vive en nous la soif d'aventures!

Puis il but, et en même temps que lui, les quatre Indiens.

Il essuya de son mouchoir rouge à pois blancs le goulot, déposa la bouteille sur le couvercle. Et chaque Indien fit de même, en sorte qu'un cercle de cinq cokes entourait la photo.

Alors seulement - et après un coup d'oeil indigné à Louis qui allait manquer de sérieux - il prit la photo, la leva au ciel, en gardant la face vers lui, et dit:<<Que jamais rien ne nous soit caché.>>

Et il regarda la photo en éclatant de rire, et chacun, une fois qu'il l'avait en main, fit de même, jusqu'à Cadran.

Un pénis dans un vagin. Pas de visage, que la courbe radieuse des cuisses d'un femme, la musculature tendue des fesses de l'homme, ce piston luisant, ces testicules poilues, et surtout ce sexe qui se refermait.

- Tu dois rire pour que le rituel soit efficace.

Mon Dieu que l'angle sous lequel la photo était prise était mal choisi; et quel gaspillage de lumière. N'y aurait-il pas eu moyen de respecter le sujet en ne salopant pas de points noirs les surfaces blanches, en s'assurant que la courbe de la cuisse ressorte bien sur un fond plus sombre? Patrick, beaucoup plus tard, me préciserait cet aspect de sa réaction, alors tu, et qui s'ajoutait à un <<ainsi, c'est ça>> placide, mais aussi à un trouble aussitôt exprimé par ce même membre qui avait réagi plus vite que sa pensée devant Thérèse. Les autres allaient-ils s'en apercevoir ? Rire de lui?

Patrick ne rit pas. Ce qui fit d'autant plus rire les autres. Geronimo comprit-il ce jour-là que le règne de la tribu était fini?

\*

Finie la tribu, mais pas les vacances. Jean s'ingéniait à maintenir la solidarité du groupe en imaginant de nouvelles manières de jouer des tours à Mme Poitras ou à Cadran. Mais il ménageait ce dernier. À quelques reprises, il l'avait vu sur les marches du perron de Louis L'Efflanqué échanger des livres, montrer son cahier de dessins - une trentaine, saisissant avec la même minutie que ses illustrations de papillons les traits d'un lieu: une partie des souvenirs de Jean s'y rattachait, car il était souvent avec Patrick lorsque celui-ci choisissait son motif quotidien. Et Jean se disait : sans moi, il en serait encore à dessiner thorax, ailes, antennes.

Mais si Jean ménageait Patrick, c'est aussi parce qu'il aimait être invité chez lui.

Françoise y serait peut-être ... Il ne montrait pas que les quatre ans d'écart le gênaient - ni l'attention de tous les gars du village de quatorze à vingt ans. Mais sous des dehors froids - qu'on lui trouvait naturels - il ne perdait aucune chance de jeter un coup d'oeil à sa chambre, de se trouver sur son chemin lorsqu'elle allait au magasin général, d'être là pour lui signaler qu'on la demandait au téléphone. Patrick soupçonnait l'intérêt de Jean, mais n'osait rien en dire, y voyant la source de complications possibles; sa soeur n'estimerait-elle pas qu'il la trahissait en n'empêchant pas plus fermement Jean de jeter les yeux sur le lit défait, les soutiens-gorge suspendus au cintre, le grand poster d'Elvis - dont Jean s'était procuré un double?



Patrick songeait plutôt aux chances qu'il aurait, s'il s'y décidait - lui éclaterait-elle de rire au visage?- de dessiner à nouveau Thérèse. Même tout habillée! Et d'ailleurs, où pourrait-il lui demander de poser nue, sans que les autres s'en doutent... Il dessinait donc des paysages que d'autres trouvaient sensuels...

Lorsque Françoise réclama la chambre à débarras du premier - elle donnait sur le jardin - Patrick annonça la nouvelle... Jean fut là le jour du déménagement. Nonchalant juste assez, il prenait des boîtes au poids respectable, affectait le même visage détendu, réclamait qu'on lui mit deux ou trois volumes de plus . Françoise avait-elle noté son intérêt? De moqueur, le sourire s'était fait invitant. Sensible aux regards des jeunes du village, au début humiliée de se sentir curieuse du plus jeune de tous, elle se laissait aller à le trouver amusant. Il suffisait qu'elle lui effleure le dessus des cheveux pour le deviner tendu. C'est donc qu'il n'était pas indifférent. Il fallait voir, pour peu que le col de sa blouse fut ouvert sur la naissance des seins, le battement sec des paupières tandis que les yeux fixaient la poitrine un instant, se relevaient aussitôt, comme si Jean eut eu à soulever des haltères - les yeux revenaient sur l'échancrure de la blouse. <<Et tout ce temps, de conter Françoise, il étalait ses connaissances sur les Indiens ou les joueurs de hockey.>>

Et comme pour la confirmer dans l'idée que Jean était différent, quelques jours après le déménagement, elle commença à trouver sur le rebord de la fenêtre une gerbe de pissenlits, puis de marguerites, puis de fleurs bleues. De Eric, de Louis, de Pierre, de Géronimo au courant du déménagement, seul Jean lui paraissait avoir l'audace que le geste supposait. Pour faire cela en plein jour, pour qu'au soir venu, au moment où elle baisserait le store, elle reçut ce sourire des prés, ne fallait-il pas des qualités d'Indien? Elle s'amusait de son bandeau de plume, de ce <<Géronimo>> dont il tenait à ce qu'on prononçât le nom avec respect. Non, décidément, il était trop jeune. Et d'ailleurs à l'automne, elle retrouverait les grands du Séminaire, au Picardie, le dimanche après-midi. Elle achevait son cours d'institutrice et cette dernière année passerait vite... Le travail après. Trop vite. Elle sortit de sa chambre, alla cogner à la porte de celle de Patrick.

-...Trez...

Il était là, une rougeur aux joues, cachant un magazine de cinéma; elle eut le temps de reconnaître le numéro feuilleté sous le regard désapprouvateur de Mme Poitras, celui avec Brigitte Bardot en page couverture...

-Alors les gars, vous étudiez toujours les papillons?

Jean lui montra le magazine:<<On prépare le ciné-club. J'ai décidé d'embarquer Patrick. Il va dessiner les affiches.>>

Jean s'était levé, magazine ouvert, choisissant la page où elle pourrait croire qu'il lui montrait deux affiches, mais où elle pouvait voir Brigitte Bardot, yeux mutins, bouche gourmande, seins à demi-nus.

Et le petit baveux lui souffla à l'oreille:«Ils ne sont pas aussi beaux que les tiens.»»

Patrick, bien sûr, entendit et fit mine de n'avoir rien entendu, honteux de l'audace de son ami, inquiet de la réaction de sa soeur.

Elle éclata de rire - et, très distinctement:«C'est pas une chose à dire à une dame. Patrick, tu devrais soigner tes fréquentations.»» Mais elle ne devait pas être si choquée que cela, car elle s'assit sur le fauteuil d'où venait de se lever Jean, tira la robe de coton de façon à révéler ses genoux, et prit un instant la pose de Bardot - sa robe toutefois ne découvrait rien de sa poitrine; Jean y vit une provocation, comme si elle lui disait par là:«T'as peur; tu trembles rien qu'à l'idée de les voir.»» Mais cette pose - d'ailleurs l'avait-elle vraiment prise de façon délibérée?- s'estompa; Françoise s'adossa, mains croisées sur la poitrine. «Qu'est-ce que vous faites en dedans par un temps pareil? On n'a qu'à tendre la main pour cueillir des papillons.»» Elle jeta un coup d'oeil à Geronimo. «J'en ai tous les jours qui prennent le bord de ma fenêtre pour Old Orchard. Des jaunes et noirs, des blancs et jaunes, des bleus.»» Comprit-il l'allusion aux fleurs? Il n'en laissa rien paraître. C'est Patrick qui dit:«Je les ai tous. On prépare une chasse de nuit; mes pots de cyanure sont prêts, les étaloirs aussi. Jean va apporter les fanoux et le drap.»»

Jean aurait-il encore l'intention de se moquer de son frère? Elle l'entendit murmurer:«Ta soeur s'intéresse pas à nos affaires de ti-gars. Elle aime mieux tendre ses filets au restaurant.»»

C'est ça, fais ton indépendant. Tu finiras bien par te découvrir. Françoise avait beau prendre la froideur de Jean pour le simulacre qu'elle était, l'agaçait la possibilité qu'elle interprétât mal les signes. Et cette incertitude sur la capacité à lire correctement les réactions des autres, cette crainte de prendre pour réelle ce qui ne serait qu'une construction de leur imagination était ce par quoi François et Patrick se sentaient bel et bien fille et fils des mêmes père et mère. Ce par quoi Jean se sentit toujours radicalement différent.

Elle se leva, bras croisés et «Salut les Indiens», elle glissa plus qu'elle ne marcha vers la porte. «On aurait dit, racontait toujours à ce propos Jean, un papilio en route vers le Mexique.»»

\*

«Tiens.»» Biscuits feuille d'érable, Mae West. Thermos de Quik chaud. Un sac à dos. «Tes copains vont avoir faim.»» Pratico-pratique, la mère. Grâce à ses doigts de tisserande, même les noeuds pour emballage des gâteaux parlaient

d'attention amoureuse. <<Ne reviens pas après minuit.>> Elle souriait pour atténuer l'inquiétude. Mais Patrick retint qu'elle avait peur malgré tout de le voir partir dans la nuit.

<<Jean y va aussi?>> Françoise avait beau chanter en posant la question, Patrick commençait à se dire que pour une <<vieille>>, elle s'intéressait un peu trop au plus jeune de la bande. Maman avait-elle remarqué quelque chose, songea-t-il, ajustant le sac à dos; il s'était contenté d'adresser un signe de tête à sa soeur. <<Dis-lui bonjour de ma part.>> Bien sûr, il ferait la commission. Allons, un bec sur la joue de sa mère, puis un autre: c'était doux comme les fruits à aigrettes d'un pissenlit ...<<Tu as tes étaloirs?>> Bien sûr. <<Alors, salut l'artiste!>>

C'est elle, l'artiste: son métier à tisser éclate des couleurs rouges, orange, jaunes dessinant une figure étrangère à celle des manuels qu'elle aime feuilleter, le matin, quand tout le monde a déjeuné, et <<libéré>> la cuisine. <<Plus petit, je suis souvent revenu sur mes pas, sans faire de bruit, me coller contre elle, me glisser entre les bras, la poitrine de ma mère et la table, pour voir, la tête contre son menton, les motifs divers jaillir des carrés dessinés sur le patron. Plus fascinante encore l'ascension des lisses, le claquement du battant collant bien le dernier fil tissé à la pièce en train de naître. De l'installation du métier au déroulement de la pièce, j'aimais cette manière de donner naissance à un objet joyeux ou nostalgique, de fils, de teintes, de guenilles. <C'est pas payant. Autant acheter tout fait. Ça prend trop de temps>, disait une voisine. Mais l'expression concentrée de ma mère, comme si le regard eut tissé, et non les mains, ce va et vient des yeux inspirant la forme, oui, cela témoignait d'un enchantement, affirmait l'existence d'un bonheur accessible, possible, ici-bas, dès maintenant. <Ça fera une catalogue pour grand-mère; la prochaine? Pour toi, Tu veux en bleu?> >>

De sa mère tirait-il sa capacité de concentration, son attention méticuleuse au moment de tendre et fixer les ailes, la délicatesse avec laquelle il traitait les spécimens?

Les traces de la douceur des joues maternelles s'étaient incrustées, retrouvables à volonté, toute sa vie.

<<Mon père m'attendait sur le perron, pipe à la bouche. Parfum d'épices. <Reviens avant minuit.> Ils se sont parlé. Ou s'entendent-ils si bien qu'ils n'ont pas besoin de se parler? Me prennent-ils pour un bébé? me demandai-je. Mais je ne regimbais pas: je souffrais même de penser à ce que devaient éprouver les père et mère de Jean, les faux-parents, soumis aux répliques cinglantes de mon ami. Avais-je - ai-je mérité d'avoir de si bons parents? Certes, j'allais pour le moment à la chasse aux papillons. Mais je savais déjà que, ce faisant, je faisais plaisir à mon père et donc à ma mère: j'avançais ainsi sur la voie d'une carrière d'entomologiste, d'un métier de savant admiré par mon père. Pour le moment, j'allais chercher le plus gros papillon de nuit du Québec, celui qui a mon bleu préféré, et dont la queue des ailes secondaires s'étire comme une larme; oui, le papillon lune, celui-là même qui, ouvert, me rappelait Thérèse vêtue de tulle. Des Sphinx et des Apentèses vierges, j'en avais déjà. L'été d'avant et jusqu'alors, je m'étais contenté de cueillir

les papillons venus se poser contre la fenêtre de la cuisine: j'approchais une lampe sur pied de la moustiquaire, et, toute la soirée, caché sous le rebord de la fenêtre, guettais la venue des fanatiques de lumière.>>

En tout, sept ou huit, huit oui, expéditions sur le perron lui avaient ainsi permis de recueillir à ses deux résidences les quelques spécimens constituant sa collection d'insectes nocturnes. Aussi ce soir devait-il être un grand soir. Une vraie chasse, à l'orée d'une forêt, à deux pas des lieux où naissent les papillons, au son du hululement des chouettes et des vocalises des ouaouarons... Juste à penser à la descente dans les canaux, les semaines précédentes, puis au lieu vers lequel il se rendait, il avait le sentiment de remonter encore - pourquoi encore?- le cours du temps, de revenir chez lui dans un paysage familier, d'aller au-devant de son bonheur.

\*

Les soirées avaient commencé à fraîchir, mais pas au point d'entraîner la <<jeunesse>> du village vers des modifications vestimentaires. Aussi les vieux et les vieilles qui prenaient le frais sur le perron, à la brunante, purent-ils voir la rencontre de Jean et de Patrick, culottes courtes, chemise de coton, sac au dos. Louis, Pierre, Eric se joignirent à eux et s'apprêtaient à couper à travers champ, quand Patrick, porteur de deux poteaux en frêne, annonça qu'il avait invité Louis L'Efflanqué. <<Pas le snob - La grande asperge!>> Son ami Louis, lecteur, grand écouteur, grand raconteur des aventures de Porthos, Aramis, Athos, puis de Biggles l'aviateur, puis, dernier titre évoqué, de la Vie quotidienne dans la Grèce antique, qu'il montra à Patrick. <<Il faut que tu lises ça! ... Salut les gars!>> On maugréa, mais après tout c'était Patrick l'organisateur, et on se moqua de la mine de Jean:<<Tu as perdu des plumes.>> Eric s'en voulut d'avoir parlé trop vite. Il vit le frémissement de Patrick, redoutant que la chicane prenne, et sentit au tremblement des lèvres de Jean qu'une répartie s'y tapissait, qu'il retenait à grand peine, métamorphosée en <<Elles se sont envolées... Pis, si ça continue, c'est ta langue qui va tomber.>> Louis dit Soupolait et Pierre s'amusèrent à souffler: Tskss, tskss. Mais personne n'avait le goût de gâcher l'expédition par une engueulade.

<<L'Efflanqué, j'ai lu tes Trois mousquetaires. T'as rien sur le Cardinal?>> De qui parlait-il, se demandaient Pierre, Eric et Soupolait. L'Efflanqué, Patrick formaient trio sur ce plan avec Jean, qui croyait avoir puni Patrick en révélant qu'il s'était permis de lui prêter le livre de L'Efflanqué. Mais Louis le décontenança toutefois:<<Tu veux la suite? Le Vicomte de Bragelonne?>>

Finalement, L'Efflanqué était parlable, ne les écrasait pas de ses grands airs, et qui les eut vus à travers champs, eut cru la tribu unie, de toute éternité constituée de ces Indiens sans plume.

Milady s'affairait, toujours invisible, mais voyant tout...

<<Ici. Les poteaux à vingt pieds, quatre pieux par poteau. Détendez la toile.>> Il fallait voir Patrick creuser, puis, le poteau tenu par Eric, y aller en trois coups par pieu d'un maillet rouge. Du solide. Pierre, hissé sur les épaules de Louis dit Soupolait, accrocha le haut du drap. Louis prit la course dans un fou rire, Pierre hurlait:<<Epais, attention, j'vas me casser la gueule.>> Eric lui tendit le drap, Pierre le hissa et en suspendit le haut au second poteau. L'Efflanqué et Jean nouaient les extrémités inférieures.

Cadran disposa les lampes, une à tous les trois pieds. Il installa les étaloirs, vérifia les pots de cyanure, les filets. Fébrile, il indiqua à chacun son rôle, dans le silence soudain qui accompagne le dernier rayon de soleil. <<Aux lumières!>> Pierre alluma les mèches, qui firent danser leurs flammes comme de sages feux follets, bien attachés à la terre. De l'autre côté du drap, on voyait l'ombre de Pierre sautiller, gigantesque, rigolote. <<Allez, décolle. Tu vas faire peur aux papillons. Un pot de cyanure pour l'Efflanqué, un autre pour Jean. Un filet pour vous deux. Placez-vous du côté des lumières. Eric, tu restes avec moi. Vous m'apportez les spécimens suivants.>> Du faisceau d'une lampe de poche, il indiqua dans son guide le Sphinx du pommier, le Catocala parta, et enfin, le papillon lune. <<Je donne un dessin à celui qui m'attrapera celui-ci!>>

Il n'avait pas dit un dessin de quoi, mais chacun rêva d'avoir une copie de celui qui protégeait la cabane...

Jappements lointains de chiens, craquements de branches sous la poussée d'une bourrasque soudaine, dieu merci temporaire (sinon, adieu papillons!), hululements de chouettes, et éternels coassements peuplaient de présences l'orée de la forêt.

Deux, trois fenêtres, très loin, rappelaient l'existence d'humains dans l'île, cette nuit. Les maïs tremblèrent, et, plus près, les foins, mais ceux-ci comme s'ils avaient été dérangés par une bête( C'était moi!). Malgré eux, les jeunes étaient contents de n'être pas ici seuls, mais en tribu. Peu à peu, ils se mirent à regarder la flamme des lampes, l'un d'eux, joignant les mains pouce à pouce, ouvertes, imitant le mouvement d'un papillon surgissant en ombre chinoise pour la joie des autres. Patrick ne toléra pas ça longtemps. Soirée idéale. Ne pas manquer sa chance.

Ils ne s'aperçurent pas de l'arrivée des premiers papillons, en haut du drap. Mais lorsqu'il s'en posa un contre la vitre du fanal, il y sautilla comme un plongeur à qui l'on passe une assiette brûlante; ils en virent l'ombre au bas du drap. Les détenteurs de filets s'approchèrent... le manquèrent. Ce n'était pas si simple! Patrick refit une démonstration, puis rejoignit son poste, attendit, murmurant soudain:<<Ils viennent.>>

Cinq, dix, vingt ombres noires masquaient celles de leurs compères, de l'autre côté du drap, fuyant d'autres ombres plus grandes. Papillons avides de lumière. <<J'en ai un!>> C'était Pierre, excité comme la première fois où il avait pris un achigan - il avait failli le perdre, quand le poisson avait frappé de la queue le rebord de la chaloupe: il l'avait saisi à pleine main, serrant fort, comme si sa vie en

dépendait. Le spécimen avait cessé de battre des ailes dans le pot: un Sphinx du pommier. Patrick alluma la lampe de poche, sortit des aiguilles (des numéros 3), et, dégageant l'insecte, entreprit de le percer: thorax, ailes primaires, ailes secondaires. <<Il se travaille bien encore. Demain, il serait trop sec. - Regarde-s-y les antennes!>> Pierre n'en revenait pas. Mais la chasse l'intéressait davantage que la contemplation, et il se prit, cette soirée-là, à désirer autant que Cadran la capture du papillon lune. Etre celui qui l'aurait attrapé! Où cacherait-il le portrait de Thérèse pour que sa mère ne le vit pas?

Jean préparait un étaloir, caressant du doigt les coins, s'assurant qu'aucune écharde ne dépassait. Puis il s'amusa à observer le mouvement affolé d'un catocala parta. Il fermait, ouvrait le couvercle, oxygénant, asphyxiant l'insecte, curieux de voir si l'instinct le mènerait du côté de l'ouverture ou si la panique l'entraînerait vers le cyanure. Il ne pensait nullement à la souffrance possible. Seulement au mécanisme de défense, à celui du battement des ailes. L'une, décolorée à force de frapper la paroi, finit par se briser, rognée comme un parchemin. Il ne présenta même pas le spécimen à Cadran, mais le jeta, le foula, le mêlant à la terre. <<On ne se douta de rien.>> Et plus pour bien signifier qu'il était encore le chef que par intérêt, il se remit à épier le drap, à chercher un papillon correspondant à ceux que désirait Patrick.

L'Efflanqué rêvait. Il laissait malgré lui le papillon immobiliser les ailes sur son dos. Les antennes seules semblaient un interminable rosaire. Puis Louis sortait de sa contemplation. Etait-ce bien un des insectes désirés? Il approchait délicatement le pot de cyanure, couvercle ouvert, le laissait glisser doucement vers le bas; le papillon cherchait à fuir la pression sur les ailes, s'échappait vers le seul espace ouvert, le fond du pot, et avant qu'il ne s'agite trop, à cause du filet d'oxygène encore accessible, Louis fermait vite le couvercle, précipitait la mort, préservait la beauté, portait enfin le corps inerte, mais moite encore, au collectionneur. Pierre et Éric et l'autre Louis, de l'autre côté du drap, s'échangeaient des <<Minute, papillon. - Fais pas de zèle.- Y en a en bibitte.>> Ils attrapaient un spécimen, en manquaient trois. Patrick s'empressait d'épingler les insectes, pour qu'ils ne soient pas morts en vain, mais puissent durer dans leur beauté, ailes déployées.

Deux heures passèrent, les voix s'assourdirent - pas celles des rapaces, ni des batraciens. On murmurait, comme énervés du nombre d'insectes ailés: éphémères, cicindelles, combien d'autres aux élytres coriaces et qui longeaient le bas du drap. Quelle ingéniosité dans la forme des ailes, pensait Jean. Quelle variété d'espèces, luxe de la nature, songeait l'Efflanqué. Et Pierre et Louis et Éric se surprenaient à examiner attentivement les insectes tant de fois entraperçus lors des moissons, jamais regardés. Lentement, honteusement, pensa-t-il, montait en Patrick une ambition autre que celle de la connaissance: celle d'attacher son nom à l'identification d'un spécimen, ambition doublée aussitôt d'une autre, plus noble, celle de créer un album de dessins si réussis que tous les lecteurs sortiraient ensuite, la nuit, fanal en main, pour rencontrer un Ecaille martre, ou s'émouvoir du tracé surprenant des papillons en vol que son dessin parvenait encore à peine à suggérer. L'Efflanqué le toucha à l'épaule: <<Il est onze heures vingt... Il faut que j'y aille.>>

Mon Dieu, moi aussi, se dit Patrick. Et tous de démonter l'installation, tandis que Patrick rangeait les étagères, non sans compter les spécimens, fier des six nouvelles espèces représentées dans sa collection. Le drap roulé. les poteaux déterrés, les pieux bien nettoyés de la terre, Pierre se mit à éteindre les lampes. Il en garda une allumée, la leva à hauteur des épaules et s'écria: <<Le...Laa...Lui!>>

À la limite de la lumière et de l'obscurité, passait le papillon lune. Patrick dirigea sur lui le rayon de sa lampe de poche, mais déjà le papillon s'échappait vers le ciel, mystérieusement averti que l'amour qu'on lui portait était mortel.

Et c'est de cet instant où l'insecte avait été entrevu que chacun parla comme du moment le plus mémorable de la chasse. On l'avait vu. Il existait ici! Et chacun, au milieu d'un peu de peine de n'avoir pu le capturer pour Patrick, ressentait une douce joie d'avoir été complice d'une telle contemplation. Des années plus tard, chacun se souviendrait de la couleur, du vol altier de l'insecte, alors qu'il garderait un souvenir confus des spécimens capturés. <<Merci, les gars!>> Content, Patrick, oui; déçu de n'avoir pas le papillon lune; content plus encore de le savoir là, sur son île. Nuit peuplée. Rencontre à venir. Fébrile, jamais à tel point bavard, il s'attira un <<Good night, la pie>> de l'Efflanqué, quand celui-ci quitta le groupe. Un peu plus loin, Pierre, Éric, Louis (l'autre!), porteurs de leurs poteaux, le saluèrent: <<C'était ben l'fun...Faudrait r'faire ça!>> Restait Jean, qui observait ce curieux enthousiasme chez ses Indiens.. Il aidait Patrick à porter étagères, pots de cyanure, filets.

<<Hei, maman, papa, venez voir!>>

Et Jean, bien sûr, ne broncha pas, tout au plaisir de tenir en laisse sa joie prête à bondir, quand, à la limite de la lumière et de l'obscurité, altière, sourire moqueur, parut Françoise.

\*

Pour ce qui suit, je dépens du seul témoignage de Jean.

Invoquant la nécessité de rentrer <<pour éviter d'entendre chiâler les faux-parents>>, il referma doucement la porte extérieure; ainsi Françoise était dans sa chambre... Au pied des marches, il arracha - par inadvertance - avec sa tige, un pompon orangé, qu'il fit machinalement tourner entre le pouce et l'index. Il se dirigea vers le village, s'arrêta à une trentaine de pieds de la maison des Ferland, fit mine de nouer son lacet, regarda de tous côtés; personne. Il bifurqua, coupa par le champ, bifurqua encore comme fasciné par cette lumière émanant de la fenêtre du coin, au premier.

Le store aux trois quarts descendu était balayé du passage d'une ombre, dont par l'autre quart on voyait qu'elle était celle de Françoise, en kimono vert.

Jean retrouva ses réflexes d'Indien, s'approcha en prenant soin de n'écraser aucune branchette, et plus il approchait, plus il voyait seins, bassin, cuisses faisant courir comme une onde douce à la surface de la soie. Il devrait s'arrêter... mais si seulement elle se dévêtait. Si, ce soir, il pouvait... Il avança encore, et à quelques pieds du mur s'inclina légèrement. L'ombre gigantesque le menaçait - il voyait par la fenêtre entrouverte plus nettement jusqu'au torse; la ceinture, lâche, semblait une main amoureuse posée sur le ventre d'une femme aimée.

Il continuait à faire se mouvoir la fleur - machinalement, un peu plus rapidement. Oh! Françoise avait jeté un coup d'oeil, vu - elle ne savait sans doute qui... Il était sûr qu'il faisait trop noir, même si la lumière échappée par la fenêtre pouvait lui jouer un tour.

Elle s'élança, vive, un instant courroucée, paniquée; le visage, le torse, le bassin, les cuisses disparurent derrière la toile baissée brusquement.

Si brusquement, qu'elle s'échappa, claquant comme langue qui lappe, s'enroulant, au plus haut, tandis que Françoise se hissait, tendait les bras - dans ce mouvement la main se retira du ventre; la ceinture se dénouant libéra la soie légère. Jean eut-il vraiment le temps de saisir l'élan de colère transformé en surprise, métamorphosé en moquerie? Ah! les seins aux aréoles brunes, et, ce corps, ce corps blanc, blanc certainement comme le cyanure! Il vit les poils touffus, drus, à la naissance des jambes. Et il se sentit un désir d'y porter la tête, d'enserrer cette taille. Mais déjà Françoise disparaissait derrière la toile se baissant; elle le regardait et, soudain, il comprit qu'elle avait remarqué la fleur. Elle tint le store baissé à mi-course, se pencha, en resserrant les pans de son kimono, et souriante, lui dit: <<Je savais bien que c'était toi. Viens.>>

Et Jean bondit, comme s'il avait eu des ailes, manqua se heurter la tête contre le châssis, se glissa dans la chambre de Françoise, savourant cet instant où, pour la première fois, derrière une porte close, il était dans sa chambre, avec elle!

Elle lui prit la main, l'abandonna lorsqu'ils furent près du lit. Elle s'étendit: le kimono la couvrait des genoux à la gorge. Elle posa les mains de chaque côté, le regarda. Attendit.

Jean s'agenouilla contre le lit, et regarda ce visage légèrement souriant, ces yeux mi-clos. Il répondit à son propre désir d'approcher cette femme - était-ce bien la soeur de son ami? Derrière le réseau des liens sociaux, il sentait qu'autre chose jouait ici. Il posa la tête sur le ventre, et de la main gauche longea - sans les toucher - genoux, cuisses, hanches: il était si près qu'au passage le tressaillement de Françoise lui parvenait sous forme de chaleur. Et soulevant - à peine - un genou, elle fit s'entrouvrir le kimono, glisser la soie, dégager la cuisse, si blanche... Jean redressa la tête, et poursuivit sa caresse, longeant cette fois la taille, glissant autour des seins, magnétiseur magnétisé. Il se retenait d'une envie de découvrir cette poitrine, de peser contre ces seins, sans trop saisir pourquoi sinon que... Il vit alors le visage - et dans la bouche entrouverte, le filet de salive joignant les incisives. Il



pensa au glissement furtif, à la plongée soudaine d'une loutre... et se détourna de ces lèvres offertes. Il prit à deux mains la taille, serrant de toutes ses forces, tête cherchant à s'enfuir - s'enfuir? - dans cette zone où la soie voilait les poils durs, dont à travers le tissu les pointes lui picotaient les lèvres.

Il tendit une main sur le genou... Au même moment, Françoise essayait d'ouvrir sa braguette, s'empêtrant avec le bouton du milieu. <<Si tu me touches, je te touche>>, dit-il, comme si cela avait été répondre à la violence par la violence... Car n'en était-ce pas une à ses yeux que d'être aimé, regardé comme si les caresses eussent été l'expression d'une affection plus grande que toutes les déceptions possibles? Que lui arriverait-il s'il céda à ses impulsions, pour aller à la rencontre de celles de Françoise, dont il était sûr qu'elles n'étaient pas les mêmes? Voir la réalité de ce corps, connaître la réalité de cette chaleur, ressentir avec sa compagne des sensations qui devaient bien être différentes de celles qu'il pouvait se communiquer à lui-même, ce n'était pas cela que signifiaient les yeux maintenant bien ouverts, mouillés de Françoise. Elle voulait l'aimer, l'aimait déjà, toute prête à attendre qu'il consentit à s'abandonner, à se délivrer de son excessive prudence. S'il ouvrait les pans de ce kimono, s'il regardait ce qu'il y avait sous la forêt dense, <<J'étais fini, tu comprends. J'en étais sûr. Pogné pour la vie. Elle me mettrait le grappin dessus, une fois le plaisir connu>>, qu'il pressentait vif; elle l'accablerait de son affection - mon Dieu qu'il n'aimait pas les couleurs dont elle aimait se vêtir. Il ne fallait pas que sa résolution enfantine, chaque jour renouvelée depuis qu'il avait vu la réalité comme elle était, cède à cette possibilité de compréhension, s'engloutit dans ces marais d'amour, ces yeux que commençaient à traverser des vibrations d'étonnement.

Tant pis pour l'érection: Jean se leva, se disant: tu ne m'auras pas - lui disant:<<Yé déjà tard. Ma mère va m'engueuler.>>

Brave garçon (épais! Qu'y a-t-il au-delà de cette souffrance? Je vais le savoir! Il finira bien par me dire quelle est cette <<réalité>> dont il a été témoin...)

Jean avait déjà enjambé le rebord de la fenêtre; dans un dernier coup d'oeil vers Françoise, il entrevit le corps qu'elle voilait... combattit l'envie de s'y précipiter, tandis que, pans croisés, cordelette nouée, elle venait vers lui, fiévreuse, yeux furieux. volcaniques. <<Reviens demain soir.>>

Il se laissa glisser sur le sol, et s'en fut, sans bruit, reconnaissance faite, vers son teepee.

Du moins est-ce ainsi qu'il me conta cet épisode...

Françoise le regarda partir. <<Niaseux... Niaseuse, niaseuse>>. Au pied de la fenêtre, dans le rectangle laissé par la lumière, elle vit la fleur qu'il ne lui avait pas donnée. Cela seulement consentit-elle à me raconter de cette nuit-là.

\*

Désormais les deux amis poursuivaient à voix haute des conversations parallèles, ne s'avouant guère que la perspective de la rentrée scolaire colorait de plus en plus toutes leurs actions. Rentrée redoutée, car elle marquait le retour aux horaires fixes, à l'obligation de consacrer du temps à des activités inutiles; rentrée désirée, car ils commençaient à se taper mutuellement sur les nerfs, avec leurs noms totémiques, leurs réparties trop prévisibles, la redondance des idées, des <<coups>>, le sentiment que ces vacances avaient consacré la rupture avec une manière de rêver, l'éclosion d'attentes pressenties naguère mais désormais impératives. Patrick et Jean, en une attitude pour chacun différente, répugnaient à reconnaître ce changement. Et en ce lieu, pour quelques années encore, ils trouveraient un semblant de continuité avec ce qu'ils étaient <<avant>>.

Françoise les voyait sortir, s'engager sur la rue principale, tantôt marchant avec la rue entre eux, tantôt se rejoignant; l'un donnait un coup de pied sur une pierre, que l'autre lui renvoyait, jusqu'à ce qu'après un échange arrachant quelques rires, Jean, d'un gigantesque coup, la précipite dans le champ.

<<Que faisais-je à suivre ainsi Jean des yeux? Niaiseuse... Je me moquais de moi-même, lui en voulant un peu de sa fuite, fascinée, je l'avoue, par cette capacité de se dérober, par le mystérieux masculin m'échappant - terrifiant, insoumis, puéril. Allons, j'allais avoir dix-sept ans; l'an prochain, je serais enseignante ici. Que faisais-je à rêvasser sur ce jeune de quatorze ans tout juste: il était plutôt de ton âge, et je t'avais bien vue l'espionner... À vrai dire, de cette différence d'âge, de ce désir pour un plus jeune, je ne me sentais pas vraiment incommodée. Peut-on se sentir coupable d'une impulsion, jaillie sans calcul? de ne pas la contrôler? Quelles questions pour gâcher la fin des vacances... T'en parler ranime dans toute son intensité cette dernière semaine d'août.>>

Une dernière fois, la veille de la rentrée, Françoise trouva sur le rebord de la fenêtre une jonchée de glaïeuls.

Quant au papillon lune qui avait échappé aux chasseurs, sans doute était-il, comme tous ceux que l'on ne tue pas, mort discrètement, à l'abri des regards d'homme, avec la fin de l'été.

\*

Dans les quatre ans qui suivirent, même si les écoles restaient séparées, gars et filles se croisaient au restaurant, aux rencontres de jeunesse étudiante catholique, y discutaient fréquentations et même du premier baiser. Rédactrice responsable des pages artistiques du journal étudiant, j'eus ainsi l'occasion de côtoyer les garçons.

Nous avons, en ces quatre ans, réalisé trois numéros communs, et nombre de rencontres au ciné-club( une fois par session, avec permission de l'évêque), chaperonnés par soeurs et pères. Et voici que nous en étions au dernier jour, au dernier examen de notre vie de collègue. Voici, aussi fidèlement que je puis le reconstituer, le récit qu' à quelques reprises aimait raconter Patrick.

<<Un tata inondait le quartier de Let it be. Pas question de fermer les fenêtres de la salle d'études: on crevait. J'avais le dos en lavette, les doigts moites. J'avais peur. Plusieurs raisons d'avoir peur.

<<Le surveillant, par exprès, était juste derrière moi, épiant les formules, les calculs... En versif, en belles-lettres, j'avais aimé maths, bio. Mais la chimie! D'un mois à l'autre, selon que l'on insistait sur l'observation des phénomènes (la fumée s'échappait des éprouvettes où s'opérait la transmutation des couleurs) ou sur le calcul (terrifiant!) des moles, mes notes oscillaient de 80% à 40%. En philo II, il me fallait tout savoir par coeur pour compenser mes erreurs de déduction... Résultat: si je n'avais pas 62% à l'examen final, je coulais non seulement ma chimie, mais toute ma dernière année!

<<Déjà que mon père était déçu - pas de reproches, non, mais des <t'es bien sûr? Et ça gagne sa vie comment, un diplômé des Beaux-Arts?> Si, en plus, il fallait refaire la philo! Revoir Patate, et subir la lecture en classe, ligne à ligne, du manuel; Bunsen, et se farcir les mêmes épreuves au labo; avec le prof de physique, recalculer les erreurs + ou - 2,3... À peine avais-je trouvé répit dans les deux heures hebdomadaires de littérature contemporaine (française de France, bien sûr). Non, je l'aurais, mon bacc. Quand mon regard s'évadait vers la copie du voisin, je me ressaisissais: j'ai jamais triché. Pas question de commencer. Puis, trois multiplications plus loin, l'esprit vagabondait sur les trois jours à venir. Il faudrait que Simone parle... sans que je l'y oblige. Je voulais croire que d'elle-même elle dissiperait mes doutes, ferait taire les rumeurs colportées par telle remarque de Louis dit l'Efflanqué, trop évidemment échappée <par hasard>, telle précision apportée par André, indigné qu'on put abuser de la crédulité de son ami et qui s'était permis à ma grande honte d'enguirlander Simone:<Dis-lui donc la vérité! T'as pas le droit de le laisser dans le doute!> Il avait agi de même avec Jean. Depuis trois mois, j'attendais un signe de Simone, un aveu de Jean. Nous continuions Jean, Éric, Louis, moi, à nous voir tous les jours - toujours pas un mot de Jean pour confirmer ou infirmer la rumeur. Ce matin, enfin, Simone m'avait fait parvenir un billet par son frère:<je serai à la campagne avec Nathalie et au moins Evelyne au chalet d'André. À demain.>

<<Elle m'aimait donc encore ou m'annoncerait-elle que tout était fini entre nous deux?

<<J'étais fini! Je ne répondais pas à toutes les questions. Une goutte de sueur vint bleuir ma page: tache d'encre diluée, .5 de moins! Pas le temps de recopier au propre. À quoi ça sert d'avoir autant étudié? Je gueulais muettement, cordes vocales crispées.>>

Patrick vérifie, vérifie, précise une définition, rajoute cinq lignes à la question sur l'histoire (comment est-on passé de l'alchimie à la chimie?). À la grâce de Dieu - il recopie vite pour lui-même ses réponses- remet la copie au prof, qui connaît l'anxiété de cet élève appliqué, studieux, ponctuel, rêveur à l'occasion. Il lui fait un clin d'oeil. Pas assez pour rassurer Patrick: <<Hei, Jean, montre donc tes réponses. 0, bon, 0, bon, bon, 0, mais raisonnement juste, bon. Il l'a. Il a son bacc! Son père, et donc sa mère, seront contents. Pas obligé de tout reprendre! Enfin les Beaux-arts!

Et Simone... demain.

\*

Les deux copains attendirent près des peupliers bordant la rivière qu'André, Eric et Louis les rejoignent.

Un saule s'avancait très loin au-dessus de la rivière. <<Tu te souviens de la cabane?>>

Patrick n'aimait rien tant que ce lieu dessiné à chaque mois, et son cahier de dessins quotidiens, fidèlement illustré depuis quatre ans, en portait foi. À en juger par ce cahier, le style du dessinateur avait peu changé; Jean, seul témoin avec Françoise - et depuis peu Simone - de ce journal, s'étonnait de la précision du rendu, de l'art de placer trois traits au lieu de dix pour suggérer malgré tout la densité du bois derrière le collège, la rapidité des tourbillons, dans la courbe, l'escarpement des rives. Même le parc arrière, et l'étalement rectiligne des fenêtres du collège paraissaient vivre, comme si Cadran eut réussi à saisir la manière dont le bâtiment <<jouait>>. Quelques têtes - Jean, Françoise, les copains de l'île - puis, deux ans plus tard, trois têtes très caricaturées de profs aimés, une autre, plus récente, surchargée de détails, d'un prof d'art qui l'avait traité de copiste, enfin, cette année, celles de Simone et d'un nouvel ami, André, élu président en dépit de Jean qui avait réussi pour mousser sa propre candidature à faire retirer la sienne à Eric: <<T'as besoin de tout ton temps pour étudier. Je te ferai nommer au journal.>> La classe avait voté pour cet inconnu, grand, articulé, calme, discret, mais franc. Incroyablement riche, disait-on. Et ce n'était pas une des moindres causes d'excitation de cette journée que la double perspective de monter dans le nord en Cadillac El Dorado, à pompons rouges, et de coucher deux nuits dans un chalet qu'on imaginait grand comme la chapelle du collège. Et comme le lendemain les filles les rejoindraient, on se promettait des messes basses. Jean, en roulant son costume de bain dans sa serviette, pensait à celui que porteraient les filles - Patrick se demandait s'il oserait les prier de poser. Les deux gars discutaient femmes: Jean parlait, Patrick, heurté par la crudité des propos, ripostait faiblement, riait parfois, espérant que les autres arrivent. Mais pas un mot sur Simone...

Patrick avait cru entendre, au téléphone, la veille, derrière la voix de Simone, celle de Jean... Et celui-ci avait le regard faux... Depuis deux mois, Simone, distante, lui parlait ainsi de ses travaux scolaires, de son orientation professionnelle (Physique), de la sienne («Tu as tellement de talent.»), mais d'émotions, jamais plus. Et s'il se hasardait à dire «je t'aime», c'était pour s'entendre répondre:«Bon, à dimanche prochain.» ou «Nathalie a besoin du téléphone. Excuse-moi. Salut.» Qu'elle lui préférât Jean ne l'aurait pas surpris: avec le nez qu'il avait, elle se reculait dès qu'il voulait l'embrasser, comme si elle eut redouté d'être perçue d'une aiguille. Tout son corps se tétanisait dans ses bras, et lui, monstre de Frankenstein, ne pouvait que se retenir de hurler, jusqu'à ce qu'il mordit son oreiller le soir, au dortoir. Mais ce n'est pas la peine d'amour qui le minait. N'être pas aimé de qui il aime, qu'y pouvait-il? sinon attendre que le mal passe? Mais se demander si l'on est fou, injustement soupçonneux, cela était intolérable. L'était-il fou, injustement soupçonneux? Déjà qu'en quatre ans de pensionnat, on avait eu, amis et directeurs de conscience, l'occasion de lui faire remarquer son masochisme:«Arrête de ruminer...» disait le père Malo.

Mais harceler de questions la femme aimée, l'ami? Jamais. André lui avait suggéré de les confronter, de les presser de questions: Patrick ne voulait pas rompre, et aurait voulu que l'on continuât de se parler. Pas aimé, passe encore. Mais tout seul, se savoir en plus haï? Choquer celle-la même que l'on aime? Parle, Jean.

Jean parlait des femmes.

Un papillon blanc à points noirs se trouva une comparse, et dessina dans le ciel un parcours en lignes brisées, fête pour les yeux. Jean et Patrick regardaient, silencieux.

\*

- Les gars, on est prêts.

À l'orée du petit bois, au bout du stationnement, la Cadillac El Dorado décapotable rivalisait de tous ses chromes avec le soleil. Les yeux en clignaient.

André, Éric, Louis à l'avant, ne restait à Jean et Patrick qu'à se hisser à l'arrière - pas question d'ouvrir les portes.

Dans un crissement de pneus à faire frémir et rugir d'envie les malheureux qui n'avaient pas encore terminé leur examen, la Cadillac bondit de la cour pour s'élançer dans la ville, puis dévorer enfin la route de la mort, le long tronçon en ligne droite où quelques fous, chaque année, se tuaient en mesurant mal au moment de dépasser la vitesse du véhicule venant vers eux.

- Vas-y, dépasse, hurlait Jean.

Mais André était prudent, et si la mort frappait, ce serait invitée par un autre chauffeur.

-Y a pas le feu. On est en vacances, les gars.

Un, deux, trois villages qu'ils traversèrent sous les regards hilares ou admiratifs de résidents se berçant, leur petite bière à la main. Visite royale des finissants du Séminaire! <<C'est le char au maire... Beau gars, le fils.>> <<Ça te changerait de ta minoune.>> Propos devinés, imaginés plutôt qu'entendus par cette noblesse de province, ennoblie par le fait d'être dans la Cadillac.

- Une patate...

La patate à Ti-Mé, haut-lieu gastronomique. André paye: douze hot-dogs, cinq liqueurs, cinq frites. On se lèche les babines en gueulant contre les mouches noires:

- Tu devrais faire une collection, Patrick. Ça en ferait de moins.

-Plein d'espèces: mouche ordinaire, mouche de chevreuil...

-...mouche à marde.

- Va falloir remonter la capote ...

- si on veut pas faire de petit.

En route, vent aidant, capote baissée, on file en plein pays de montagnes; Éric a le coeur qui lui monte à la bouche. <<Arrête!>> Blême, il vomit le repas sous les huées, les hurlements des autres. L'Efflanqué lui frotte le dos:<<Ça va?>>

Et on rembarque en chantant <<Vive les vacances>>. Mais Patrick saisit dans le rétroviseur le regard inquiet qu'André lui adresse avant de jeter un coup d'oeil à Jean. Il n'aimait pas trop l'idée que Simone soit là le lendemain. Pas à cause d'elle. Mais tout le petit groupe savait ce que Patrick soupçonnait, et que le soupçon était fondé. Chacun se taisait - André n'avait plus remis le sujet sur le tapis, intrigué de la passivité - était-ce de la patience?- de Patrick. Pourquoi ne se choquait-il pas? Pourquoi restait-il dans son jus à bouillir? Pourquoi Jean, son plus vieil ami, si baveux en d'autres circonstances, se taisait-il, faisait-il comme si rien ne troublait Patrick? Il était là, visage serein, mêlant ses plaisanteries à celles des autres, se tassant contre la porte comme s'il s'apercevait que Patrick manquait de place, et lançant soudain, comme si tous n'eussent pensé qu'à moi:<<Nathalie vous a dit en quoi elle s'en allait? En anthropologie. Spécialiste des sauvages! - Pas étonnant qu'elle se tienne avec toi!>> André savourait sa réplique, guettant le regard inquiet de Patrick: il devait redouter la chicane, que le bordel pogne. Mais

Louis enchaîna trop vite pour qu'un autre réagisse :<<Les maringouins vont avoir de quoi bouffer avec elle.>>

J'étais en effet plutôt poupoune à l'époque.

Était-ce du fait de mon obésité- légère? J'étais la confidente des filles, j'ai été celle des gars. Ainsi ai-je su que mon étonnement à voir tenir l'amitié entre Jean et Patrick était partagé. Lorsque l'on sait ce qu'il est advenu d'eux, tout ce que je vous ai raconté a l'air de répondre à un enchaînement inéluctable. Mais outre que je n'ai connu que par des sources diverses, graduellement, ce que je raconte ici en respectant la chronologie des événements, rien au moment où je les ai apprises ne laissait deviner que les choses en viendraient au point où elles en sont. Simplement, les uns se demandaient quand Patrick se déciderait à éclater, les autres, ce qui pouvait inciter Jean à le pousser à bout. J'ai personnellement, quelques années plus tard, cru qu'il y avait chez Jean une homosexualité latente, refoulée: n'avait-il pas pour Patrick les répliques cinglantes, les airs de froideur, puis les élans protecteurs des tout jeunes garçons combattant l'attraction exercée par les filles, la tendresse naissante, en leur tirant les couettes, en leur jouant des tours? Mais cette hypothèse correspondait à un moment où ne me sachant pas bisexuelle, je me laissais séduire par le charme des amitiés féminines, le partage de l'intimité en coulisses, lors des pièces montées à l'université, les embrassades lors des réunions du club des femmes: seules alors, Evelyne, puis deux, trois autres me complimentaient sur des seins qui faisaient de moi un objet de rire dès mes seize ans, et de crainte, quand j'en eus vingt, auprès des garçons timides qui m'intéressaient. J'en avais conclu qu'en dehors de mon attention, les garçons n'attendaient rien d'autre de moi. Evelyne, elle, m'avait suivie pour me <<protéger>> de Jean, avec qui je donnais le change sur mes inclinaisons homosexuelles en en faisant mon compagnon de danse les trois ou quatre fois que l'évêque autorisa les élèves du Séminaire à organiser un carnaval, une soirée culturelle, le bal des finissants avec <<les filles du couvent>>.

Patrick, par son talent en dessin, Jean par la concision, la sécheresse de son argumentation étaient les vedettes de notre petit groupe chez les garçons. On voyait en Simone la prochaine Marie Curie, celle qui ouvrirait les portes du bastion mâle de la science aux femmes de ce début des années soixante. Sylvaine signait déjà les éditoriaux dignes de ceux qui allaient la rendre célèbre plus tard. Moi, j'ai toujours préféré l'ombre, me dissoudre dans les groupes en préservant ce qu'il fallait de recul pour me livrer à ma passion: l'observation de l'animal humain, du mouvement d'idées d'un individu à l'autre, de leur coloration émotive, des gestes dont s'accompagnait leur expression. En particulier, j'aurais aimé pénétrer les milieux dits fermés, être le petit oiseau survolant les murs et ramenant dans ses souvenirs l'impossible trace de ce qu'étaient jusque là des êtres jamais observés. Et je me trouvais chanceuse de me mériter ainsi les confidences des mâles, dans cette société primitive qu'était le Québec. C'est sans doute à l'occasion de ces rencontres mixtes, puis des dimanches de parloir, à accompagner mes consoeurs dans leur visite à leurs chums, que j'ai préparé le terrain aux observations que je ramènerais plus tard d'un court stage chez les Inuits, puis, pour ma maîtrise, d'un séjour de deux ans chez les Lacandons. C'est peut-être à cette rencontre au chalet d'André

que je dois l'intuition qui m'a mérité, dans mon travail, la notoriété que je peux avoir et l'attribution de cette chronique radiophonique par laquelle vous avez d'abord connu mon existence.

\*

La déclaration des <<vocations>> de chacun, au gymnase, n'avait en rien amélioré l'estime de Jean pour l'Efflanqué.

A l'époque, dans les collèges, on faisait faire aux finissants une retraite de décisions. Deux jours et demi dans une maison, loin du Séminaire, à manger en silence devant des boîtes de céréales où des têtes de tigres ou de monstres vous poussaient à rire. On ne quittait sa cellule que pour aller se faire prêcher, assis sur les bancs d'église en chêne, les pieds sur le plancher luisant. Un jésuite toujours brillant laissait planer un doute sur la clarté de sa logique, lors de son exposé sur les mérites du mariage et du célibat, en suggérant que chacun des gars était l'artisan d'un génocide, que chaque éjaculation extraconjugale, masturbatoire rendait inutile l'existence d'un million de spermatozoïdes. On avait beau se moquer en sourdine d'une telle exagération: chacun restait désormais convaincu qu'aucun acte n'échappait à la nécessité du choix, qu'on était responsable de ses pulsions, de ses rêves mêmes.

Le soir, par les fenêtres, Jean, Eric et quelques autres s'échappèrent, se rendirent à un mille de là, dans un restaurant, séduisirent la serveuse. Jean lui ravit, ravi, un baiser. <<Revenez les gars, j'suis là tous les soirs.>> Deux secondes de baiser, trois heures à parler avec les copains. Mais Jean lui-même, le lendemain, se livra au jeu du choix. Il disposa dans la solitude de sa chambre, sur une page de cahier, les deux colonnes prescrites: ce qu'il désirait, ce qu'il souhaitait éviter. Puis sur des feuilles différentes, il inscrivit les professions qui l'attiraient: ingénieur, politicologue, médecin, et chercha lesquelles recueillaient le moins ses aversions. répondaient davantage à ses désirs: travailler avec des gens, démonter, remonter des mécanismes, se servir de ses mains et de sa tête, être riche.

<<Sciences politiques me fascinaient: c'était neuf, ça inquiétait mes faux parents, mais je leur donnais raison: à moins d'être député, comment ferais-je du fric? Ingénieur était plus tentant: des ponts, des structures, du concret et des hommes à commander. Mais c'est le secret de la vie que je voulais trouver, la raison qui maintenait dans le désir d'exister des êtres aussi fragiles que Patrick. Soigner n'était pas pour moi exercice de compassion: qui se laisse émouvoir passe à côté de la réalité, je savais cela depuis l'âge de trois ans. Un bon médecin n'est pas forcément un homme bon. Au contraire, le meilleur médecin n'est-il pas celui qui voit le corps sans préjugé? sans le transformer en signe, métaphore, hôte d'une improbable âme? N'est-ce pas seulement ainsi que l'on peut sans remords inciser les chairs, tronquer des organes, forcer des articulations, remettre en place la mécanique biologique? Chirurgie, voilà qui me convenait...>>



Jean avait ressenti, malgré lui, une des grandes joies de sa vie, au sortir de cette rencontre. Une chose de faite. Jamais il ne remettrait ce choix en cause.

Bien entendu, s'il connaissait le plaisir de Patrick à dessiner, Jean n'avait pas soupçonné que son ami pût s'affirmer en allant à l'encontre du désir paternel: était-ce l'effet des échecs en chimie ou celui du sentiment d'être apprécié pour ses dessins? Toujours est-il que Patrick en étonna quelques uns en renonçant à l'entomologie, et donc aux sciences, au profit des Beaux-Arts. Si le cours classique nourrissait l'élève de références à l'histoire des idées et des formes et, du seul fait d'en faire l'objet d'un cours, en consacrait l'importance, les parents voyaient avec inquiétude leurs rejetons - surtout les gars - s'engager dans une voie où les avaient précédés des esprits forts comme Borduas et où l'on oscillait entre le tapage médiatique et la misère économique.

<<Mon père ne s'était pas opposé à mon projet... Mais je me promis bien d'être à mon affaire, de donner la preuve que j'allais là par passion et non par désir de prolonger mon enfance. Si Jean seul pensait encore à moi sous le nom de Cadran, les autres m'appelaient déjà l'artiste. Et bien que j'aie fait connaître mes intentions et couvert mes cahiers de croquis, l'artiste, à mes propres yeux, ce ne pouvait être qu'un autre. Amateur d'art, curieux de redonner au geste, à l'objet quotidien son pouvoir d'étrangeté, je me voyais plutôt illustrateur d'ouvrages scientifiques, patient serviteur de l'incroyable réel. Mais sous l'influence de mon prof de philo, je découvris le pop art, une certaine boîte de conserve... Si cela méritait le nom d'art, alors peut-être, osai-je croire en pensant à mes papillons, mes dessins en sont-ils. Je n'étais toutefois pas très sûr que l'habileté soit un critère suffisant et que ce que je pouvais peindre, précisément parce que j'en étais capable, pût se mériter le nom grandiose d'art.>>

Le choix de l'Efflanqué étonna Jean plus que personne. Après tout, tous étaient tenus d'aller se confesser, d'assister à la messe du premier vendredi du mois, et plusieurs, même Jean, athée par conviction, venaient le matin, pour bénéficier du déjeuner communautaire. Tout le monde voyait en Louis un futur professeur de secondaire, calme, sûr de lui, amusé de ses limites, cordial en dépit de sa réputation de solitaire heureux - on l'imaginait pluyôt bibliothécaire, écrivant des romans d'aventure: la composition française était demeurée son seul fief incontesté en huit ans... avec la religion. Bien que Jean ne l'eût jamais aimé, sa première pensée fut: quel gâchis!, quand il entendit dire:<<L'Efflanqué s'en va à St-Benoit ...>> Moine. Cloîtré. Silencieux. Jardinage, fabrication de fromages, lecture des pères de l'Eglise. Obéissance, pauvreté, et, absurdité totale, chasteté. Comment Patrick pouvait-il s'entendre avec un camarade qui prenait une décision si contraire à la sienne! Une intelligence de perdue pour le Québec. Alors même que, pour la première fois, plus de finissants se destinaient aux sciences sociales et à l'enseignement qu'au traditionnel trio: avocat, médecin, prêtre...

Mais lui-même n'allait-il pas dans le sens de la tradition en choisissant médecine? Au moins, c'était sans illusion humaniste. Tandis que Louis, en plein vingtième siècle... Comment pouvait-on encore penser ainsi? Une autre manière d'être à part... Il méritait d'être asticoté.

- Allons, presse-toi le moine.
- Avec ou sans virgule avant le mot moine?

Louis souriait. Et Patrick, comme chaque fois qu'une altercation était évitée.

\*

<<Louis ouvrait la marche. Je la fermais. Le sentier, déjà étroit, filait entre les framboisiers comme la ligne du destin. Un bourdon s'affolait autour de Louis qui ne put s'empêcher d'esquiver, en boxeur encore alerte. <Hei, Patrick, as-tu encore ton cyanure?> Patrick fut visité à son tour, puis moi, ce qui créa un bref instant un sujet de conversation. Mais la pente s'accroissait: chacun garda bientôt son souffle pour soi.>>

J'ai parcouru deux jours plus tard et quelques fois par la suite ce paysage où les trois compères s'étaient engagés. Les framboisiers étaient parsemés de bleuetiers, de fraisiers; du thé des bois courait le long de la piste de plus en plus mince. Graduellement, on s'approchait du bord d'une falaise. Bientôt à peine un pied séparait le marcheur du bord du ravin au fond duquel une rivière aux eaux plus noires que le sentier semblait indiquer l'accès à un monde où il serait urgent de se rendre. Des virgules torturées, écume frissonnante, traversaient de leur éclair la surface laquée du cours d'eau.

<<Le sentier grimpait, et plus il s'élevait, plus l'invitation de la rivière se faisait pressante. Patrick ne pouvait éviter de regarder en bas, de toucher de la main le rocher, sur le côté droit, comme pour s'assurer qu'il y avait encore en ce monde quelque chose de solide. Je le voyais hésiter, la cheville pliée, tout près de se la fouler. Une large tache triangulaire transperçait son tee-shirt. Qu'arriverait-il si, comme par inadvertance, je l'accrochais? Une petite poussée... Pas de réflexe. Plus de Patrick. J'allais lui dire: <Fais attention!>, quand il se retourna.

- Prends les devants. Je vous ralentis.

<<Pâle comme le ciel à la brunante.>>

- Louis, moins vite. Patrick trouve que tu vas trop vite.

- Je n'ai jamais...

<<Patrick se retint de compléter sa phrase. Déjà Louis s'excusait...>>

C'est ainsi que la colonne ralentit, tandis que le sentier les portait à un plateau dominant de trois cents pieds la rivière; à droite, un îlot de pierres, parsemé de lichens et d'arbustes. On pouvait voir d'un côté le lac d'où l'on venait, de l'autre

celui où l'on allait. Si l'un des deux amis osait dire:«C'est beau!», Jean se promettait de le jeter en bas, «Ce n'était pas beau. C'était ça, juste ça: de l'eau, des rapides entre deux étangs calmes, des rochers façonnés par les glaciations, des plantes de pays tempéré... Mais Louis s'était accroupi et, silencieux, regardait en direction du lac où nous allions. Patrick avait sorti son calepin; avec une économie de lignes remarquable si on la comparait au foisonnement des traits de ses croquis d'il y avait à peine deux ans, il saisit- comme on saisit un mets dans la friture - les lignes de force du paysage.

-Là. Il me semblait aussi.

«Louis pointait un peu avant l'embouchure sur le lac, des terres plus largement dégagées le long de la rivière et formant delta. Une masse brune, à mi-genoux dans l'eau, progressait dans le sens des rives. J'hurlai. L'original tourna la tête, et d'un pas plus énergique, traversa la rivière peu profonde à cet endroit: on n'entendit plus bientôt que le ravage causé par sa course, le heurt du panache contre l'écorce des bouleaux; bruit de bois sec.

-J'ai rien à faire ici.

«Je m'en retournai, et laissai là le moine et l'artiste.»

\*

«J'étais content de me retrouver seul avec Louis. Ce désir d'être cloîtré, je le comprenais. Mais il me paraissait contradictoire. Et Jean était capable de trop de remarques acerbes pour que j'ose introduire le sujet en sa présence.

«Nous nous sommes partagé le lunch de Jean, puis nous avons repris la piste, plus ample, plus escarpée: nous sommes descendus une partie de la côte sur les fesses. Quelques mètres plus loin, nous nous sommes époussetés. Des arbres rouge sang nous séparaient de la rivière. Une trouée où les tiges inclinées ou battues signalaient le passage de l'original nous mena jusqu'à la berge, caillouteuse - un gué où, en prenant soin de masquer notre ombre sur l'eau claire, nous vîmes passer, silencieuses et sensuelles, des truites. Elles ne furent plus que traits dégradés traversant zébrures, dessin fugace.

- J'aime le silence. La solitude ne m'effraie qu'au milieu des gens. Que tu les choisisses, ceux parmi lesquels tu veux vivre, n'est pas ce qui m'étonne. Mais bien que tu les cherches à St-Benoit! Tu as du talent en sciences, en langues. Tu vas prier et, entre deux prières, communiquer par signes... Comment peux-tu t'embarquer pour si longtemps?

-Qui sait pour combien de temps? On dit: pour la vie! Et vous voyez une longue étendue plate, sans fin. Mais quand je dis: pour l'avie, je pense moins à la durée qu'au sens. Pour donner sens à la vie. Nous ne vivons pas de charité, mais

d'élevage de chèvres, des produits de notre jardin; le moine apprécie le temps qu'il faut pour que croissent les fruits. Et l'après-midi, je traduirai les Pères grecs, l'étincelant Origène, le passionné Augustin; je les replacerai dans le fil des civilisations romaine et grecque et j'essaierai de saisir à travers les cultures particulières ce qui, en ces textes, se dit qui nous concerne toujours.

- Mais qui profitera de ce que tu trouveras?

-Il y a, par les livres ou les articles, le lecteur curieux de spiritualité. Il y a les rencontres plus nombreuses que vous le croyez, les confessions...

-Tu parles de <nous>, de <vous>, comme si tu étais un vieux moine.

- Une fois décidé le voyage, celui-ci n'est-il pas déjà commencé? N'est-il pas déjà voyageur celui qui tient son billet en main? Ne me crois pas aveugle. Je sais que la colère, le mépris, la désillusion se manifestent plus souvent que l'amour.

- Et tu crois y échapper en te cloîtrant?

- Personne ne peut vivre ainsi parce qu'il veut fuir. La vie en communauté est vie dans la diversité des tempéraments et vie ordonnée par l'idée de fidélité, donc d'attention à ce qui nous inspire confiance.

- Tu parles... Obéissance, pauvreté, chasteté. Pas de liberté, la misère, le mensonge sur ses désirs. Il me semble que je peux limiter mes désirs financiers, mais que la possession d'objets familiers - mes papillons, mes pinceaux - me permet d'aller plus loin, de ne pas reprendre à zéro, chaque jour.

- Je veux me défaire des béquilles, des objets rassurants, ne pas sombrer dans cette mentalité blasée, qui éteint la sensibilité.

- Alors à quoi rime ta chasteté? Tu vois, les quelques fois où j'ai dessiné un nu ( Patrick n'osait reconnaître qu'il s'était agi d'une fois, d'après modèle, dans l'érablière), même si toute mon attention était concentrée sur le désir de rendre justice par mon dessin à l'émerveillement que m'inspire le corps des femmes (de Thérèse!), je bandais. C'est plus fort que le désir d'être bien vu de l'autre, de le respecter. Comment nier une telle expression de la vitalité même dont vous prétendez être les serviteurs?

-Je ne veux pas être méchant, mais combien de fois as-tu embrassé Simone, que tu aimes depuis des mois?

<<Ainsi l'Efflanqué savait! Mais ce n'est pas de lui que je désirais confirmation que j'avais raison d'interpréter comme je le faisais les signes de connivence entre Simone et Jean. Aussi répliquai-je.

- Il n'y a pas d'intérêt à obliger la femme qu'on aime à ce qu'elle ne veut pas faire.

- Donc, par amour, tu es chaste! Tu es dans une situation bien plus paradoxale que la mienne. S'il fallait qu'on sache vraiment ce qui se passe dans les couples, on découvrirait que, suite aux maladies, aux accouchements, par respect de l'absence de désir de l'autre, la chasteté est plus répandue qu'on ne le croit.

- Comment peux-tu renoncer à ce que tu n'as jamais éprouvé?

- Françoise t'a-t-elle déjà parlé des fleurs qu'elle aurait trouvées sur le rebord de sa fenêtre?

- Jamais. Quelles fleurs?

- L'été où tu as emménagé dans l'île. Des jonquilles, des glaïeuls. C'est moi qui les disposais, le jour, lorsque j'étais sûr de son absence. Par peur de faire rire de moi.

-Toi?

-Aussi par peur qu'elle soit déçue qu'elles viennent de moi. Je ne lui avais parlé que quelques fois. Je la trouvais belle. Mais tu vois, en refusant de me découvrir, en n'ayant pas le courage d'affronter son refus, je fuyais dans le rêve. Ce n'est pas elle que j'aimais, c'est ce qu'elle m'inspirait. J'ai compris alors combien violemment nous ignorons les êtres, comment nous les transformons en personnages dans la pièce que nous créons de jour en jour et que nous feignons de croire conforme à la vie. La chasteté est le moyen par lequel je cesse de faire d'une femme un symbole, ou, si tu préfères, une actrice.

<<Crosseur malgré lui. Allons, combien de fois l'abbé peut-il se retenir de touchers dits impurs? Je n'osai formuler l'objection: elle me parut malhonnête, parce qu'elle ne relevait pas de l'ordre des idées, mais de celui des on-dits, des observations de pensionnaires, la nuit, allant espionner le prêtre de surveillance, et se refilant le mot d'ordre: attention au père Anselme, il a une drôle de manière de dire: <Laissez venir à moi les petits enfants>. On riait au mot venir.

- Peut-être as-tu raison de souligner le mensonge auquel nous sacrifions sous prétexte d'assouvir le désir sexuel. Mais ne fuyais-tu pas plutôt la possibilité qu'elle dise oui et te mette le grappin dessus?>>

Ainsi débattaient-ils, Patrick, à son habitude, toujours à court d'arguments, mais opposant à Jean, à l'Efflanqué, à moi, à quiconque réduisait son sentiment en mots, une résistance têtue: <<Mon intuition, disait-il, n'est pas fausse, quand bien même je serais maladroit à la défendre, à la formuler.>> Et Jean, comme l'Efflanqué, le premier s'affichant empiriste, le second thomiste, recherchaient pourtant les discussions avec lui: ils pressentaient qu'il préservait une manière d'éprouver le rapport à la vie plus en accord avec leur expérience de dix-neuf ans. Par sa résistance, même muette, il les obligeait à mesurer la faiblesse relative des

mots( dont il vénérât par ailleurs la force enchanteresse), lorsqu'il s'agit de convaincre.

Riches quasi de la seule expérience de leurs désirs, ignorants encore de la hiérarchie de ces désirs dans leur inconscient, et des conflits latents entre l'ordre voulu et le parcours souterrain de nos pulsions, qui nous mène en des directions contraires à notre volonté affichée, Louis et Patrick philosophaient donc, prévenus de l'heure qui passait par le grognement de l'estomac, l'assèchement de la bouche. Quelle heure était-il ? Personne n'avait de montre. Louis, le prudent Louis, avait laissé la sienne contre le lavabo, et Patrick, dans son sac à dos, sur le perron du chalet, convaincu que Louis avait la sienne. D'ailleurs, Jean n'avait-il pas fait étinceler le chrome de son bracelet avant de les quitter?

- Soupçons.

\*

<< Dos à la cabane en rondins, nous avons partagé le silence comme une mie de pain et tourné au même instant la tête en direction de la plainte grave d'un huard: nous le vimes s'envoler jusqu'à n'être qu'un point sonore.

- J'ai un peu peur d'aller en ville. T'ouvres une fenêtre, ton horizon s'arrête à quinze pieds, sur la fenêtre des voisins. Tu veux te déplacer, t'es obligé de prendre des autobus bondés.

- A Paris, y ont un métro. Paraît que ça va vite. Tu te moques de la température.

- Je vais essayer de me trouver un logement avec Jean. Comme il va à McGill, on devrait se dénicher de quoi à mi-chemin. Ça devrait être trippant de se débrouiller tout seul.

- Tu vas vivre en communauté, limitée, bon, mais deux, c'est une communauté quand même.

- Mais nous on peut sortir.

<< La vérité, c'était que j'appréhendais d'être livré à moi-même. Je m'inquiétais pour mon père, qui venait de connaître un premier infarctus, et qui devait se contenter de voir les autres boire leur scotch, fumer leurs cigarettes. Mon père, boiteux, puisque privé de ses deux béquilles, alcool et tabac, mais vivant. Quant à ma mère, elle m'avait annoncé qu'elle me donnerait des cours de cuisine tout l'été. Non, ce n'était pas la faim qui me préoccupait. C'était de me retrouver, bousculé, dans des lieux anonymes. C'était de m'embarquer avec Jean, alors que la situation n'était pas clarifiée: j'étais résolu à vivre en appartement sans lui, si ni Simone, ni lui ne parlaient le lendemain. Mais la perspective d'aller demeurer avec

un inconnu ( je n'avais pas les moyens de loger seul) achevait de faire du déménagement à Montréal une aventure indésirable. Je n'étais d'ailleurs pas très sûr que mon aptitude à reproduire ce que je voyais serait une qualité aux yeux des professeurs des Beaux-Arts. Les autres devaient avoir plus d'expérience, des portfolios avec des oeuvres aux styles variés. Moi, je pouvais montrer des centaines de dessins, d'aquarelles: je ferais un choix, bien sûr, mais si je pouvais moi-même apprécier l'économie graduelle de mon coup de crayon, n'allait-on pas trouver que ces rivières ou canaux surplombés de feuillages obscurs, ces papillons, en vol, posés, étalés, ces quelques visages (Thérèse, Jean, Françoise, mes parents, Simone, Simone, Simone... ) constituaient un répertoire de thèmes bien mince?

<< Et Louis de relancer le débat.

- Si tu ne vois pas que c'est par contact avec ceux que tu penses les meilleurs que tu définirais ta propre identité, pourquoi vas-tu aux Beaux-Arts?

- Pour acquérir une technique, pour être en mesure d'obtenir l'effet recherché, lorsque j'en sentirai le besoin. La maladresse ne doit pas être un obstacle à l'expression: je dois développer la fluidité du trait.>>

Mais peut-être, du moins est-ce ainsi que cela me parut par la suite, peut-être Patrick voulait-il reculer d'autant le moment où, personne n'ayant à coeur ou à devoir de s'intéresser à lui, il faudrait de lui-même aller vers les gens, leur montrer ce qu'il savait faire, leur signifier, en somme, que sans ses oeuvres, ils passeraient à côté d'une part de leur bonheur! << Comment pourrait-on avoir besoin de mes tableaux au point que je puisse vivre de leur vente?>>me confia-t-il. Mais, ce jour-là, il s'était contenté d'ajouter:

- Je m'appliquerai à être un illustrateur tel que je saurai rendre justice aux besoins, aux attentes de mes clients.

- Tu penses vraiment que tu es de trop, à part, si étranger que cela?>>

De cette conversation <<captivante au point de nous faire oublier la brunante>>, Patrick se souviendrait toujours. Moins des mots que des quelques questions posées par Louis, et du fait que lui, Patrick, ait pu à ce point parler de son art et de ses inquiétudes face à la vie quotidienne, de son besoin aussi d'être rassuré sur ses capacités à lire correctement les signes, gestes, paroles de ses camarades, de ses parents, des gens avec qui il devait entrer en contact, en se demandant toujours si ce contact était bien établi, s'il n'y avait pas malentendu de sa part.

Pourquoi cultivait-il donc l'amitié de Jean? Cette question, il s'étonnait que Louis puisse la lui poser au moment même où elle sollicitait en lui une réponse. Cela, pas seulement depuis qu'il le soupçonnait de fréquenter Simone, mais , en fait, depuis l'automne, depuis qu'un après-midi, à la pause entre deux cours, Jean et Frédéric et Paul l'avaient saisi à bras-le-corps, l'avaient passé par la fenêtre du cinquième, tête en bas, torse hors du cadre, plongeant vers les rosiers. Retenu par la taille, il s'était senti glisser, mais curieusement n'avait pas eu peur. Il regardait le

sol, se disait: <<Je vais m'écraser là, Comme c'est étrange.>> Il sentit une main le serrer à la jambe droite, une autre à la jambe gauche. <<O.K. assez niaisé.>> C'était la voix de l'Efflanqué. Et les quatre l'avaient ramené en classe, juste à temps, juste avant que le prof de physique n'entre. Et Jean regardait Patrick, surpris et dégoûté à la fois. <<Une fois de plus, Patrick s'était laissé faire, sans se débattre avant qu'on le défenestre. Incapable de se choquer qu'on l'ait ainsi éprouvé!>>

Qu'était-il pour son ami? Il aurait pu tomber, mourir. N'être plus. Et pourtant Patrick sentait que s'il comptait pour quelqu'un, c'était pour ce costaud sûr de lui, diplomate à ses heures, ferme dans ses décisions, dur pour les autres. De cette dureté qui était ce que Patrick haïssait le plus au monde.

\*

Patrick et Louis ne prirent pas garde qu'en cette nuit dite de pleine lune les nuages glissaient, se pressaient les uns aux autres ajoutant à la noirceur. Ils allumèrent un feu et goûtèrent la saveur âcre des guimauves. Ils évoquèrent brièvement l'éveil des indépendances, les bombes du FLQ, puis après une allusion au cloître, revinrent à la vie montréalaise. La conversation semblait avoir épuisé sa nécessité; ils ne la poursuivaient plus que par cette obstination qui nous saisit, lorsque nous venons de vivre une expérience essentielle, qu'elle n'est pas achevée, mais tout près de l'être. Nous sommes alors résolu à risquer d'en ternir la splendeur par cet attachement forcené à la prolonger au-delà de ce que les instants pourraient réserver d'intensité.

<<C'est Louis qui sauva cette journée de l'expérience d'impuissance à la quelle elle aurait pu donner lieu, si nous avions persisté à étirer la conversation.>>

Louis se leva, ramassa les sacs vides, les bouteilles, mit le tout dans son sac-à-dos, jeta du sable sur le feu, et fit se dissoudre en un instant l'appréhension montante: << Ça été une belle journée. Viens, les autres vont s'inquiéter.>>

Et ce qui paraissait évident à la clarté devint énigmatique: où donc était le sentier?

<<Je pris les devants, reconnus les tiges ployées, la trouée menant à la rivière. Mais était-ce bien elle? N'aurions-nous pas emprunté un sentier de bûcheron? Tout se ressemble la nuit. Non, c'était le bon sentier, la pente s'accroissait. L'arbuste, auquel je m'égratignai encore. <Ça va Patrick?> Bien sûr. Qu'avait -on à toujours s'inquiéter de moi? <Et toi?>, fis-je. Une pierre déboula.<Attention!>, qu'évita Louis. <Ça doit pu être loin, le sommet.>

<<Qu'avons-nous fait dévaler entre les fraisiers? Un froissement, quelques craquements... Enfin, le sommet. Nous voyions mieux. Nos pupilles devaient être vastes comme la lune. Je songeais à la falaise, au précipice, à la rivière dont la voix semblait plus insistante, coléreuse. Quels tabous avions-nous transgressés? Nous



étions-nous trop ouverts sur nos projets, aurions-nous trop préjugé de l'avenir? Etait-ce cet avenir qui s'adressait à nous par la voix de la rivière?

- Feu, feu, foli feu...

Louis entraîna dans le chant son ami, qui menait toujours. Au sein de ses pensées effrayées, une autre, apaisante, mieux, fortifiante, apparaissait, brillante comme la lune pourrait l'être entre deux nuages: c'est quand même lui qui avait trouvé le sentier, c'est lui qui les aurait ramenés au chalet si...

Ils s'arrêtèrent net. Etait-ce cela le call de l'orignal?

Ils n'avaient vu qu'en film la charge du mâle, répondant à l'appel de la femelle, fuyant de façon peu écologique entre les arbres: tant pis pour les branches qui entravaient son parcours. Au bout de sa course, trouverait-il la femelle et l'apaisement de son érection, ou un chasseur, abusant de son désir, le rendant furieux? Le film n'avait saisi que le mâle en course. Un vieux chasseur prétendait qu'ours ou loups étaient pets de lapin, en comparaison de la formidable colère de l'orignal ainsi abusé; c'est le seul animal que le trappeur devait redouter - avec le carcajou.

<<Tu te souviens du vieux, dans le film?>>

La voix du mâle retentit encore.

Comment agir? Rester là? Revenir vers la cabane? Non, pas reprendre cette glissade sur les fesses. Et s'ils faisaient eux-mêmes du bruit? C'était bon pour les ours, pourquoi pas pour les orignaux? Patrick s'empressa de trouver l'idée bonne: au moins ils agissaient. Louis ajouta à son <<Yé hou!>>, le bruit sec des arbustes frappés d'un bâton. Patrick se prit à imiter ce que Jean appelait le cri de guerre de Geronimo (c'était en fait celui des Cheyennes.): <<Yéhihé yehihe ye...>>

L'orignal se manifesta soudain.

Par un faisceau de lumière.

Il n'était pas seul.

Jean se bidonnait, avec Eric.

- Dites-le que vous avez eu peur! Bande de tatas, on est en juin.

C'est alors, qu'en diagonale, derrière Jean, un orignal répondit.

Jean blêmit (<<câlisse!>>), et tous, car à toute vitesse le bruit des branches broyées approchait. <<Fermons nos lumières>>, chuchota Jean.

Le bruit cessa. Un rayon apparut.

André riait.

Et bientôt, plus fort que tous, plié en quatre, Patrick.

\*

Après une nuit bien arrosée, les gars nous attendaient.

Patrick était le seul à mal digérer sans que ce fût à cause de la cuite de la veille.

Jean se perdait dans la contemplation de la carte aérienne du territoire: elle avait l'air d'une radiographie, et lui d'un radiologue pas trop sûr encore de son diagnostic: cette tache, là, qu'était-ce?

Pourquoi, maintenant que la bande était sur le perron, qu'il n' y avait plus à l'intérieur que Patrick et Jean, les autres manifestaient-ils ainsi leur pudeur? Leur accordaient-ils une dernière chance? Pourquoi Jean ne mettait-il pas les choses au point? Pourquoi serait-ce à lui, Patrick, de s'exposer au ridicule d'avoir injustement soupçonné son ami, d'être tout simplement la fourmi inquiète réclamant que l'on chassa de sa vue l'ombre même du pied qui s'avavançait? Pourquoi Jean ne dissipait-il pas cette inquiétude? Aurait-il honte? Regardez-le, impassible, souriant, pontifiant : <<Tu vois, cette tache, ce doit être le barrage dont parlait André.>> Patrick muettement s'indigna :<<Crève! Mon Dieu que je suis lâche, qu'est-ce qui me prend? Et n'ai-je pas tort de m'accuser? Et...>>

Il était tombé dans une rivière plus sombre que celle qu'il avait côtoyé la veille, spiraleuse, tonitruante. Et tandis qu'il rangeait les verres, les assiettes, sursautait au bruit soudain trop éclatant dont il était lui-même la cause, il souhaita être mort, qu'on en finisse avec l'attente, avec cette violence des autres, avec la sienne. La rivière disparaissait sous la terre. Il avait à peine la tête hors de l'eau. Des animalcules phosphorescents rampaient aux voûtes du tunnel. Il étouffait. Quand il se détourna de l'armoire, il croisa le regard inflexible du clinicien. Il le sentit toucher sa peur, l'ausculter, comme l'avait fait le doigt du médecin, lorsqu'il avait eu sa crise d'appendicite. Mais ce clinicien-là se taisait, se bornait à constater la présence d'une tension. Comme s'il avait voulu garder pour lui son diagnostic, Jean lui dit: <<Viens faire un tour dehors, t'es blême.>> Ils entendirent les gars hurler et mêler leur cri au bruit d'un moteur : <<Les vlà! Vlà les filles! Les vlà!>>

\*

Nous n'avions qu'une idée en tête: avoir du plaisir. Et nous avons commencé tout le long du parcours en chantant à perdre l' âme, quel paradoxe!, tous les cantiques que huit années de couvent avaient pu nous enseigner. Aussi est-ce d'une voix rauque que nous répondions aux salutations des gars.

Jean eut la courtoisie de s'adresser à moi en premier. On ne peut pas dire que ses genoux flageolaient à ma vue. Mais comme déjà rien de ce qui était humain ne m'était étranger, j'allais, sans d'autre passion que la curiosité, et avec beaucoup de sensibilité à leurs effets, au devant de ses baisers et de ses caresses. Il me trouvait <<bien matelassée aux bons endroits>>. Ce n'était rien pour combler mon désir d'être moi aussi désirable, mais enfin je n'étais pas pour me morfondre en attendant le prince charmant. D'ailleurs, j'étais à la diète (sexuelle autant que nutritive ) depuis qu'il fréquentait ma copine Simone. Pourquoi aurais-je été jalouse? Il ne me serait pas venu à l'idée qu'il me trahissait ou qu'il choisissait pire. Seulement, qu'il n'ait pas le courage d'avouer ses sorties avec Simone à son copain Patrick m'indignait. Mais c'est Simone qui l'avait prié de se taire. C'était à elle de parler, et elle ne trouvait ni le courage ni l'occasion de s'y résoudre.

Le silence de Jean m'offusquait d'autant qu'au cours des quelques sorties que nous fîmes, il m'avait parlé de Cadran en long et en large, d'une manière désinvolte et irritante, certes, mais où malgré l'affectation d'objectivité s'exprimait une fascination pour le talent du dessinateur. De loyauté ici, pas question.

Aussi ne fus-je pas surprise lorsque à mon <<alors?>> il répondit <<pas encore>>.

Simone, appuyée à la Buick de son père, se laissait embrasser sur les deux joues. Tétanisée d'horreur, oui c'est le mot. Patrick ne se doutait-il donc de rien?

Il parlait fort, s'informait de chacune, me regarda bien dans les yeux. Parle... Les miens lui répondirent un lâche est-ce à moi? suis-je la gardienne de Simone? En fait, j'étais résolue à confirmer Patrick dans ses intuitions avant notre départ, si Simone et Jean persistaient à se taire. Je lui demandai plutôt sur le moment s'il avait réalisé son dessin du jour. <<Oh!Tu sais çà!>> Il tira de la gibecière - la fameuse gibecière - le cahier à papier gaufré, poreux, blanc, où mordait le graphite. <<Celui d'hier.>>

J'avais déjà vu des croquis donnés à Jean et quelques crayonnages en marge de ses notes de cours. Mais lorsqu'il me permit de feuilleter son cahier, daté du premier janvier 63, où, jour après jour, en 168 dessins, défilait une vie de regards, je me dis qu'il devait savoir... A sa place - et c'est là, par la suite, que je découvris qu'au-delà d'une très profonde similitude, résidait notre plus radicale différence - je n'aurais pas attendu. On m'appelait Tomboy quand j'étais petite.

Toute la bande se retrouva sur le perron, et les gars paraissaient ravis des sandwiches au jambon avec moutarde forte, olives, gâteau aux carottes, bouteilles de vin rouge que nous sortions de nos paniers d'osier comme Roxane venant nourrir Christian et Cyrano assiégés.

Notre Cyrano suivait Simone dont le regard se dérobaît au sien; ses paupières battaient comme la bouche d'un poisson hors de l'eau.

Au rythme où les bières se vidaient, le party finirait plus vite que prévu! André sauva la journée en proposant une expédition sur le lac, dans l'île où autrefois les Atikameks faisaient arrêt. Mais nous étions trop nombreux pour une seule barque. André amènerait donc d'abord Patrick et Simone, puis les autres, par groupe de trois, puis quatre. Les buveurs se réjouirent de ne pas mettre fin trop tôt à leur exercice, Patrick d'être enfin avec Simone. Celle-ci, comme Jean, ne put cacher son insatisfaction, vite remplacée par un air <<faire-contre-mauvaise-fortune-bon-coeur>>.

André avait-il innocemment proposé cet ordre d'embarquement pour permettre au couple de régler ses malentendus? Il ne reconnut jamais rien de tel.

Il se hâta de pousser ses premiers passagers vers un grand quai en T, où une chaloupe oscillait comme un flotteur à une ligne où l'on vient de mordre. Patrick manqua bien entendu glisser le pied entre le bord du quai et celui de l'embarcation, mais se tint sur ses deux jambes pour tendre la main à Simone; celle-ci n'en aurait pas eu besoin, mais autant ne pas froisser inutilement Patrick.

Côte à côte ils regardaient André manoeuvrer le moteur, le pousser à plein régime, comme s'il avait eu à livrer un colis précieux dont la valeur diminuerait selon le temps écoulé. Il se borna à indiquer un arbre mort gigantesque, où croassaient les corbeaux, puis un pin, également gigantesque, du feuillage duquel s'échappait le chant des geais.

Un couple de monarques, comme égaré, allait de haut en bas, de gauche à droite, princes sans royaume. Un friselis agitait la surface du lac: quelques truites se gorgeaient de patineurs.

Au ralentissement de la vitesse, à l'inclinaison presque horizontale retrouvée par la chaloupe, Patrick devina qu'on était près de l'île. Il regarda en sa direction : entre deux rochers escarpés et moussus, au fond d'une petite baie, la pente grimpaît, voie large assez pour que quatre Atikameks puissent la gravir de front. En son sommet, un espace dégagé avec le tronc d'un bouleau bruissant de ses feuilles pourtant moites.

<<Attendez-nous là. On y a retrouvé des pointes de flèches, des ossements d'originaux et de lièvres.>>

André recula, fit demi-tour, les salua d'un geste ample, et disparut vers le large.

Patrick s'approcha de Simone; en la touchant aux hanches, il la sentit qui se crispait, et pourtant lorsqu'il lui demanda:<<Puis-je encore t'embrasser?>>, elle murmura:<<Oui.>> Yeux clos, il la serra contre lui, encore réticente... Il ouvrit les

yeux, et vit les siens, effrayés - les lèvres avaient beau s'ouvrir, sa langue venir à la rencontre de la sienne; elle la rétracta aussitôt.

- Désolée. Je... ne...peux pas.

- A cause de mon nez (il avait pensé qu'elle avait dû avoir peur qu'il ne l'éborgne...).

- Sois pas ridicule. Je ne peux pas, c'est tout.

- Parce que tu en aimes un autre?

- C'est vrai que je suis sortie avec Jean. Mais je ...

- Moi, je t'aime.

Elle n'osa lui dire qu'elle le trouvait repoussant à cause de son nez...

- Tu es si inquiet. Je suis sensible et ...

Bien sûr, bien sûr, il l'effrayait avec sa manière de ne taire aucune de ses angoisses, y compris celle de les exprimer. Mais ne voyait-elle pas au-delà de ces inquiétudes, de quelle clarté il était dépositaire? Comment ne pouvait-elle trouver réconfort auprès d'un homme qui se montrait tel qu'il était, sans secret?

- Tu ... coupes les cheveux en quatre. J'ai besoin de calme.

Pour le moment, de Jean, de quelqu'un qui ne revienne jamais sur le passé, d'un fou du présent. Mais pouvait-elle lui dire cela?

- T'aimerais mieux que je sois macho.

- Il est difficile de te parler: tu es toujours aux aguets, en quête d'on ne sait quoi, dont nous ne pourrions saisir la portée.

Pourtant il avait l'impression d'avoir tout révélé des mouvements d'émotions, de pensées, qui le parcouraient. Ses dessins... Il ne voulait pas lui mentir, mais se montrer tel qu'il se connaissait, sans taire ses zones d'ombres. Et elle, elle préférait des hommes, Jean par exemple, capables de n'être que force et fermeté, capables de tenir les mors de leurs peurs.

- Tu comprends, Patrick, j'ai peur que ce que je vois en toi ne soit en moi.

Il lui faudrait sans doute un homme pour qui le monde se résoud en équations.

- Tu es doux, et j'apprécie la douceur.

S'il la prenait ici, sans hésitation, qu'est-ce qu'elle dirait: oui,oui,oui...

- Tu as du talent. Et tu auras sans doute une grande influence sur l'art.

Prophète, maintenant? Que connaît-elle en art? A quoi bon l'art, la sensibilité, la douceur, si tout ce qui compte, c'est le pouvoir de rassurer, de protéger?

- J'ai mes convictions, mes assurances, Je ne te ferai plus part de mes doutes, si tu préfères.

Il ne comprend rien. Il n'écoute pas. Il débat avec lui-même, pas avec moi, songe-t-elle.

- Tiens, je te ferai visiter le musée des Beaux-Arts. Tu fais de la peinture, tu devrais aimer ça.

Il ne comprend donc pas que sa détresse ne fait que soulever en elle la honte de son impuissance à l'apaiser?

- Pourquoi m'avoir menti?

- J'ai demandé à Jean de ne rien te dire. Je voulais être certaine de mes sentiments pour toi.

- Pour lui.

- Pour lui, ça regarde Jean et moi. Mais je voulais ni te, ni me tromper. Et j'étais heureuse de te voir aujourd'hui, et j'aurais voulu être heureuse de t'embrasser, et ...

Tais-toi, Simone, tais-toi, aurait-il voulu crier. Je suis un monstre. Pas besoin de tourner en rond.

- Je t'aime. Et si tu ne m'aimes pas, je t'aime encore plus d'avoir la franchise de me le dire.

Mais il ne veut plus la voir pour un temps. Parce qu'il ne peut plus le faire sans souffrir de cet élan qui le jette vers elle qui se dérobe... Plus tard sans doute - peut-être.

Je ne t'ennuierai plus de mes touchers, de mes regards.

Oui, mais il y a cette journée à passer, et voici déjà le premier groupe dont les voix se mêlent au ronronnement du moteur. Et voici donc Jean, Eric et moi. André repart.

- Alors les amoureux, j'espère que vous avez fait attention pour que les sauvages n'apportent pas un autre petit Ferland!

Simone figea, et curieusement, Patrick trouva la force de dire:

-On a baisé comme des dieux.

- Ça l'air plus plate que chez les hommes à vous voir l'air.

La main de Simone partit - on eut dit avant qu'elle-même ne s'en soit rendu compte.

-Touchant, fit Jean, sans même porter la main à sa joue rougie.

Eric et moi regardions le trio, nos caisses de bière à la main, et nos sacs de guimauves et de croustilles. Nous leur filions le coup d'oeil du type <<ça promet>>. Je m'approchai de Patrick.

- Viens voir par ici: en montant, j'ai vu une chenille. Je me demande de quelle espèce.

En bas de la pente, Patrick ne put s'empêcher de tourner la tête. Simone engueulait Jean: ses gestes étaient plus éloquents que la voix, dont on ne percevait que des éclats. Sans doute, sans oser me l'avouer, Patrick était-il content de voir l'autre ainsi houspillé. Mais la passion de Simone dans sa colère n'était-elle pas à la mesure de celle qu'elle éprouvait pour Jean, une manière de lui rappeler d'être à la hauteur de son affection? En l'accusant de jalousie, ne l'excusait-elle pas déjà?

Patrick se retourna une seconde fois, juste pour voir que le couple s'était bien rapproché - non, ce n'était pas un effet de la distance. Quand il se remit à marcher, j'étais près du cocon, et il vit que j'avais tout compris.

Bientôt, muet, il pleura, épaules secouées. Je fis un seul pas vers lui: il se jeta dans mes bras, roulant la tête sur mes gros seins: je l'enveloppais, << pleure, laisse-toi aller>>, et il me conta tout.

\*

Le ronronnement du moteur nous prévint de l'arrivée du reste de la bande. Avec eux, nous remontâmes vers le plateau, où Jean était séparé de Simone. Il n'y avait là que des étudiants et des étudiantes résolus d'avoir du plaisir: l'école était finie! Mais l'on s'accrochait tous à l'enfance prolongée, protégée, qu'avait été la vie de collège ou de couvent. La perspective de redevenir anonyme, comme à l'entrée au cours classique, l'ignorance même physique des lieux et des parcours à suivre pour se rendre à une salle de cours, à l'université, l'incertitude quant à nos compétences (les meilleurs de toutes les institutions se retrouveraient dans la même

classe),et pour quelques uns et quelques unes, le casse-tête financier, tout cela pesait, masqué par les remarques désinvoltes, l'affirmation des beautés de l'indépendance, la vision d'un futur de liberté (pas de couvre-feu, possibilité d'intimité avec l'amant ou l'amante dans un logement qui soit enfin chez nous, et , pour nous les filles, plus d'incitation venue des soeurs à ne plus se tenir sur les calorifères jugés trop aphrodisiaques...). Gars et filles se resserraient en cercle, le brisaient pour partir à deux ou trois dans les sous-bois. Baisers furtifs, surtout longues conversations dont on ne retiendrait que le clapotement sec des eaux du lac sur la rive, ou le martèlement frénétique d'un pic. Conversations déterminantes, dont on ne retiendrait en effet rien, sinon qu'elles avaient eu lieu, et qu'on était alors avec X ou Y. Les couples, les trios revenaient vers le groupe; d'autres le quittaient. En même temps que la brunante et les mouches noires sortirent guitare et harmonica. Un bâton de 6/12 fut réduit, le temps de le passer, à la moitié de sa grandeur originelle. On agitait les mains, flamenco grotesque. On riait plus fort que la joie que l'on éprouvait. Et à force de rire, ce grand lac de nostalgie pour ce que l'on quitterait se faisait oublier. On se concentrait sur le feu qui montait - la nostalgie reprenait avec les chansons apprises chez les louveteaux ou les jeannettes, chantées, si possible, au début, comme si l'on s'en moquait. Mais tout le répertoire revenait à la mémoire; ce bloc d'enfance se prolongeait sous le soleil déclinant, comme un glacier alpin luit l'été: on parcourait cette vivace enfance, de laquelle on ne voulait pas tout perdre, puis on s'élançait vers l'adolescence, on dansait, on gesticulait. Blue Suede Shoes ... Patrick sauta entre le cercle de gens et celui du feu, se tourna vers la grande Alexandra, et les deux timides se mirent à danser, comiquement lascifs, étrangements sensuels par moments. Dépouillé de son tee-shirt, les côtes saillantes, la peau moite, Patrick cherchait de son grand nez on ne savait quel pôle mystérieux. Son double, Alexandra, virevoltait autour de son partenaire, comme si elle avait eu une décision à prendre; ses seins libres se tendaient vers les mains du danseur, comme vers le plus chaleureux des soutiens-gorge, mieux encore, le seul dont le port fut tolérable. Pas de deux où elle s'éloignait, faisait mine de solliciter un autre compagnon, revenait derrière Patrick, effleurait sa main droite comme si elle pouvait découvrir à ce contact que son propre corps était réel. Et lui, il semblait deviner le tourment auquel elle cherchait à échapper, anticipait ses mouvements, la contourna enfin, reprit l'initiative, la toucha une première fois : de la main droite, il prit la sienne, fit pivoter la danseuse, se retrouva derrière elle, refit le geste qu'elle avait posé sur lui - et cet effleurement nous fit l'effet d'une étreinte. Il virevolta une dernière fois, et salua sa partenaire comme un danseur en fin de menuet. La nuit était là; les autres pouvaient sortir de leur gêne. Eux? ils se retirèrent du cercle; les plus proches virent qu'ils rougissaient, étonnés d'eux-mêmes, désireux de se faire oublier, s'excluant de la sarabande qui suivit. Elle s'assit sur une souche; lui, par terre, non loin d'elle. Et tous deux savourèrent leur solitude.

Des flammèches montaient haut, très haut dans la nuit - André aidait le feu à s'assoupir, soucieux de ne pas embraser l'île...

La navette recommença, vers la côte et le chalet. Louis s'offrit pour rester le dernier. Alexandra de même, et Patrick.



- Vous êtes sûrs que je ne vous dérange pas?

Alexandra et Patrick le regardèrent en souriant: il n'y a rien entre nous que ce désir de complicité avec quelqu'un qui nous laisse être avec nos pensées, semblaient-ils dire. Louis partagea avec eux le quasi-silence qui naquit enfin du départ du deuxième groupe.

\*

La nuit se déroula à l'abri des mouches noires, plus dans la chaleur de la solidarité d'une génération se promettant de se retrouver ainsi chaque année que dans la fièvre passionnée rêvée par les gars, les lenteurs mystiques anticipées par les filles. Autour de la table de cuisine, buvant plus lentement, à la lumière de deux fanaux, les mots se précipitaient, bientôt muets; quelques syllabes jaillissaient comme des coureurs attardés, rejoints par un nouveau peloton. On rit beaucoup quand Evelyne et Eric imitèrent Sergent, Aunt Jemina, La Suce, Anaïs, prêtres et nonnes aussi liés à l'histoire de leurs institutions que la théorie des ministres, comédiens, médecins, chercheurs, anciens diplômés encensés comme phares, fleurons illustres <<dont vous allez prendre la relève>>. Etre le Claude Lévi-Strauss ou la Margaret Mead de ma génération me souriait assez, mais sans leurs illusions, sans vouloir transformer le monde en serrure pour que s'y ajuste la clef que j'aurais forgée. Je venais de lire Julien Gracq et ne jurais que par lui. Les copains citaient Bachelard dès qu'on leur apportait une bougie, dans un restaurant. Chez les gars, Marx, Gabriel Marcel, Sartre avaient leurs dévôts. Je ne m'entendais vraiment bien qu'avec Patrick, seul admirateur de Camus, avec Louis l'Efflanqué citant Ruysboeck ou des proverbes soufis (<<Une chandelle n'est pas là pour s'éclairer elle-même>>; Bachelard n'avait donc pas tout écrit sur les chandelles.) André parlait de Keynes, Simone de Sartre et d'Einstein, la très discrète Evelyne de Colette, et Alexandra... Alexandra, de Giraudoux, ou des Lettres à un jeune poète, que nous trouvions trop <<cutes>>, trop <<Petit Prince>>, pour satisfaire nos prétentions quasi communes à la lucidité. Jean pillait dans tous les auteurs les propos les plus acerbes, ceux qui étouffaient tout lyrisme; il vantait les aphoristes, et se revendiquait d'Ambroise Paré plus que de Rabelais, se moquait d'Alexis Carrel (auteur de L'homme, cet inconnu) et surtout des ouvrages de Paul Chauchard. L'Efflanqué répliquait par Teilhard de Chardin (et non Gérard Desjardins, ainsi qu'Eric l'avait nommé en s'informant auprès du bibliothécaire: l'histoire avait fait le tour du collège, puis du couvent, et était destinée à être racontée tant que Louis parlerait et <<qu'il resterait quelqu'un pour l'écouter>>). Patrick se défendait en invoquant les Lettres à Théo, le Journal de Delacroix, proclamait la primauté de l'émotion. Chacun se trouvait convainquant à la mesure de la fermeté du ton pris pour formuler ses idées. Les filles interrompaient les gars trop enclins à s'écouter, ceux-ci éclataient alors de rire, comme si l'objection formulée se réfutait à sa seule audition... Puis les cloisonnements entre sexes tombaient pour se reformer selon les orientations professionnelles: médecin, physicienne, orthophoniste, notaire, économiste d'un bord, moine, peintre, enseignante de Lettres de l'autre. Moi? J'étudiais déjà les rituels de cette société qui pressentait les métamorphoses à venir: parents et maîtres affirmaient que nous

allions améliorer le monde sans le bouleverser; faire en mieux le même, et non autrement autre chose. Certains d'entre nous, auxquels on nous a tous confondus, montions à l'assaut de l'ignorance, de l'isolement, des inégalités, comme si les voies avaient été tracées à partir de nos élans intimes: en vérité, elles étaient déjà décidées par nos parents et nos maîtres. Nous accoucherions du monde qu'ils auraient aimé connaître, sans eux-mêmes accepter les qualités qu'ils avaient dû développer au travers de tout ce qui leur avait manqué et qu'ils nous avaient donné. Nous étions en fin de race, première génération qui n'enfanterait pas suffisamment pour assurer son renouvellement. On nous disait à l'aube, et nous étions au crépuscule. Pour pressentir cela parmi nous, il n'y avait que Jean, Patrick et moi. J'observais donc les derniers jours d'une société close, emmitouflée, qu'on dépouillerait en dix ans de ses mitaines, pour la précipiter toute nue dans le froid, le chaud, des soubresauts jamais ou mal anticipés.

C'est depuis seulement qu'avec une telle netteté, j'ai pu voir les choses ainsi. Ce soir-là, j'écoutais avec l'intuition qu'il y avait dans ce feu d'artifices, un jeu d'idées pour dompter les émotions qu'on se retenait d'exprimer, une trop fragile assurance.

Vers trois heures du matin, je perçus les premiers signes de connivence renouvelée entre Patrick et Jean. S'ils ne s'entendaient pas sur les buts et les attitudes sur lesquels fonder leur vie, ils se retrouvaient du même côté chaque fois qu'il s'agissait de contrer l'idéalisme des autres. Simone retrouvait son visage apaisé. Elle laissait Jean pérorer, ne relevait que les plus grossiers sophismes, parfois formulait de façon logique l'argumentation confuse de Patrick. La guerre des trois n'aurait pas lieu. Elle se risqua même, la belle Simone, à poser les lèvres aux joues de Jean. Patrick souriait. Se serait-il si vite remis ? Ou ce sourire, aussi vite disparu, n'avait-il été que l'expression du soulagement d'être délivré du seul doute vraiment invivable, celui qui mène à ne plus croire ses sens et la manière dont on interprète les gestes, les mots, les intonations dont on fait des signes?

Simone se retira dans la chambre des filles, en même temps que les autres. Les gars veillèrent un peu sur le perron, Pierre hurla comme un loup, André le fit taire. Les filles dorment. Chacun son rôle, sa place. Les gars déroulèrent les sacs de couchage; je restai sur le perron. Avec Jean.

- Un bisou?
- Tu n'as pas assez de Simone?
- Sois pas vache.

Je lui passai une main sur la nuque, à rebrousse poil. Il fit de même. Le frisson sur le lac répondait à celui qui me parcourait de la tête aux pieds.

- Tu joues avec le feu.
- Je veux juste parler.

Dans l'aube naissante, jaillirent par jets irréguliers, les propos remplissant les vides laissés par ses révélations antérieures. Il essaya de me faire répéter ce que Patrick avait pu me dire sur le bord du lac; ainsi il n'était pas tout entier alors plongé dans les yeux de Simone...

- Je veux bien t'écouter tant que tu veux. Mais tu ne sauras rien de ce qu'on me dit. Et l'on ne saura rien de ce que tu me dis.

Je ne mentais pas.

Je me suis tue. Jusqu'à aujourd'hui. Peut-être aurais-je dû parler avant: leurs rapports auraient pu en être modifiés pour le mieux. Pourquoi d'ailleurs chacun sachant que j'étais la confidente de l'autre persistait-il à tout me dire? Espéraient-ils qu'en passant par moi les confidences rejoindraient leur véritable destinataire? Mais j'ai horreur des on-dit. Qu'ils aient le courage de leurs émotions. Foin de la pudeur masculine. Pourquoi aurais-je dû être celle par qui les mots blessent? Ou essayaient-ils, à la manière confuse des mâles, par l'excès de confidences, de me signifier que l'un tenait plus à moi que l'autre? M'auraient-ils aimée ou n'aurais-je été qu'un objet de rivalité de plus?

Mais mon histoire est sans intérêt ici. A parler d'eux, je me découvre! Pourquoi en suis-je surprise? Pourtant j'ai multiplié les ennemis chez mes collègues à force de désigner le mal anthropologique: cette manière de s'attacher en l'autre uniquement à ce qui permet de fustiger les manques de notre culture d'origine, de n'aimer l'autre que parce qu'il permet d'haïr mieux ce dont on a souffert chez soi. Pour n'avoir jamais subi cette contagion dans mes rapports avec les cultures Inuit, lacandonnes, rurales québécoises, devrais-je la connaître dans mes amitiés?

C'est bien le parcours de Patrick, si associé à celui de Jean, que je veux vous donner à découvrir ici. J'aime rendre compte dans mes écrits de la vérité des autres- et contrairement à ce que j'étais petite fille, je ne le fais plus à l'insu des gens, seulement après m' être mérité leur confiance. Mais je préfère rester invisible, voir sans être vue, faire connaître sans être connue. Je me trahis malgré moi. En ressuscitant le passé de mes deux amis, je croyais pouvoir demeurer dans l'érudition, comme si mes observations pouvaient n' être pas colorées de désirs, d'attentes apparues en cours de route, disparues. L'on ne peut approcher impunément de ces deux hommes. Ils fascinent encore ceux et celles qui les rencontrent une première fois. Dès leur jeunesse, ils obligeaient quiconque venait se perdre dans leur lumière à un mimétisme étrange, comme s'il fallait à tout prix qu'un papillon s'hypnotise jusqu'à épouser le mouvement de la flamme sautillant dans son globe de verre. Brûlante. Inaccessible pourtant, sauf à consentir au baiser mortel.

\*

Un été vide. Long transit. Les relations de Jean avec Simone s'étiolèrent à la mesure de l'attachement de celle-ci. Patrick se plongea dans le dessin et l'entomologie et la lecture, discutant avec Françoise du mystère féminin, maudissant son nez, se décidant à demander à Thérèse de poser - son chum était jaloux; elle ne devait pas quitter le petit d'un pouce... Patrick détestait dessiner de mémoire un corps de femme; n'aurait-on pas dit qu'il était vicieux? Il essaya de parler à son père à la soixantaine de plus en plus bourru: le père avait beau faire des efforts pour rester cool, il devenait impatient devant les humeurs changeantes de son fils. La mère vantait son talent, expliquait le père au fils, le fils au père. Été long...

Jean allait en ville, près du Séminaire, au Broadway: il saluait froidement Simone, chaleureusement Alexandra, d'autres. <<Je vais à Montréal en septembre.>> Il était franc. Pas question d'hypothéquer son avenir en s'embarquant avec une fille. Il y en avait bien assez, entre deux ruptures, à chercher un compagnon; et sur ce lot, quelques unes à vouloir affirmer leur libido sans risquer d'être maman.

Mais s'il prenait rendez-vous avec moi, c'était pour discuter, à perte de vue, d'euthanasie, d'insiméation artificielle. Ce qui était fascinant chez lui, c'était ce parti pris de tout dépoétiser. Il se moquait des effets émotifs provoqués par une situation, une rencontre, excluant peine physique, plaisir. <<Pas de salade.>> Que ce parti pris d'objectivité, dans une telle obstination, ait été conséquence d'un choc émotif, il ne voulut jamais l'admettre. Il avait pris sa décision une fois pour toutes. <<Pas de tétage>>.

Il revit Patrick; ils parlèrent de leurs études à venir, de la nécessité pour l'apprenti-artiste de se trouver un emploi à temps partiel. Jean s'assura de la fidélité de celui-ci à dessiner quotidiennement, feuilleta le cahier que son ami ne sut lui cacher. Patrick retombait graduellement sous l'influence de l'apprenti-chirurgien. Mais Jean savait désormais que cet esprit nu, transparent, dressait des limites à ce qu'il révélerait. Habilement, il opéra par insinuations, aveux sur ses émotions propres, échappés comme par mégarde, et qui, en fait, ne lui coûtaient rien. Patrick s'en voulait de trop dire, se promettait que c'était la dernière fois, vivait comme un triomphe le fait d'avoir su garder pour lui la nouvelle de sa rencontre avec Thérèse (Jean les avait vus, mais n'en disait rien, et demandait: <<Et Thérèse?>>)

Deux semaines chez ses grands-parents Ferland permirent à Patrick de se perdre dans les récits du grand-père sur la Crise, ceux de la grand-mère sur sa vie d'enfance à la ferme. De rencontrer aussi une cousine avec laquelle il n'avait jamais parlé plus de cinq minutes, et avec qui il discuta sans fin des difficiles rapports entre homme et femme. Il réussit à cacher cela à son ami, m'avouant que c'était moins pour le secret que pour se tester lui-même.

Car nous nous sommes vus souvent; je lui montrais les sculptures totémiques des Kwakiult, les tatouages des Amérindiens d'Amazonie, les motifs stylistiques des mosquées de Rabat ou d'Alger. Il en reproduisait quelques uns, m'en offrait (je les ai encore), m'apportait des romans d'auteurs n'ayant jamais fait école, ses préférés: Cendrars, Supervielle. Nous parlions de mensurations de crânes, de formes d'habitats, jamais des relations homme-femme. Après tout, j'avais su, m'étais tue, avais été la compagne officielle de Jean, tout le temps qu'il voyait en secret Simone...

\*

Quand Patrick et moi avons emménagé, nous n'avons mis sur les murs qu'un poster de la pyramide de Chitchen Itza, et quelques aquarelles de papillons. De mois en mois, nos visiteurs pouvaient apprécier l'envol d'un talent; chaque toile était chrysalide, enveloppe d'où s'échappait une forme nouvelle, fixée en effet, libérant une nouvelle forme. Si soucieux de ne pas décevoir, si peu sûr de l'intérêt pour les autres de ce qu'il dessinait pour lui-même, Patrick témoignait d'une remarquable constance. Il brava l'étonnement muet de ses parents en choisissant une fille comme co-locataire. Il resta fidèle à son obsession d'adolescent dans les motifs de sa peinture, même si de cette fidélité seul Jean eut l'intuition. En quatre ans de cohabitation, c'est plutôt la variété des types de tableaux qui me frappait. Aux dessins des papillons des premières oeuvres libres, succéda, sous l'influence de Mondrian? une période de géométrisme: au lieu de lignes droites ou de cercles toutefois, il dessinait de larges traits noirs sur fond jaune, s'incurvant au moment d'atteindre le côté gauche du cadre, comme si ce côté eût possédé un effet magnétique sur les droites. Il y eut, lignes noires sur fond brun, des courbes plus prononcées s'achevant en droites parallèles brèves, des triangles, un réseau qui me fit lui suggérer ses premières légendes: routes 1, 2, 3... On aurait dit des vues aériennes des points de convergence d'un réseau routier, échangeurs fantaisistes pour des parcours sans fin.

Mais peu à peu il se détacha du dessin: il serait peintre, et donc interprète de la vie en couleurs. Dès lors commença une série de tableaux monochromes; nuances de blanc sur crème, dégradé du noir au blanc d'un cercle aux contours irréguliers, comme ces taches qui dansent devant nos yeux. Noirs parcourus d'éclairs bleus; bardeaux bordés de beige, sous-tendus de noir. Lutte de formes pour se constituer en figures: Patrick se mouvait au coeur de ses pulsions génératrices d'émotions. Il traversait des périodes de mutisme redoutable, s'étonnait lui-même du ton acerbe avec lequel il lui arrivait de me répondre, ne s'intéressait à mes études que si j'arrivais à exprimer en quoi elles me touchaient, ce qu'elles m'obligeaient à reconnaître de mes démons. De cette période colorée date le goût qu'il prit de la crème de menthe verte, son seul luxe. Il en buvait trois, quatre verres après nos soupers de fin de semaine, car les soirs de semaine étaient sacrés, voués à l'étude: il n'aimait pas le sentiment d'incompétence où le laissaient ses tentatives en sculpture (sa matière faible); il raffolait du dessin technique, prenait même plaisir à aiguiser son crayon après la moindre ligne: il en essayait la pointe sur le bout du doigt. Si ça piquait, c'était bien...

Les mercredis et jeudis, je le retrouvais à la bibliothèque St-Sulpice, sur St-Denis; il faisait des recherches pour ses travaux d'histoire de l'art, mais en se laissant volontiers distraire par les dessins de Vinci d'abord, puis de Dürer; il fut enchanté des Piranèse, n'aima que les nus de Schiele, s'enthousiasma pour les estampes d'animaux de Hokusai, admira les Audubon, se maudit d'être si loin de tant de perfections en des voies diverses: que lui restait-il à faire?

Bientôt il renonça aux contrastes trop appuyés, ne retenant que nuances de jaune ou de brun, tout le temps croyant refaire l'histoire de la peinture, alors qu'en vérité - et seul encore une fois Jean le comprit - et cela explique-t-il son sourire suffisant lorsque nous débattions des vertus de l'art abstrait devant les oeuvres de notre ami? - Patrick ne faisait que peindre des papillons. L'art abstrait de Patrick n'était que minutieuse observation de fragments grossis d'ailes ou de thorax. Si, pendant ces quatre années d'études, il avait dessiné et peint beaucoup, il avait presque tout jeté: il descendait les toiles, les cahiers dans de grands sacs, et m'interdisait de les récupérer. Seules les pièces achetées par trois collectionneurs, lors des expositions de fin d'année, témoignaient de ce parcours. Du moins, croyions-nous.

L'année où Patrick reçut son diplôme, Jean lui révéla avoir entreposé dans la maison de ses faux-parents des toiles, des cahiers, qu'il était venu secrètement dérober. Patrick entra dans une fureur qui surprit, puis réjouit Jean, fureur vite calmée par le fait qu'il ne pouvait rien pour <<ces oeuvres>>. Désormais, il déchirerait les papiers, tailladerait les toiles. Il s'y engagea calmement; Jean se maudissait d'avoir parlé trop vite.

<<Je crois en lui>>. Il sentait le besoin - pourquoi? - d'ajouter:<<C'est une oeuvre qu'il est en train d'édifier. Et je suis convaincu que ces ébauches vaudront une fortune>>.

Jean suivit toujours avec attention l'évolution de Patrick. Il se taillait lui-même comme interne une réputation de médecin efficace, concis de paroles, aux gestes sûrs, comme en pouvaient témoigner, me dit une amie infirmière, ses nombreuses conquêtes, toutes filles en manque d'affection, peu disposées, encore une fois, aux engagements éternels. Je pus apprécier ses progrès comme amant. Un soir, lui et moi feuilletions un album d'estampes... érotiques. Sans chum ni blonde, mais avec de l'appétit, nous nous moquions de notre libido. Et puis, pourquoi nous en moquer? Il connaissait si bien l'anatomie! J' avais l'impression qu'il me défaisait comme un gourmet les pattes et articulations d'un homard; qu'il aspirait ce que j'avais de plus tendre, et qu'une partie de son plaisir tenait à l'expansion de mes rougeurs. Cela avec quelques rires et un sens de mes attentes, qui ôtait toute impression trop mécanique à ce jeu - doit-on dire amoureux? Nous étions copains, nous apaisant mutuellement.

Mais outre cette réputation de dom Juan, il se forgeait déjà celle d'un politique avisé, véritable anguille ne laissant jamais prise sur ses intentions, mais capable de vous infliger d'un mot cinglant une blessure à l'amour-propre. Craint pour cela, recherché pour son efficacité et sa loyauté, toujours proportionnelle à

celle qu'on lui vouait, aussitôt repayée, il ne devait jamais rien à personne et augmentait le nombre de ses obligés. Quand vint sa cinquième année, au contact d'un maître, <<enfin un vrai>>, il s'aperçut qu'il aimait aussi la discipline. Il l'aimait au point de se rendre compte bientôt que le maître lui-même arrondissait les angles dans ses démonstrations. Il n'hésita pas à le contester, mais toujours avec déférence, en donnant l'impression de mal comprendre:<<Voulez-vous dire que...>>

Il éprouvait un malin plaisir à me découvrir les rudiments de son art de la persuasion. Mais ne le faisait qu'à moi. Avec Patrick, il ne parlait que de peinture ou de l'illusion de la douleur. <<La douleur? Une illusion!>> Les mots venaient plus facilement au troisième verre de crème de menthe. Le médecin tançait alors l'artiste:

- Ton foie... C'est sucré ce machin-là.

- Tu as vu la couleur? Ça bouge la-dedans. T'es pas médecin, Jean, t'es mécanicien. Tu penses comprendre parce que tu sais où, comment jouent les articulations.

- T'as trop d'imagination.

- Je n'ai aucune imagination. J'observe. Et plus j'observe, plus m'étonne à quel point, même dans ce qui devrait être mon domaine, je passe à côté de splendeurs. Ici, la nuance mouvante du vert émeraude devenant presque noir; sur ma propre main si familière, telle irrégularité dans le tracé des veines.

Quand il fut reconnu comme orthopédiste, Jean eut à publier les résultats d'une recherche. Il confia à Patrick l'illustration de l'article. Cela plut à l'éditeur. Ainsi Patrick s'illustra-t-il, si je puis dire, comme dessinateur d'ouvrages scientifiques. Et cette renommée lui permit de nous donner ce formidable album des papillons du Québec. Il n'appelle pas ça de l'art, mais il en tire encore une grande satisfaction; non seulement il continuait alors le jeu aimé, mais ses dessins étaient utiles. A la limite, il fallait discipliner toute envie de se distinguer, de signifier au lecteur le passage de l'artiste: il fallait laisser parler la nature, en excluant le trop plein d'informations qui la rendait inintelligible. Musculature, organes génitaux, ici; insectes, oiseaux, ailleurs: ce travail le libérait de la misère de tant d'artistes cherchant à découvrir des voies nouvelles et y investissant tout leur temps. <<Mais suis-je un artiste?>>, me demandait-il. <<Suis-je vraiment un alchimiste transformant choses vues en moyen d'expression, en représentation des pulsions qui nous animent? Suis-je de la même famille qu'un Vinci, qu'une Suzanne Valadon?>>

Il m'avait demandé de poser. Nue. Et selon son code bizarre d'honneur, il était lui-même nu. <<Pour qu'on soit à égalité.>> S'il fallait que les gynécologues raisonnent ainsi... Après deux ou trois séances de vingt minutes, il commençait à saisir les traits essentiels de son modèle. <<Ça me prend du temps pour me dépouiller des regards appris, des acquis scolaires>>. Et puis il regardait comme s'il entendait, humait, goûtait, touchait. Le regard devenait caresse. Je voyais le

pénis tressaillir, légers soubresauts, lente remontée. Il jetait quasi la peinture - quelques touches plus douces... Et dans cet acte de peindre, toute peur envolée, on sentait passer l'air du large. Un fleuve suivait son cours.

- Allez, c'est pas humain, lui fis-je. Tu ne peux pas rester comme ça. Ni moi non plus.

Ç'était une étreinte fouguese que la sienne - comme s'il prolongeait l'acte de peindre. Si loin de son discours tortueux, scrupuleux, avec ses nombreuses dénégations. Ses mains étaient partout. Sous l'exaltation, bientôt, sa bonne vieille nature insatisfaite se manifestait: il ne pouvait être partout à la fois! Ici avec moi, ailleurs près de la toile, à combler son avidité. Nous étions en sueur, lorsqu'il gémit. Je ne le sentis pas s'écouler en moi - mais je le retrouvai, dégagé de moi, tel que sa conversation me l'avait fait connaître quand jaillirent comme jets doux les mots :<<Donne-moi trente secondes. Je serai tout à ton plaisir...>>

Comment peut-on se dire si maladroit de ses doigts quand on peut caresser comme lui?

Serait-ce la pratique du dessin? Le fait qu'il ait, par lui, réussi à me convaincre que mon corps m'était inconnu? Je devrais, pensais-je au moment de l'orgasme, me faire subventionner par le conseil des humanités pour me consacrer à une étude comparative avec d'autres peintres...

Nous autres femmes, nous nous tâtons les seins à l'affût d'une tumeur - ces seins que vous comparez à des poires, des obus, des yeux vous fixant dans la nuit, votre mol oreiller du doute, votre source de vie. Les montées laiteuses peuvent être douleur! Nous souffrons de trouver nos seins trop petits, trop gros. Quant à ces lèvres où vous voyez ouverture, bouche castratrice, entrée du paradis, pétales d'iris, nous cherchons à les préserver des verrues génitales. Nous redoutons le cancer du col. Certaines ont mal, chaque mois, pour que cet <<antre>> reste tapissé...

Et bien, ce que les nus, rares, de Patrick nous suggèrent, c'est la reconnaissance que tout le corps est à prendre en compte, et qu'il peut être trouvé beau sans être idéalisé. Patrick n'alourdit jamais la représentation. Mais ceux des traits qu'il conserve disent à la fois le corps travaillé par les ans, et la douceur et la métamorphose conjointe des cuisses, du sexe, des seins, des bras, du visage. Ne diriez-vous pas, à voir ses croquis, que, s'ils s'animaient, les corps esquissés se mettraient à vivre tout en se métamorphosant?

Il nous rassure et nous provoque: <<Vous connaissiez-vous ainsi ?>>

\*

Note bien que Patrick ne couchait pas avec tous ses modèles. Il s'excusait sèchement du spectacle qu'il offrait, s'empressait de se vêtir, s'affairait à préparer le café. S'il espérait l'amour ( <<tu trouves pas beau qu'en espagnol, je t'aime se dise



te espero?>>)), il redoutait qu'il vînt de cette manière, du plaisir vers la complicité, au sein d'une activité où il tenait à préserver des rapports de courtoisie. Quelle humiliation que ces érections! Aussi compte - on peu de nus dans ses oeuvres...

Quant à nos rapports, ils n'adoptèrent cette forme que dans la semaine qu'il prit pour faire ce portrait. Il s'attacha un peu plus tard à une étudiante en médecine présentée par Jean. Mais elle avait l'impression de jouer à l'infirmière et rompit. Puis il sortit avec une des employées de l'usine où, les fins de semaine, il boulonnait les mêmes tarots aux mêmes vis: il connut les joies du bowling, alla danser deux fois au Reine-Elizabeth (dernier étage, lumières de la ville...), entreprit juin en l'accompagnant chastement à Old Orchard. Sur le pier... avec les bébelles. Il s'amusa, s'ennuya, essaya d'intéresser sa compagne à Nabokov, se rabattit sur Guy des Cars, s'entendit sur les Beatles. Elle rompit parce qu'elle le trouvait trop compliqué: il souffrit en minimisant tout ce qui les séparait pour ne se souvenir, aujourd'hui encore, que de sa vitalité, de l'intensité de ses humeurs. Il garda d'elle un seul profil. Elle n'aimait pas rester en place: à la manufacture, c'était déjà trop des quatre heures d'affilée à paqueter les modules; alors poser, franchement...

Dans une des périodes où j'étais sans chum, ni blonde, et où je rêvais de complicité éternelle, j'ai imaginé ce que pourrait être une vie avec Patrick. Mais je n'ai pas l'instinct maternel assez développé. Patrick affirmait que rien n'avait de sens que la paternité: se connaissait-il mal? (Jean, lui, prétendait ne pas s'aimer assez pour laisser un double même amélioré de lui-même. Qui citait-il ainsi?). Patrick passa les débuts de ses vingt ans à écrire des lettres d'amour emphatiques à l'aimée, qui était toutes les femmes, lettres que n'aurait pas désavouées Balzac. Mais sur ce plan aussi, il se connaissait malgré tout mieux que nous ne le croyions. Il avait trouvé, la dernière année de son cours, celle qu'il espérait. Hélène peignait sur soie - autant dire qu'elle tatouait, tant la soie lui était comme une extension d'elle-même. Elle avait la fausse fragilité des petites blondes, aux os minces, aux yeux vert pâle. Sa discrétion la rendait remarquable, et en classe ou dans une réunion d'amis, c'est vers elle que se tournait bientôt l'interlocuteur, même en présence de Jean! Elle parlait peu, si l'on veut dire par là produire des mots. Mais ses yeux, les traits de son visage traduisaient si nettement ses réactions à nos propos, que nous étions portés à ajuster notre discours sur le passage des ondes parcourant ses regards. Comme par hasard débuta alors la période Irish Mist de Patrick, des études où, du turquoise à l'émeraude, on ne savait trop si l'on avait affaire à une prune de d'Hélène ou à de la crème de menthe. Elle pouvait passer des heures dans son propre atelier, et n'était donc pas jalouse du temps consacré au dessin et à la peinture par son compagnon. Il parlait plus avec elle qu'avec tout autre, et bientôt, elle fut co-locataire de fait. Si j'étais encore la confidente, j'avais l'impression d'atterrir en pays inconnu dès que je les voyais ensemble. Je pris prétexte d'un voyage à faire pour ma seconde année de maîtrise ( le périple durerait deux ans...); Hélène sous-loua ma chambre.

C'est au retour de ce voyage que j'appris que Patrick , selon les médecins, ne pourrait jamais avoir d'enfant.

\*

Les deuils amoureux de Patrick ne firent que gruger ce qu'il avait de confiance en sa perception du réel. La mort de son père le démolit.

Autant Jean, depuis ses dix-huit ans, gardait des liens polis avec un homme et une femme qu'il avait renoncé à désigner devant ses amis sous le nom de faux-papa et fausse-maman, autant Patrick souffrait et de s'ennuyer au bout d'une heure de conversation avec ses parents et de ne pas les voir toutes les semaines! Françoise n'enseignait plus à l'école de l'île; aussi les parents étaient-ils seuls, et Patrick aurait voulu faire une saucette, piquer une jase, leur épargner un détour à l'épicerie. Mais il devait travailler les fins de semaines, et l'on ne peut pas dire que les horaires d'autobus étaient pratiques. Il économisait sur le téléphone: ses parents l'appelaient. Ça allait toujours bien! Il aurait aimé rassuré son père sur le sérieux de sa démarche, lui montrer l'évolution de son travail plutôt que de lui annoncer qu'il avait des A, ou maintenant, un nouveau contrat avec un éditeur. Il avait été fier lorsque les trois premiers acheteurs anonymes avaient acheté ses toiles. Et avec cet argent, il offrit à son père le dernier Simenon, à sa mère un trente trois tours de Reggiani. Et si, à ses rares visites, il avait pressenti la morosité de son père - s'ennuyait-il? - s'il avait redouté la paralysie consécutive à l'infarctus, ou une maladie quelconque le clouant au lit avec comme seule source de changement, le passage des nuages à regarder, ou le vol des oiseaux et de rares papillons, s'il avait même à quelques reprises imaginé les funérailles - souhaiterait-il donc ce qu'il prétendait redouter? - il n'avait pu anticiper cette désolation. L'esprit, en chasse de souvenirs, luttait déjà pour préciser les traits du disparu, déjà s'efforçait de ressusciter des sonorités propres à cette voix trop peu écoutée; comment faire comprendre le poids de ce non-dit, de la perte de cette présence à laquelle on pense comme au ciel sur notre tête, de l'impuissance aussi du fils et frère à combler l'appel laissé inentendu au mari, au père, adressé par sa mère, par Françoise? Que dire du fait d'être le seul homme de la famille, qu'amis du défunt, tantes qu'il n'avait vus depuis deux ou trois ans prenaient au téléphone pour son père? Ils sursautaient lorsqu'ils le revoyaient, inévitablement évoquaient le menton, les yeus de l'ami, du frère disparu et pourtant présent en son fils.

<<Combien abstraites me paraissaient les inquiétudes scolaires, monétaires; seuls comptaient les souvenirs de cette aisance intérieure, de ces silences complices, souvenirs surgis au milieu d'autres pensées sans que je puisse comprendre par quel enchaînement. Cette lente descente au milieu des paroles de mon père que je me répétais, j'y trouvais une portée nouvelle; je reconnaissais une dimension prophétique à certains gestes évoqués. Une peur claquait, éclatante, aussitôt disparue. Et dans les rêves enfin, il apparut, mon père, tranquille comme une haie de glaïeuls, ombreux comme une rangée de chênes. Une fois même, je crus entendre son pas dans le corridor.

<< C'est toute l'autre vie, celle qui n'était pas concernée par cette absence, qui paraissait imaginaire. Le pays familier était celui de cette proximité avec souvenirs et émotions associés au disparu et qui revenaient en foule, me hantaient au café, à l'atelier, et même aux côtés d'Hélène.>>

La mère, bien plus seule, lui confia enfin un numéro de téléphone à l'île d'Orléans. << Ton père essayait de retracer notre arbre généalogique. Ça l'amusait de penser qu'on remontait aux gens de la terre les plus pauvres de France, il était fier de notre aristocratie de gueux, fier que nous n'eussions pas d'hommes illustres à l'origine de notre famille. Simplement des dizaines de personnes avaient nourri le flot humain, en route vers l'inconnu, là où il se trouve. Mais tu vois, il y a un trou ici, au début du dix-neuvième siècle. Et le monsieur qui connaît le mieux l'histoire de la famille réside dans l'île. Va le voir. Complète cet arbre. Profite-s-en pour voir le bout d'île où le premier Ferland a abordé.>>

Patrick partit, autant pour satisfaire le voeu de l'épouse que pour compléter le travail du père. Mais la mère faisait d'abord cela pour son fils.

<<J'ai couché chez Eric, à Québec; de là, au petit matin, je pris l'autobus pour l'île d'Orléans. C'était l'automne, et la côte de Beaupré chantait de toutes ses feuilles rouges, jaunes, ocres, vertes sur fond d'azur. Je m'engageai sur le chemin de terre qui traverse l'île en largeur. J'entrepris de le parcourir à pieds, dans un lieu déjà en accord avec ce que par mes dessins, dès l'adolescence, j'essayais de traduire. Le vent sifflait; ma veste me protégeait bien toutefois. Je profitai d'une voiture datant de vingt ans pour compléter la route, entre les arbres et les champs, jusqu'à la rive droite et même jusqu'à Ste-Pétronille. D'un restaurant, je téléphonai.>>

Le célibataire, tétant sa pipe, ouvrit une porte de chêne, le fit entrer dans un salon où les murs disparaissaient derrière des bibliothèques vitrées. Sur les rayons, des livres à reliures vertes, aux titres gravés en or, ou des fascicules innombrables. <<C'est mon hobby, la généalogie.>> Les Mormons le connaissaient bien, et quelques chercheurs en médecine, spécialistes des maladies héréditaires. <<Alors tu es un Ferland. Ton père était d'où? Ta mère était une Blouin, alors ducôté maternel aussi tes racines sont ici.>>

Et ainsi fut comblée la partie manquante de l'arbre.

Le généalogiste lui montra un texte de 1677 qui décrivait la campagne du Perche, texte presque contemporain du départ du premier Ferland. Et lire ce récit avec ses portraits des marais, de leur faune, de leur flore, c'était pour Patrick un éblouissement, comme une confirmation de l'origine réelle, non imaginaire de sensations préservées sous forme de souvenirs épanouis dès l'enfance. <<Cette description, à quelques espèces de fleurs et d'animaux près, correspondait tout à fait aux impressions que j'avais aimé retenir de cette descente en barque, lorsque la tribu m'avait mené jusqu'à la cabane.>>

Mais il fut distrait de son bonheur par une question de son hôte, inquiet de savoir si le thé était trop brûlant.

<<Je pris congé, et marchai, marchai jusqu'à la pierre qui venait d'être posée en commémoration de l'arrivée de mon ancêtre. Inclivée à mi-pente, elle prenait

son temps, me semblait-il, pour saluer le fleuve, que l'on entrevoyait entre les mailles laissées par troncs et feuillages. Un paquebot perçait l'azur de son signal grave. A voir cette terre aux ondulations douces, ces champs déjà noirs parsemés de lots non cultivés, aux herbes folles, j'étais heureux.

<<Et sans que j'aie pu en pressentir la venue, une peine monta, qui balaya toute euphorie. Tout calme me laissa; pantelant, je fus secoué de sanglots. J'étouffais. Personne pour me parler de l'enfance de mon père. J'aurais aimé que d'ici l'on dissipe mes pressentiments d'enfant, l'on confirme, infirme les jugements secrets que j'avais portés sur papa; j'aurais aimé savoir ce que ma mère n'avait jamais osé demander à son mari. Je regrettais d'avoir négligé oncles et tantes, me promis de les faire parler. Je me trouvais ingrat. Je m'ennuyais prodigieusement de papa, sur cette terre, la première qu'un Ferland ait foulé en Nouvelle-France, pauvre, buté, résolu à ne jamais revoir la France, à cultiver ce versant de l'île.

<< Un enfant me regardait, fronde dans l'arrière poche, tout droit sorti d'un calendrier de magasin général. L'amour-propre ne pouvait rien pour enrayer cette peine dont j'étais balayé. Un point en moi échappait toutefois à cette tempête. Je cessai de pleurer comme ça, soudainement.

<<Le fleuve répondait au loin à l'azur du ciel redevenu muet: le paquebot glissait vers la mer. Plus près, la terre noire avait livré ses fruits: le travail souterrain de germination devait être à l'oeuvre.

- T'as perdu quelque chose, m'sieur?

- Le chemin pour Ste-Famille.

<<L'enfant crut-il ainsi me consoler? Comprit-il que le monsieur voulait garder secrète la cause de sa peine? Toujours est-il qu'il m'indiqua la voie. Je partis, non sans l'avoir remercié d'un dessin vite esquissé de sa bonne tête aux cheveux ébouriffés à la Spirou. Et comme pour souligner ce rapprochement, un écureuil traversa la route, brune ondulation... Spip en personne?

<<La marée basse laissait de-ci de-là des flaques au flanc des rochers gris. Les pierres plates, brunes, teintées de vert, s'étaient étalées jusqu'au fleuve. Un muret le long du cimetière: j'y passai la main.

<<Le vent avait cessé de souffler. Les pierres étaient tièdes.

<<Le toit rouge de l'église se détachait du fond bleu du ciel et gris des murs: il me paraissait étonnamment joyeux.>>

\*

Au début de leur vie commune, Patrick et Héléne prirent chacun un emploi à temps partiel; le premier quitta l'usine pour une librairie; il continuait à illustrer des ouvrages scientifiques et s'était enfin décidé à exposer: il vendit quelques toiles grâce à un galeriste et Jean lui en acheta quelques unes. La seconde fut engagée dans une boutique d'encadrement; elle dessinait parfois des motifs pour des modistes, et déroba quelques heures quotidiennes pour développer ses propres recherches. Jean n'aimait guère ce qu'elle faisait, trop doux à son goût! Quant à lui, il sut se faire apprécier du patron de son service et se chargea de ces travaux dont l'honneur revient toujours au personnage en titre, mais il s'assura ainsi que l'échelle des promotions était accessible <<La beauté du pouvoir, c'est qu'il emplit le présent en le projetant vers le futur>>, disait-il.

En vérité, il était très sollicité. Conférences à Boston, Londres, même Tôkyô. Il avait mis au point une technique chirurgicale, qu'on connut bientôt sous le nom de technique Duplessis. Il éprouvait un plaisir quasi égal à feuilleter le cahier de dessins de Patrick et à examiner une radio de fémur auquel était apposée une articulation nouvelle. Si la physiothérapeute n'avait fait progresser du nombre de cms prévu la capacité de plier d'un genou, il la chicanait.

- Mais la patiente hurle!

- Si elle ne consent pas à la souffrance de l'exercice maintenant, c'est tout le reste de sa vie qu'elle sera handicapée.

Il lui est arrivé de dire sèchement à un patient:

- Faites votre part, où je ne fais plus rien pour vous.

Il me répéta souvent : <<Tu sais, Nathalie, il faut les secouer pour les sortir de cette peur de souffrir.>> Je l'aurais étranglé lorsqu'il me raconta qu'à une patiente se plaignant, il avait soutenu que l'os fêlé pendant l'intervention était sans rapport avec ses élancements. <<Tu comprends, les pleurs sont naturels, comme le jus d'un citron pressé. Signes de rien d'autre qu'une pression imposée à l'organisme.>> Comme s'il n'y avait pas une manière de dire les choses... Comme s'il savait, sous prétexte de connaître articulations et nerfs, ce que c'était que la douleur, cela même qu'il avait décidé - suite à quelle vision tenue secrète? - de ne jamais cultiver en lui.

Mais quand ses progrès dans la maîtrise d'une technique n'avançaient pas à son goût, il cherchait une compagne, se perdait dans les étreintes et les caresses.

A défaut de quoi il fréquentait l'atelier de Patrick, lui achetait un tableau.

Le peintre était heureux de cette fidélité à son oeuvre, mais il se montrait aussi impatient. Car les motifs de Jean n'étaient toujours pas clairs. Et puis, que valait l'appréciation d'un ami quant à la valeur de ses oeuvres? Quelle partie tenait à l'amitié, quelle partie à l'attachement au tableau? Aussi Patrick trouvait-il une tout autre satisfaction à apprendre que le galeriste avait vendu une toile. Il avait

tenté de rencontrer les inconnus touchés par ses couleurs, mais à l'exception de deux Montréalais, qui réclamaient la confidentialité, les autres acheteurs provenaient de petites villes, se procurant chacun un seul tableau, comme ça, sur un coup de foudre: ils disparaissaient avec leur petit bonheur, sa création. Cette pensée le rassurait, mais sans jamais le convaincre que ses <<recherches>> puissent vraiment concerner d'autres que lui. D'ailleurs ces inconnus n'étaient-ils pas un peu fêlés, aussi inadaptés que lui? S'ils aimaient ce qu'il aimait, comment être sûr que leur affection n'était pas indice d'un manque de goût?

Hélène le houspillait:

- Tu méprises mon jugement, sous prétexte que je suis d'accord avec le tien?

Les traits du visage de son épouse réduisait à la seule douceur un caractère plutôt complexe, déterminé et inquiet, plus maternel que le mien, et, sans être servile, compatissant. Sous son influence, Patrick apprit à ne pas douter a priori du jugement de celles et ceux qui partaient avec une de ses toiles, sans donner d'adresse. Fussent-ils provinciaux! <<Oh! je suis de passage, je viens si peu à Montréal...>>

Et puis un jour, le galeriste eut un lapsus, voulut se reprendre, s'enferra. Les mystérieux acheteurs montréalais étaient un seul homme, un orthopédiste. Qu'il s'appelât Pierre ne résista pas à une description; c'était Jean. Mais plus d'un chien s'appelle Pataud! N'empêche, c'était bien notre Jean.

- Patrick, qu'est-ce que tu as?

Il n'était pas furieux, comme Hélène ou moi aurions souhaité qu'il fût. Il souriait, sarcastique, mine de dire: <<Je savais, je le savais. >> Cela le rassurait: il ne se trompait pas sur la pertinence pour les autres de ce qu'il peignait.

Jean se défendit en prétendant que tout artiste a besoin, pour persévérer sans colorer d'amertume son oeuvre, de la reconnaissance d'inconnus. Sans ce subterfuge, Patrick serait-il sorti de ses illustrations pour manuels scientifiques? Aurait-il poursuivi cette recherche, une fois libéré du cadre scolaire, détaché d'un milieu pour lequel les couleurs étaient le monde?

- Un artiste a besoin de vérité, répliquai-je, me trouvant simpliste.

- Un artiste a besoin que son jeu soit reconnu comme étant un travail, m'obstinait-il. D'ailleurs, il y a plein de cas dans l'histoire de l'art où des amis anonymes, des parents mêmes ont ainsi été les premiers acheteurs de livres, de toiles, de sculptures.

De Patrick, il n'entendit à ce propos qu'<<un merci quand même. Mais désormais adresse-toi à moi directement.>>

Quelques mois plus tard, la première exposition que vous lui avez organisée démentit Patrick. Un article élogieux du Devoir attira l'attention de collectionneurs et de curieux qui dévalisèrent les murs... Cette fois, noms, adresses, numéros de téléphone attestèrent votre parole. Il n'y avait pas de gigantesque complot. Même Jean n'avait pas eu le temps de faire placer un cercle rouge sur le carton argenté, sous la toile désirée.

Patrick avait un public!

\*

<<Je fis donc mon premier voyage en France! Outre les petits ajustements au parler local(<Un bière? - Monsieur veut dire un demi!>), et la stupeur devant des vitrines annonçant <renseignements gratuits>, je goûtais ces galeries en plein air que sont les rues, les maisons à corniches sculptées, les jardins avec sculptures, en particulier celui du musée Rodin. Je revins souvent au Louvre, un peu étonné des tonalités de toiles que je ne connaissais que par des reproductions, subjugué par les salles égyptiennes - la chambre funéraire aux dessins-écritures. Je demeurai une bonne heure devant un Georges de la Tour, puis savourai les salles consacrées au dix-neuvième siècle, saluai le vaisseau duquel, au loin, très loin, les naufragés de la Méduse voient apparaître les mâts, revins devant les Delacroix; étourdi de tant de splendeurs, je sortis pour avaler un croque-monsieur et un demi-Perrier, me dirigeai ensuite vers l'Orangerie, et enfin, avec les Nymphéas, entrepris un soliloque: canaux autour de mon île, marais du Perche, oui, ce type de paysage me parlait. J'y cherchai le passage vrombissant d'une libellule. Souvenir transmis depuis la préhistoire? ou la petite enfance jouit-elle d'une telle faculté de répondre aux parfums, aux couleurs? Où donc m'avait-on mené, quand j'étais petit? A quelle expérience d'enfance arrachai-je ce sens du velouté, de la luxuriance, de la fécondité?

<<Dans les bras de ma mère, tête contre le sein si blanc, l'arche des arbres se dessine sur mes yeux, alors que j'ignore encore ce qu'est un arbre.

<<Une sonnerie...

<<Je sors, titubant. Trop de beauté! Oh oui! Cette journée et les précédentes au musée Guimet, au Muséum d'Histoire Naturelle: j'ai le sentiment de retrouver dans cette forêt, l'arbre de mes origines d'artiste, ma famille spirituelle. Je goûte la sensation de n'être pas seul à poursuivre ce rêve, à éprouver par la peinture les limites de la perception, de nos sensations, de notre capacité de saisir un sens à ce que nous vivons.

<<A une terrasse, boulevard St-Michel, j'ai bu lentement un café, repris un croque-monsieur, essayé de suivre la conversation de l'homme aux yeux bigles avec la femme au turban. Serait-ce? C'est... Je n'entends que: <Un pot...> Et le couple se lève. Ah! si je pouvais rencontrer Gracq, te le décrire à vif!

<<La lumière dorée nous transforme tous en personnages de peinture <commerciale>: scène de rue à Paris. Mais je suis heureux d'autant plus que des jeunes femmes passent à mes côtés, et laissent dans l'air glisser comme l'eau d'autant de canaux des senteurs de Guerlain, de Chanel, de Fleur d'Oubigan.>>

Patrick prend le métro, va errer dans Pigalle, revient sur terre: tant de merveilles proposées! L'on voit bien rue St-Denis, sans erreur possible, de quelles misères la beauté peut se nourrir. <<Et si tous les tableaux aimés ne paraissaient d'une telle splendeur qu'aux yeux des affamés, qu'à ceux d'hommes et de femmes travaillés par un désir aussi vif et douloureux que celui qui mène des hommes honteux vers des femmes qui se détruisent? C'est dans la boue, l'eau fangeuse que naissent les nymphéas.>>

Patrick se retire seul à l'hôtel; peu à peu lui reviennent les émotions connues à son passage devant les tableaux aimés. Il pense à Simone - il y a tant d'années de cela - à Thérèse, comme si c'était hier. A Hélène: pourquoi à elle en dernier? par obligation sentimentale? Qu'elle lui manque! Il lui écrit quelques mots à l'endos d'une carte postale représentant le Sardanapale de Delacroix <<Oeuvres de maîtres. Cafés. Jolies filles. En dépit de toute cette intensité, tu me manques.>>

Au lever, il apprécie la baguette de pain, la large coulée de confitures, le large bol de café au lait fumant, la conversation avec l'Américain que l'hôtelier a placé à sa table. Pour la première fois, il est en vacances. Et cela grâce à la peinture, sa peinture, qu'il ne se décidait pas à croire autre qu'un loisir, par chance ayant rencontré la curiosité d'un critique et de quelques amateurs. Il sent qu'il est à deux doigts de reconnaître que cette peinture, et non ses illustrations scientifiques toujours appréciées, pourrait bien devenir son travail principal.

Il se promène l'avant-midi, l'après-midi aussi, le lendemain, le surlendemain, en plein soleil, courant parfois sous l'ondée, attendant la fin d'une averse. Plus de quarante galeries. <<Non, ce n'était pas de la marche, du kilométrage que venait ce sentiment de lassitude. Il y a tant de peintres, et pour chacun, tant de peintures! Et parmi elles, combien partagent avec les miennes un air de famille! Que deux illustrateurs aient des styles proches ne m'irrite pas. Ce qui compte alors, c'est la clarté, la reconnaissance des traits essentiels qui rendent apparentes les caractéristiques à illustrer. Mais que deux, trois, quatre peintres puissent peindre à ma manière, alors que je croyais me battre pour résoudre de façon personnelle le problème de la quadrature du cercle, peindre l'universel à travers le plus singulier! Cela n'allait pas. A Montréal, j'étais peut-être le seul avec ces blancs où se détachaient comme des ailes beiges à la périphérie desquelles surgissait un point noir. A Paris, avec des sujets autres, cette néofiguration avait déjà un nom! Fini! Dépassé, je suis!>>

Patrick se distrait en mangeant des esquimos, un soir en voyant La nuit américaine, un autre Orange mécanique.



Valait-il la peine de grossir le nombre de ceux dont la seule utilité était de permettre l'éclosion d'un Picasso, d'un Miro, d'une Frieda Khalo?

Poste restante, une carte de vous accompagnée d'un chèque le sortit de sa morosité: <<Douze acheteurs se sont mis en liste pour tes prochaines oeuvres. Fais bien le plein de couleurs.>>

- Ce n'est pas l'argent éventuel qui me réjouit, mais cette idée toute simple: pour ces Montréalais, mes toiles ouvrent une voie.

Hélène lui écrit aussi: une modiste lui a proposé un contrat d'un an. <<Si j'accepte, aurai-je le temps de développer ma propre recherche? Tu me manques. Je m'ennuie. Même s'il y a de beaux gars à regarder passer, ça ne m'empêche pas de travailler... Une grande nouvelle: Jean s'est marié.>>

\*

Alexandra. Ce nom nous était familier depuis quelque temps. Mais rien ne laissait croire qu'il fut celui de quelqu'un avec qui Jean puisse vouloir s'engager. Et non, ce n'était pas mon ancienne compagne de collège.

Lorsqu'il me la présenta, elle était chaussée de talons aiguilles si fins, que je redoutais qu'elle ne tombe. Mais elle se tenait là-dessus comme d'autres sur le pont Jacques Cartier. Patrick m'avait fait remarquer qu'on ne la voyait jamais <<qu'avec une blouse à col relevé. Ses lèvres larges, teintées de rose, n'en ressortent que mieux. Les yeux glissent plus qu'ils ne bougent, lentement, et les paupières s'agitent comme des ailes juste avant de se toucher; et ces lèvres, livre clos...>> Jean la trouvait <<commode>>: pas accaparante, claire dans l'expression de ses désirs, autonome. Il l'avait croisée à l'hôpital où elle consultait un de ses amis; elle passait prendre des échantillons et réagissait avec humour à cette contrainte des pilules, matin, midi, soir. C'était avec moi la seule personne que j'aie entendu reprocher à Jean sa froideur. A l'occasion d'une discussion où il s'enflammait pour un <<beau>> cas et en faisait peu de la douleur éventuelle due à la convalescence, elle fit une colère contrôlée. Sans sortir de ses gonds, elle nous fit tous comprendre le peu d'estime où elle tenait quiconque se prononçait avec assurance sur la vérité des autres. Et bien que ce fut là un travers de Jean, tout en ne l'excusant jamais, elle paraissait bien vivre avec ce défaut. Elle non plus n'attendait manifestement pas le prince charmant! Ses études en travail social l'avaient-elles confirmée dans une intuition de jeunesse ou guérie de ses illusions? J'inclinerais pour la première hypothèse. Je ne crois pas avoir rencontré femme plus véritablement libre: elle connaissait apparemment sûrement les limites de son endurance, ne <<s'embarquait dans son travail et dans ses amours que dans la mesure où elle pouvait soutenir les effets secondaires et pervers de toute entreprise dite heureuse>>. Aussi n'est-ce pas seulement le fait que ce Don Juan des hôpitaux se marie qui nous surprend, mais bien plutôt qu'Alexandra réponde à ce besoin de continuité, et l'officialise.

Seule Hélène paraissait toujours trouver normal que deux êtres si compétents pour se nourrir de ce que le présent et lui seul offrait s'engagent <<pour la vie>>.

C'était comme on disait alors un mariage ouvert. C'est-à-dire qu'on s'inventait d'autres règles que celle de l'exclusivité sexuelle pour se signifier que l'union tenait, qu'on y tenait. Dans le cas d'Alexandra et Jean, l'engagement consistait à ne pas ennuyer l'autre de ses escapades, de s'y protéger, d'accourir au premier signe d'angoisse de l'autre, de planifier deux semaines de vacances sur quatre en commun et - autre surprise pour nous - de faire deux enfants. Cet aspect <<open>> est bien le seul qui fut typique d'une génération faussement dite lyrique (comme si les Allemands des années trente n'étaient pas plutôt communistes ou nazis ou démocrates qu'expressionnistes), mais ce désir d'avoir des enfants tôt dans le mariage (il est vrai qu'elle avait vingt-sept ans, lui vingt-neuf) l'était moins. La bohème n'excluait pas le calcul, d'autant plus que le carriérisme de Jean répondait mal au Peace and Love partout claironné. Alexandra se moquait de cette manière de s'aimer soi-même à la mesure du pouvoir grandissant sur autrui qu'on s'attribuait. Mais sous des dehors idéalistes, elle contrôlait fort bien finances, responsabilités, émotions. En somme, nous étions quelques uns à la soupçonner de naïveté, sympathique, il est vrai, et d'une capacité de froideur qui devait la prévenir de la sécheresse émotive de son mari. Faire l'amour ne pouvait être qu'un complément à la conversation. Elle trouvait tout naturel de ne pas freiner un élan né d'une complicité d'esprit, de culture, de phéromones.

En somme, c'était la femme parfaite pour Jean... Pour dire la vérité, certains jours trop parfaite pour n'être pas agaçante. Si Alexandra lui plaisait, n'était-ce pas par cette absence de sentimentalisme, cette manière de régir la vie dite intérieure comme si elle obéissait aux principes de la physiologie?

Elle s'ouvrit à moi, mais peu, et par délicatesse, pour ne pas me priver du <<rôle>> que j'en étais venue à jouer dans la vie des deux hommes. Elle me faisait sentir que j'avais encore toute ma place. Merci bien, madame...

Nous nous voyions une fois par mois, tous les cinq; parfois mon mari m'accompagnait, mais il avait trop le sentiment d'être exclu: on le tenait à part.

Suivirent quelques années où nous paraissions figés dans nos routines.

Parfois Jean m'appelait, s'informait de ma fille, donnait des nouvelles de ses jumeaux, puis, comme si cela n'était qu'une manière de préparer le terrain à l'essentiel, se vantait d'une nouvelle acquisition, incapable de dire en quoi un tableau le touchait sans sentir le besoin de souligner aussitôt combien la cote de Patrick montait. Lorsque nous étions en groupe, ces discussions sur la cote irritaient Patrick. <<Je ne crache pas sur l'argent. Seulement tout ça est tellement irrationnel. - De l'irrationnel, c'est pas ça vos <<émotions?>>, répliquait Jean. Puis il ajoutait:<<Tu trouves pas Alexandra à ton goût?>>

Depuis un an, l'offre de peindre un nu d'elle, faite d'abord sous des dehors de plaisanterie (cela réussissait à gêner Patrick) paraissait répondre à un désir réel, ce

qui n'atténuait en rien les réserves de Patrick. Il ne peignait plus de nu que d'Hélène. <<T'as peur de tes réactions?>> Ainsi Jean avait bien vu toute la scène dans la cabane à sucre... Alexandra riait:<<Quand tu voudras!>>

Hélène ne disait mot, irritée non de la proposition, mais de l'insistance de Jean. Ne l'était-elle pas aussi des inquiétudes de Patrick?

Elle ou moi détournions le sujet de la conversation. Et deux ou trois rencontres plus tard, alors que Jean semblait attentif à la description d'une prouesse orthopédique, ou à l'évocation de la rencontre avec une <<Beauté>> (<<Notre contrat >>, répliquait Alexandra. << Tu m'écoutes donc toujours avec autant d'attention, mon amour>>, glissait-il),ou alors qu'il exprimait un étonnement sans bornes pour l'adaptabilité de l'être humain, dont les premiers pas des jumeaux étaient le prétexte, l'offre revenait. Tskss...Tskss...

Un jour Alexandra téléphona à Patrick.

- Ça va faire dix ans qu'il travaille à l'hôpital. J'aimerais fêter ça, lui faire cadeau d'un de tes tableaux. Que dirais-tu de profiter de son absence, pour passer faire des croquis de moi? Hélène ne sera pas gênée? Je ne veux pas de malentendu avec elle. J'aimerais jouer un tour à Jean, et lui donner ce nu avec lequel il nous bassine les oreilles...Et toi, ça ne te gêne pas?>>

C'est ainsi que Jean eut toute une surprise.

\*

Les murs de la cafétéria auraient rendu malade le plus optimiste avec leur gris pâlette, du même ton que celui des tables. Dieu merci, un sol teinté de rose, vert, blanc illuminait la salle de séjour. Jean se sentait chez lui ici plus encore qu'à la maison; il saluait les uns, ignorait délibérément les autres, distribuait ses regards comme des récompenses, les retenait en signe de défaveur. Certains propos amers lui parvenaient, qui l'amusaient. Ainsi son attitude avait porté fruit, ainsi le chef de service était sur la défensive! A quelques sourires discrets, il reconnaissait que ses amantes de naguère continuaient à tirer plaisir, par le souvenir, d'étreintes pourtant passagères. Celle-ci pourrait bien être la prochaine: le geste plus sec, dos redressé, de l'infirmière qui l'avait assisté la veille, cette façon de signifier tu-ne- m'impressionnes - pas, le stimula. Il ne lui était donc pas indifférent! Il fit mine de l'ignorer: la monotone efficacité des rituels de séduction le fascinait.

Il se mit en file avec un plateau gris, cabossé, et fut distrait de ses réflexions sur les rituels de séduction de l'animal humain, si semblables, songea-t-il, à ceux du pigeon ramier: il se concentra sur le mécanisme d'un appareil de nettoyage: bras, leviers. Ingénieux. Cela ne fournirait-il pas le principe d'une prothèse pour le genou?

Les plats fumaient, c'était déjà ça. Il devait avoir l'air d'une locomotive à vapeur en se cherchant une table. Là. Un homme seul.

L'homme maigre aux gestes lents, à la tête rentrée entre les épaules, se retourna. C'était Louis, Louis l'Efflanqué. Visage émacié d'une personne en deuil, yeux brillants: il l'avait reconnu: <<Géronimo!>>

<<Il s'est informé de Patrick ( <T'avais pas les journaux à St-Benoît? - Oui - T'as pas vu les articles? Il est célèbre maintenant. Et marié.>), de Pierre ( <pas de nouvelles.>), d'Eric ( <devenu pharmacien.>), de Louis (<garagiste>), même de toi (<enseigne l'anthropo dans un cégep. Ça va pas trop avec son mari.> Un vent d'espérance s'est levé sur ce visage blême, t'aurais apprécié, me précisa-t-il...). Je l'invitai à venir rencontrer Alexandra et les enfants. <Et toi, lui demandai-je, que fais-tu ici? Une permission du père abbé?>

<<Santé trop délicate. Doutes. Non, il n'a pas perdu la foi. Ni le goût de la solitude. Simplement... Non, il n'arrive pas à s'expliquer son malaise. Une fois sorti de communauté, il avait été désemparé - il n'avait pas un sou au bout d'un mois. Ses parents étaient déçus. Il s'est recyclé en bibliothéconomie: n'avait-il pas toujours aimé les livres?. L'objet livre? Et les idées? Depuis une semaine, il travaille à la bibliothèque de l'hôpital. <Au moins, on y circule plus en silence qu'ailleurs, il n'y a pas foule>. Même à la cafétéria où il y a de l'espace entre les tables, il paraissait à l'étroit; son visage était parcouru de tics, dès qu'un plateau tintait, qu'une conversation dégénérait en éclats de voix. Se peut-il que le calme, quasi lymphatique Louis ait pu changer à ce point?

- Tu as une copine, des amis?

<< Il est seul. Plus seul qu'au cloître. Mais il ne s'en plaint pas; il réapprend à vivre en citoyen, célibataire responsable de son lavage, de l'épicerie. Et comme c'est près de chez lui, il va trois fois par semaine au cinéma Outremont, il remet sa culture cinématographique à jour, moins poltron dans la foule alors, parce qu'elle se tait et, dans le noir, ne semble qu'une extension de lui-même. Quant à sa pâleur, à sa maigreur, elle est due à une gastrite, qui le harcèle depuis trois emaines.>>

C'est Louis qui se leva le premier; il accepta l'invitation de Jean et se retira, tête un peu moins rentrée dans les épaules.

- Tu comprends, j'avais l'impression de parler avec un fantôme.

Je le revis à l'occasion d'un souper en compagnie de Patrick, Hélène, Jean et Alexandra. Oui, sans mon mari. Une idée de Jean, bien sûr...J'ai trouvé Louis tel qu'il était au collège, mais avec des cheveux blancs et, il est vrai, une maigreur plus prononcée du visage. Il n'avait rien de timoré : quelques manies sans doute dans la manière de se servir du beurre ou de porter une coupe à ses lèvres, mais pas de regards effarouchés, pas de propension à parler fort pour masquer sa gêne, toujours cette capacité d'écoute remarquable, ces élans d'enthousiasme pour parler

de son travail, cette réserve devant l'expression affectueuse: Jean bécotait Alexandra sur les épaules, ou lui caressait les cuisses: il en remettait un peu, mais était-ce bien seulement pour s'amuser de la gêne de Louis? Celui-ci frémit lorsque je l'embrassai sur les joues, puis frôlai les lèvres, bien épaisses.

Lorsqu'il m'appela, il fit mine que c'était pour me demander de lui prêter mon mémoire sur les Lacandons: il avait toujours aimé étudier le rapport des hommes avec le sacré. Il me demanda plus que poliment des nouvelles de mon mari. Je consentis à une toute petite confidence, curieuse de voir jusqu'où allait sa curiosité: elle était, me parut-il, considérable, mais je fus désarçonnée lorsqu'il m'avoua le véritable motif de son appel: aurais-je le numéro de téléphone de Patrick? Voulait-il par cette question camoufler le trop vif intérêt qu'il avait manifesté pour mes émotions?

Patrick me confirma qu'il avait bel et bien appelé, qu'ils avaient repris là où ils l'avaient laissée cette conversation qui avait tant compté pour Patrick et, semble-t-il, pour Louis; cette fois, chacun avait découvert en lui-même des aspirations mal définies alors, encore latentes, secrètes. C'est en Louis que l'orage grondait, comme s'il s'était retrouvé à trente-cinq ans devant une nouvelle donne de cartes dont chacune aurait été majeure, mais dans un jeu différent de celui dans lequel il se croyait engagé.! Patrick lui enviait cette proximité sans mensonge avec ses propres élans: <<Moi, il faut que je travaille pour retrouver cet état premier, me défaire des habitudes de perception; tiens, je crois bien qu'il ne sait même pas à quel point il est proche de ce qu'il cherchait en entrant au cloître, de cette coïncidence avec cet Autre, intime.>>

Le lendemain, Jean en rigolant m'apprenait qu'en attendant le passage au vert, il avait vu Louis sortir du Crystal, oui, le cinéma porno.

Celui qui est si vieux, dit-on, qu'on donne à l'entrée une planche avec un clou pour tuer les rats qui courent dans les allées.

\*

Jean était un médecin peu souvent malade et jamais absent. Mais il dut interrompre ses rendez-vous: ses paupières clignaient, tant la lumière l'indisposait. Il n'avait plus d'attention qu'aux pulsations contre la tempe droite. Céphalée. Il héla un taxi, ne dit mot de tout le trajet: prothèse, éclats d'os, sourire d'Alexandra, nuque d'Eléonore, poils pubiens d'Elise, bruit du compteur, poussée de colère contre le directeur, aucune suite de plus de trois idées cohérentes. La douleur finira bien par s'estomper. <<Je n'avais pas assez dormi.>>

Des traces dans la neige nouvelle. Quelqu'un chez lui, à cette heure? Pas un amant. C'était partie de leur entente que de réserver leurs ébats à des lieux aussi nouveaux pour l'amant, l'amante de passage.

Par quelle intuition prémonitoire se résolut-il à entrer chez lui comme un voleur? Il glissa la clef, la fit tourner en retenant la poignée, la retira, poussa doucement la porte en chêne, la referma, étouffant tous les bruits; il se collait contre le bois glacé du mur comme s'il avait été porteur d'une bombe dont il aurait voulu restreindre la portée.

Il retira couvre-chaussures, chaussures, <<pour jouer un tour>>.

Personne dans le salon.

Personne dans le boudoir.

On grattait nerveusement. Comme un chien se gratte les oreilles. Cela parvenait d'au-delà de la porte vitrée de la chambre d'ami, avec son lit à couette rose, sa petite table avec l'ancien pot d'eau en porcelaine blanche et bleue. Parfois Alexandra et lui - sans avoir à dire que cela en était le résultat - refaisaient ici ce que l'un avait expérimenté avec le dernier amant. La veille même: la sensation lui revint, traversant la douleur de la céphalée comme un pic noir d'Alaska les glaces: Alexandra s'ouvrant en V de de bienvenue, de victoire, d'amitié, et glissant un doigt des seins au nombril, du nombril aux hanches, s'arrêtant avant d'atteindre le pubis, à peine entortillant soudain les poils, glissant plus bas, léger va et vient. Et lui contournant la cuisse et...

- Ces pensées éclatèrent quand je compris qui était là. Je me suis senti habité d'une furie de jaloux qui essaie de reconstituer la scène dont il a été absent, celle du veuf qui tient à voir le corps défiguré de sa bien-aimée, pour s'assurer que c'est elle, qu'on ne s'est pas trompé: il guette avec espérance un mouvement de la poitrine... Je retardais le moment de regarder par la fenêtre vitrée, parce que je savais ce que j'allais y trouver.>>

Patrick torse nu dessinait au fusain le torse nu d'Alexandra.

Comme devant Thérèse.

Aussitôt Jean crut noter à un battement de cils qu'il y avait tendresse du modèle pour le peintre - le trait de l'esquisse disait amplement celle du peintre pour son modèle.

Jean se retint de heurter la fenêtre, mais à un léger déplacement de tête, il croisa le regard d'Alexandra, surprise, déçue, retrouvant sa position première. Et il resta là à attendre que l'artiste finisse; pourquoi souffrait-il autant de cette complicité entre l'ami et l'aimée? Regardez-moi ces os saillants dans le dos de Patrick, si peu compatibles avec la rondeur alourdie des seins de ma femme, deux fois mère..., s'entendit-il murmurer.

Patrick ne retardait-il pas indûment la complétion de l'esquisse? Lorsqu'il déclara avoir fini pour le moment, elle lui fit un signe; il se retourna, vit Jean, ouvrit, enthousiaste, la porte: <<Merde! on pourra pas te surprendre!>>

C'était la troisième rencontre. Patrick montra ces esquisses où glissaient des lignes alertes, vivaces, d'où semblait vouloir s'échapper une émotion encore mal assurée.

Que pouvait-il s'être passé entre les séances de pose?

Alexandra, comme si elle avait lu dans les pensées de son mari, vint s'appuyer contre lui: <<Laisse-nous travailler. J'aimerais mieux que tu vois le tableau une fois terminé, pas les esquisses. Qu'au moins tu aies cette surprise!>> Ne se doutait-elle pas que son mari en avait eu une autre déjà? Elle ne m'en a jamais rien dit.

- Enfin tu t'es décidé.

Tandis que le peintre et le modèle enfilaient leur chemise à carreaux - les deux en chemise à carreaux!- Jean retrouvait dans les esquisses du jour les traces de lignes venues des premiers dessins de papillons. Si un homme pouvait faire perdre la tête à sa femme, c'était Patrick. Il en était d'autant plus sûr qu'il sentit, comme un coup de foudre, vif et fracassant ses résistances; il tenait à cette femme, il souffrirait de la perdre, elle n'était pas <<commode>>, il la voulait là, présente, et son estime pour lui, égale, constante.

En invitant Patrick à prendre un café, il souhaitait qu'il dise non. En lui offrant un gâteau, qu'il soit déjà parti. En le conduisant à la porte, déjà dehors. Il le regarda descendre les marches, enfouit la main sous la robe d'Alexandra qui se coulait contre lui: ils se jetèrent sur la catalogne du corridor. Il défit sa chemise, dégagea le torse de sa compagne, et tandis qu'il la pénétrait, il regardait les seins de sa bien-aimée aux yeux clos, grognant, râlant, gémissant: était-elle là, ou pensait-elle à l'autre?

Sans pouvoir reconnaître pourquoi, lorsqu'ils se levèrent et allèrent s'étendre côte à côte, il ne dit rien de l'ouragan dont il avait été dévasté. Simplement: <<J'ai un mal de tête écoeurant.>>

\*

Si Patrick était distrait, fuyait le regard de son ami, poursuivait une conversation en ayant l'air d'être ailleurs, c'est qu'il s'inquiétait pour sa mère. Elle avait fait une chute, et on avait dû engager une femme du village pour lui tenir compagnie. Patrick songeait à quitter Montréal où une promenade lui jetait au visage tant de détresse à laquelle il ne pouvait rien qu'il rentrait chez lui bouleversé;

il s'écrasait sur un sofa poussif, sirotait une crème de menthe jusqu'à ce qu'il se dise: <<Au chevalet!>>

Sa seule véritable distraction était de répondre aux demandes d'éditeurs de revues scientifiques. S'effacer, moins attirer l'attention sur le style que sur l'anatomie, ou plutôt, saisir d'entre trois traits celui qui réjouirait l'oeil et rendrait admirable le génie à l'oeuvre dans la nature où la fonction, l'organe prenaient la forme la plus simple, même sous les dehors fantasques de l'iguane ou des trompes d'insectes.

Et, sans se douter des tourments de Jean, il prenait plaisir aussi à accomplir cette commande - gêné de voir que le fait qu'Alexandra fut femme d'un ami n'empêchait rien à cette fusion du désir d'expression et du désir sexuel, se promettant bien de garder toute la distance du modèle au peintre qui permet au regard de triompher, de transmuier la pulsion de toucher en geste de peindre.

Mais Alexandra se voulait nue sur le tableau, car c'est ce que Jean avait souhaité. Et tant de fois ce couple avait vanté les bienfaits de ces abandons, de ces dérives, lorsqu'ils naissaient d'une complicité fondée sur l'affectueuse amitié: non, ne serait-il pas gênant pour Patrick de renoncer précisément cette fois à se dévêtir? Elle saurait alors qu'elle le troublait plus qu'il n'osait l'avouer. Quand même, le laisserait-elle en plan? à la douleur d'une érection? Jean connaissait Alexandra: elle trouverait absurde, comme moi, qu'on laisse inassouvi un besoin éveillé et dont la satisfaction pouvait être mutuellement apaisante. D'autant plus absurde que son mari était l'instigateur de cette situation.

Jean souffrait ainsi de possibilités anticipées. Il se sentait précipité dans les suppositions les plus folles, s'absentait du travail les après-midi où avaient lieu les séances de poses, préservait un visage moqueur devant Patrick, se jetait avec rage dans les étreintes avec son épouse, se retenant chaque fois de justesse de crier:<<Et ça, vous l'avez fait? Et ainsi? Ah! que tu parais heureuse au milieu de tes faiblesses!>> Et comme sa maladie semblait aviver sa soif de jouissances. Il lui portait ses pilules broyées dans le jus d'orange, la regardait faire la grimace, et luttait contre une idée à laquelle il n'osait donner forme.

Patrick et Hélène étaient décidés. Avec les commandes qu'ils recevaient, plus besoin d'être à Montréal. En y venant une fois par semaine, Hélène réglerait ses affaires. Quant à Patrick, une fois par trois semaines suffirait, dont il profiterait pour faire le tour des galeries. Ainsi ils pourraient eux-mêmes s'occuper de sa mère et Patrick retrouverait son île; même si on la lui avait changée, certains coins étaient encore tels qu'il les avait découverts en sa jeunesse. Après la débacle, il voulait être là pour retrouver dans les canaux le chemin parcouru pour aller au repaire de la tribu.

Mais il y avait le portrait d'Alexandra à compléter. Esquisse terminée, il débuta le premier des deux seuls très grands formats qu'il ait peints à ce jour. Alexandra y avait les bras éployés, de chaque côté se posant légèrement sur les coussins longeant le mur. Ses cheveux courts s'échappaient en flammèches folles.



Et les seins et les hanches et l'évasement des cuisses ouvertes semblaient couler vers le spectateur, comme le fleuve à la mer. Soutenu par trois traits fébrilement tracés, d'inégales hauteurs, explosait un foisonnement de lignes courbes, rousses, flammes courant au devant de notre attente comme la crête échevelée d'une vague venue de très loin qui se gonfle, gigantesque, prête à doubler de volume avant de se défaire sur la tête du baigneur.

Jean parut étrange au dévoilement du tableau. Tous constatèrent chez cet homme à l'expression décidée la mouvance des réactions à une vitesse inouïe. D'abord extase - un oh! riche de trop de joie jaillit de ses lèvres, comme s'il avait été là devant l'accomplissement d'un talent dont il avait été le premier convaincu, fidèle pressentant l'existence de la divinité en son idole avant que celle-ci eut seulement conscience qu'elle avait en elle-même ce destin. Puis, brutalement, aussitôt, une fureur, tout aussitôt contenue, fureur terrible comme un étouffement, vite camouflé en toux elle-même métamorphosée en :<<Tu t'es dépassé!>>

Nous étions tous gênés, car nous sentions de sombres contrecourants en mouvement ici. Alexandra pressentit-elle alors le tourment de son mari? Fut-elle conciente de ce que disait le tableau des rapports d'intimité du modèle au peintre qu'on ne pouvait s'empêcher d'imaginer? Hélène posait la main sur la nuque de Patrick: jamais il ne l'avait, elle, dessinée ainsi. Mais Hélène ne croyait pas qu'on fût partout, avec chacun, toujours le ou la même. <<Patrick, me confia-t-elle, a fait son travail de peintre. Ça l'oblige à se confronter avec l'homme qu'il est. Pourquoi serais-je jalouse des sensations qu'il ne peut connaître avec moi?>>

Patrick, lui, se dit qu'il avait déplu à Jean: sans doute, le tableau rappelait-il trop un Lautrec? Ce roux n'était-il pas trop provoquant, ne rejaillissait-il pas sur le caractère d'Alexandra, et par là, ne la trahissait-il pas? Car elle était moins impudique que naturelle, à l'aise avec sa nudité. Serait-ce donc qu'à travers les formes du modèle, il aurait trop dit l'intensité de sa propre fascination, la promptitude avec laquelle sa sensualité s'éveillait? <<Tu comprends, je hais qu'on me connaisse. Désormais, je m'en tiendrai à mes insectes, à mes oiseaux, aux viscères et aux plumes.>>

Jean souffrait; il avait perdu tout contrôle sur ses émotions: une seule, de tristesse infinie, paraissait vouloir submerger toutes les autres. Emporté par des visions et des hallucinations de plus en plus folles d'étreintes lentes, langoureuses, de gémissements, de baisers goulus entre Patrick et Alexandra, il eut tout voulu savoir de ces séances de poses, de l'avant et de l'après. S'appelaient-ils? Parlaient-ils de lui? Assez lucide pour trouver qu'il exagérait, il se trouvait fou, mais c'était pour aussitôt être entraîné dans un autre courant d'hypothèses, d'alternatives. Il imaginait des compromis: triolisme, divorce.

L'idée la plus folle lui vint un soir qu'il plaisantait - il me l'a confiée le lendemain, au téléphone. Je sentais sa voix tenue, rauque, arrachée au désir de se taire, à une décision nourrie tout le long de sa vie. Allait-il me le dire, ce qu'il avait vu ce jour d'enfance?

Il avait pensé substituer aux médicaments d'Alexandra deux pilules qui, inoffensives par elles-mêmes, devenaient mortelles pour quiconque, souffrant comme Alexandra, était exposé depuis longtemps aux médicaments substitués. Le surlendemain, Alexandra devait remettre un chèque à Patrick; Jean en aurait profité pour s'absenter, non sans avoir indiqué à Patrick où étaient les comprimés à broyer dans le jus d'orange que son épouse devait prendre à quatre heures pile. Et comme il s'arrangerait pour être au téléphone avec elle à cette heure là, Patrick serait bien obligé d'aller chercher les médicaments, de les broyer, de les apporter à Alexandra. Il serait ainsi accusé du meurtre...

<<Je suis fou.>> Fou, cela le frappa, car ce n'est pas à Alexandra qu'il en voulait: il l'aimait, et l'être aimé est intouchable. C'est à l'amant, à l'ami génial, au bonheur de l'ami. Cela l'avait frappé, ce logicien, ce scientifique, d'être ainsi le sujet de tant d'irrationnalité. Il aurait tué celle sans qui tout paraissait fade pour satisfaire ce désir de vengeance, fondé qui plus est sur de pures présomptions ! Qu'il puisse en être rendu à concocter des scénarios aussi absurdes le convainquit qu'il devait prendre rendez-vous avec le Dr Paquette, son ennemi au conseil d'administration, mais le meilleur psychiatre de l'hôpital. Soudain il lui était apparu que le présent se prolongeait en ses enfants; il ne pouvait imaginer leur avenir avec un père aussi peu consentant à croire qu'autre chose que le pire puisse ultimement jaillir de la condition humaine. Et pour dégager de sa cloison opaque l'avenir, il lui fallait repenser son passé, ce plus lointain passé dont il n'avait jamais remis en cause l'interprétation faite par l'enfant horrifié qu'il avait été.

Pourquoi ai-je raconté à Patrick et l'entrée en thérapie de Jean et surtout les scénarios dont il avait eu l'idée? Pour corriger l'interprétation qu'il se faisait de la réaction de Jean, et dont il se servait pour mettre en cause son art? Aussi, je l'avoue, parce que quelque chose me disait que ce n'était pas à moi de le faire...

\*

Après plus de dix ans de pratique et la reconnaissance de ses pairs, Jean complétait enfin véritablement ses études de médecine: il entrait dans la douleur, territoire méconnu, semé d'embûches avec ses sables mouvants, ses illusions aussi souffrantes que des lésions. Il écoutait ses malades, ne s'impatientait plus de les voir effrayés d'une fracture comme si elle avait été l'amorce d'un cancer des os. Il étudiait les bonds, les sauts du raisonnement d'un opéré qui, au réveil, passait d'une émotion à un symptôme, d'un symptôme à une prophétie: attaqué dans l'intégrité de son corps, soumis à la maladie comme si un feu courait sous la peau, le patient paniquait, meurtri dans l'imagination souvent même avant de ressentir l'élanement fulgurant propagé par le nerf rompu.

Jean prit rendez-vous avec Patrick, se résolut à lui avouer de quelles chimères le tableau avait été le prétexte, et comme depuis, après l'avoir tourné face contre le mur, il l'avait retourné; comment il s'en servait désormais comme d'un tensiomètre: la vivacité du sentiment de brûlure le préservait de sa longue habitude de nier la

douleur. Patrick, bien entendu, s'excusa d'avoir pu, par sa peinture, donner lieu à la pensée de la possibilité même d'une liaison avec son modèle; il se demanda s'il était si pur que cela de cette intention. C'est Jean qui le rappela à l'ordre, non sans céder à la tentation d'évoquer la valeur financière du tableau: <<Avec cette dimension, et ton seul de ce format, je serai riche...- Tu l'es déjà!>> Patrick savait bien que son ami n'avait rien d'un spéculateur en art. Ses constantes références à la cote lui avaient toutefois ouvert les yeux sur l'absurdité des prix attachés aux oeuvres. Ce n'était pas idolâtrie de la misère. Tout simplement personne ne méritait de crever de faim, de froid. Et qui mange et a chaud possède le nécessaire. Non, ce qui le révoltait, c'était cette absence de rigueur, d'objectivité, qui transformait le marché de l'art en casino. Et pourtant, un tableau n'était-il pas par excellence objet soumis aux humeurs des particuliers? Sauf un dictateur pour son portrait, qui pourrait penser imposer l'achat de tableaux? Au moins dans l'illustration, il y avait équilibre entre désir d'un client et satisfaction des besoins de l'artiste.

- Qu'on devienne millionnaire pour quoi que ce soit est une absurdité. A moins qu'on ne se voit comme le dépositaire d'un bien à retourner à la collectivité.

- Tu ne peux tout de même pas empêcher la spéculation.

- Je sais. Mais les oeuvres qui parlent de l'essentiel, comment ne pas être gênés d'y voir associé un prix? Ecrire Les trois mousquetaires mérite un salaire: c'est un métier que de divertir, comme d'enseigner ce que d'autres ont établi comme vrai. Mais peut-on appeler métier la rédaction par un Montaigne des Essais, ou par un Pascal des Pensées? Leur valeur dépasse ce qui est quantifiable. Une oeuvre entreprise avec la vive conviction qu'elle est un essai d'éclaircissement du sens de la vie, fut-ce pour nous-mêmes, comment ne pas reconnaître assez tôt qu'elle laisse échapper toujours une dimension dont l'existence est pressentie, sans pouvoir être, par elle, définie? Contrôle-t-on la manière dont le tableau agira sur les sensibilités?

- Et si le public se sent interpellé par ton oeuvre?

- ...

C'est ainsi que cheminait en lui la décision à mes yeux malheureuse qu'il a prise.

Mais je crois qu'elle a finalement peu à voir avec la peinture. L'état où il avait trouvé son ami, sa propre gêne à pressentir qu'il pouvait être attiré par Alexandra le précipitèrent, à mon sens, en ses temps libres, tous ses temps libres, à l'atelier. La toile à laquelle il travaillait occupait les trois quarts du mur en largeur, et avait la hauteur de la porte. Quand il me permit de jeter un coup d'oeil, il en avait recouvert le fond d'un noir de laque, parcouru d'éclairs jaunes.

Aux quelques soupers que nous eûmes, il parut souvent distrait. Hélène avouait être inquiète: il était bougon et taciturne. Son seul bonheur était dans le regard qu'il posait sur l'illustration répondant à la commande en cours. Mais lorsqu'Hélène entra le soir à l'atelier, ou lorsqu'il en sortait, on aurait dit

Prométhée attaché à son rocher. Et Dieu sait que cette tension n'était pas bonne pour son foie...

Bientôt l'accès à l'atelier fut interdit à Hélène elle-même.

Il appela Jean enfin, et le pria de venir seul. Puis nous fûmes convoqués.

Dans la quasi noirceur zébrée d'éclairs, de dos, étendu, chacune des mains transpercées par un cercle rouge aux contours imprécis, pieds joints également transpercés, tête dont on voyait à peine la joue droite, on aurait dit...

C'était Jean à n'en pas douter, épinglé sur un étaloir qui, en pleine lumière, aurait été bel et bien rose, ici à peine affleurant à la surface, léger comme de la barbe-à-papa, ce rose de la couette du lit de la chambre d'ami.

Jean - le vrai!- prit son ami par les épaules. Et Patrick m'avoua que ce n'est que par ce geste qu'il reconnut ce qui nous avait sauté aux yeux de façon si évidente: c'est bien de Jean qu'il a peint le portrait, Sphinx au dos de lutteur, aux mains qui, libres, volantes, agiles, faisaient l'admiration de ses confrères chirurgiens, ses grands pieds mesurant l'étendue de son royaume, corridors et salles d'opération à l'hôpital. Ici pieds et mains fixés, papillon saisi sur le vif.

Comment lui, Patrick, avait-il pu réduire son ami à l'état de spécimen! Un parmi ces milliers de dessins exécutés depuis ses quatorze ans! Exécuté. Son ami! C'est à cela qu'avait servi cette attention à illustrer du vivant le plus éphémère, à le rendre enfin capable d'exprimer cette violence? Mais le monde en était plein de violence: à quoi bon en rajouter! <<A quoi bon montrer aux autres que moi aussi j'oscille entre le suicidaire et l'assassin?>> J'ai eu beau essayer de lui faire comprendre que nous nous sentions moins seuls du fait qu'il projette ainsi nos propres désirs secrets, il haussait les épaules. C'est à lui, et à lui seul, que cela pouvait être utile sans devenir dommageable ou affadi par surexposition. Surexposition, c'est bien le mot qu'il employa.

Depuis des années, il peint. Chaque tableau, toujours un petit format, reste face contre le mur. Invisibles tous, même à moi, sa confidente. Hélène seule a pu les voir, mais elle se tait, et approuve la réserve de Patrick. <<Parfois, a-t-elle consenti à me dire, convaincu d'être prêt à recevoir la vérité sur lui-même, il se décide à regarder les tableaux, un à un, dans l'ordre de leur réalisation. Il y saisit, effrayé, la trace encore en lui de violence, ou, plus souvent récemment, la progression du jeu éclatant de jaunes, de noirs et de blancs.>>

FIN

